LA VIE

DE

JEAN JOACHIM DE ZIETEN

GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE AU SERVICE DE PRUSSE,
COLONEL DU RÉGIMENT DES HOUSSARDS DU CORPS,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR,
SEIGNEUR DE WUSTRAU, ETC. ETC.

PAR MADAME DE BLUMENTHAL

GRANDE-GOUVERNANTE À LA COUR DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris,
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens:
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

Rousseau, Ode au prince Eugène.

TOME SECOND.

À BERLIN,
EN COMMISSION CHEZ FR. DE LA GARDE, LIBRAIRE.
1803.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA PRINCESSE

DOUAIRIERE DU PRINCE HENRI

DE PRUSSE,

née LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

MADAME,

Quel nom, si ce n'est celui de *Votre Altesse Royale*, est digne d'être placé à la suite de ceux de FREDERIC GUILLAUME et de LOUISE? Quel nom Zieten lui-même auroit-il prononcé après ceux de FREDERIC et de HENRI?

Et quels noms touchent de plus près *Votre Altesse Royale* que ceux que ma main vient de tracer?

Votre Altesse Royale a daigné me permettre de *Lui* rendre un hommage qui me flatte dans la partie la plus sensible de mon coeur. *Votre* indulgente bonté n'ignore pas que la gloire de Zieten fait mon bonheur; m'autoriser à publier sa vie sous *Vos*

auspices, c'est approuver, *Madame*, le tendre intérêt que je prends à ce héros.

Faite pour réunir, comme pour apprécier tous les genres de mérite, toutes les espèces de talens, pardonnerez-*Vous*, *Madame*, aux imperfections d'un monument littéraire élevé par la reconnoissance, d'un tableau tracé par une main mal-assurée?

Puisse l'immortel frère de l'immortel Fréderic trouver bientôt un peintre plus digne de son modèle!

Je suis avec un profond respect

MADAME

de Votre Altesse royale

à Berlin, ce 15 Janv. 1803.

la très-humble et très soumise servante

JEANNE DE BLUMENTHAL
née DE PLATEN.

Table des matières du Tome second.

Commencement de la guerre de sept ans, p. 3. Succès de la campagne de 1756, 4. Camp de Pirna, 4. Quartiers d'hiver de Zieten, 5. Il est décoré de l'ordre de l'aigle noir, 6. Entrée en Bohème, 6. Seidlitz, élève de Zieten, 7. Passage de la Muldau, 8. Bataille de Prague, 10. Service important que rend Zieten, 13. Il harangue la cavalerie et rétablit le combat, 15. Siége de Prague, 19. Zieten observe l'armée du maréchal Daun, 20. Il le poursuit, 21. Reconnoissance de Maleschau, 22. Il couvre la retraite du duc de Bévern, 24. Erreur de Fréderic-le-grand, 26. Pressentiment de Zieten, 28. Le roi persiste dans son erreur, 30. Il est désabusé, 31. Bataille de Collin, 32. Fautes commises dans la bataille, 36. Zieten en danger, 39. Il est sauvé, 40. Réflexions sur la guerre de sept ans, 41. Zieten attend sa guérison à Nimbourg, 43. Son régiment se distingue, 44. Retraite du roi, 45. Zieten passe aux ordres du duc de Bévern, 47. Combat du Holzberg, 48.

Mort du général Winterfeld, 50. Retraite du duc de Bévern, 50. Zieten couvre la marche, 51. Camp de Breslau, 54. Bataille de Breslau, 57. Faute des Prussiens, 60. Le duc de Bévern est fait prisonnier, 64. Retraite de l'armée, 64. Zieten s'y oppose, 66. Il fait passer son avis, 71. Sang-froid de Zieten, 73. Il sauve l'armée, 75. Bataille de Leuthen, 76. Anecdote, 81. Breslau est repris, 82. Zieten chargé de nettoyer la Silésie, 83. Onze lettres du roi à Zieten; réponses du général 88-105. Faute reprochée à Zieten, 105. Elle tourne à son éloge, 106. Quartiers d'hiver, 107. Lettre du roi, 108. Zieten contredit le roi, 110. Campagne de 1758, 113. Siége d'Olmutz, 114. Zieten est battu par Laudon qui s'empare d'un grand convoi, 116-123. Examen de la conduite de Zieten, 124. Le siége d'Olmutz est levé, 126. Faute du roi, 127. Traits de bravoure du régiment de Zieten, 128. Zieten passe à l'armée du margrave Charles, 130. Son régiment contribue à la victoire de Zorndorf, 131. Zieten arrête Laudon et Daun, 132. Reproche qu'on lui a fait, 133. Camp et surprise d'Hochkirchen, 135. Zieten sauve l'armée par sa prudence, 137. Quartiers d'hiver, 141. Mort du colonel de Seelen, 141. Son éloge fait par Zieten, 142. Particularités sur sa personne et sa famille, 143. Lettres du roi, 146. Lettre de Zieten, 148. Quinze lettres du roi indiquées, 150. Campagne de 1759. Surprise de Greifenberg, 151. Jugement de Zieten sur le général Wédel, 154. Il passe aux ordres du prince Henri, 155. Bataille de Francfort ou de Kunersdorf, 155. Daun en Lusace, 156. Zieten à Sagan, à Sorau 157. Retraite de Sorau (*V. le plan*), 161. Bravoure du capitaine de Beauvré, 166. Zieten en Lusace, 168. Ruse de guerre du prince Henri, 170. Exploits du régiment de Zieten, 171. Il sauve le roi à Kunersdorf, 172. Quartiers d'hi-

ver, 173. Le corps de Zieten n'en a point, 174. L'armée se complète, 175. Lettres du roi, 176. Campagne de 1760, 177. Marche du roi, de l'Elbe à Lignitz, 180. Le roi échappe à l'ennemi, 182. Bataille de Lignitz, 183. Le roi repasse en Saxe, 186. Daun le suit, 187. Craintes du roi; courage de Zieten, 188. Bataille de Torgau, 189. Anecdotes, 194, 196, 199, 203, 204. Entrevue du roi et de Zieten, 201. Lettres du roi, 206-212. Campagne de 1761, 212. Zieten est opposé aux Russes, 213. Son camp, 215. Jonction des Russes et des Autrichiens, 219. Camp de Bunzelwitz, 220. Zieten console le roi, 220. Anecdote, 221. Conduite de Zieten envers Mr d'Anhalt, 222. Prise de Schweidnitz, 223. Quartiers d'hiver, 224. Péril du roi à Strehlen, 224. Mort d'Elisabeth, 225. Les Russes et les Suédois font la paix, 225. Zieten commande l'armée du roi, 226. Daun forcé dans son camp, 236. Mort de Pierre III, 227. Conduite et réponse du général Czernitscheff, 228. Anecdote, 228. Siége de Schweidnitz, 229. Bataille de Reichenbach. 230. Anecdotes, 231, 233. Zieten dans la tranchée, 234. Schweidnitz se rend, 234. Victoire du prince Henri à Freyberg, 235. La paix, 235. Parallèle de la guerre de sept ans et de celle de la révolution françoise, 236. Conduite de Zieten comme général, 236. Anecdote 238. Fermeté de son caractère, 239. Sa popularité, 239. Anecdote, 240. Il rend service à des régimens entiers, 241. Secret qu'il met dans ses expéditions, 244. Anecdote, 246. Sa confiance en son régiment, 247. Exploits de ce régiment, 248. Courage de Mr de Hund, 252. Zieten distingué par la maison royale, 253. Par plusieurs souverains, 255. Par le peuple, 255. Portrait de Zieten, 256. Son genre de vie, 258. Son régime, 259. Son hospitalité, 260. Son excès de con-

fiance, 261. Ses habitudes, 262. Son point d'honneur, 263. Son penchant à la colère, 263. Son indulgence, 264. Son désintéressement, 265. Sa piété 266. Anecdote, 272. Il rétablit la discipline dans son régiment, 273. Il est esclave de la subordination: anecdote, 274. Il retourne à Wustrau: anecdote 276. Son séjour à Carlsbad, 277. Il se remarie, 278. Lettre du roi à ce sujet, 279. Il devient père, 280. Le roi, parrain de l'enfant, 280. L'enfant nommé cornette au berceau, 281. Zieten refuse de le faire avancer, 281. Sa conduite envers son inspecteur, 283. Il commande la cavalerie aux revues: anecdote, 284. Visite du roi chez Zieten, 286. Présent du roi à Zieten, 287 Lettre du roi, 288. Affaire de Zieten avec Mr de Ramin, 289. Dernier chagrin de Zieten, 291. Lettres du roi, 291, 292. Douleur de Zieten au départ de son régiment, 293. Mot qui lui échappe, 294. Il quitte Berlin, 294. Sa joie de revoir son régiment à la paix, 295. Son goût pour l'agriculture, 296. Sa vie domestique; ses enfans, 297. Son épouse, 298. Zieten ne participe point aux défauts de la vieillesse, 299. Sa sensibilité, 300. Sa fermeté; anecdote. 301. Précaution qu'il prend peu avant sa mort, 302. Son amour pour son régiment; anecdotes, 303. Réponse à un officier, 304. Il est généralement aimé à Berlin, 305. Nouvelles distinctions du roi et des princes, 305. Marque de respect qu'on lui témoignoit, 306. Dévouement d'un de ses amis, 307. Zieten dispensé d'assister aux revues; lettre du roi, 308. Dernière revue de Zieten, 309. Jugement du roi sur ses talens militaires; anecdote, 310. Dernière année de Zieten; anecdote, 311. Son valet-de-chambre, 312. Dernière lettre du roi, 314. Dernière entrevue du roi et de Zieten, 315. Zieten approche de sa 87e année, 317. Veille de sa mort; anecdote, 318. Sa dernière

nuit; sa mort, 319. Anecdote au pied de son cercueil, 320. Son corps est déposé à Wustrau, 320. Son tombeau, 320. Son monument, 321. Lettre du roi à sa veuve, 323. Mort de Fréderic, 324. Tableau allégorique en l'honneur de Zieten, 325. Médaille frappée à son sujet, 326. Son portrait gravé en Courlande, 327. Monument du prince Henri à Rheinsberg, 328. Inscription relative à Zieten, 329. Statue de Zieten, 329. Sa description, 330. Anecdote, 335. Conclusion, 336.

Explication

du plan de la retraite de Sorau.

(T. II. p. 161.)

A. Camp des Prussiens.

B. Marche des Autrichiens sur trois colonnes.

C. Première attaque de la cavalerie autrichienne, qui donne l'alarme aux postes avancés. Le lieutenant-général de Zieten renvoie le bagage, qu'il fait escorter par le régiment de Rebentisch, et suit avec le reste du corps.

D. Position de l'arrière-garde prussienne, pour résister à

E. L'ennemi qui la serre de près.

D F. Le bataillon de Biverling se formant en bataillon carré, pour couvrir le passage de la Buschmühle.

G. Marche des Prussiens jusqu'à la forêt de Sagan.

H. Canonnade des Autrichiens.

SECONDE PARTIE.

La guerre interminable que malgré l'issue douteuse qu'elle lui offroit, malgré les dévastations dont elle menaçoit ses états, Fréderic II se crut dans l'impossibilité d'éviter, commença au mois d'août 1756, peu de temps après sa réconciliation avec Zieten.

Les ennemis de la Prusse, secrètement ligués contre cette puissance, avoient conspiré sa ruine. Il ne s'agissoit plus de la Silésie seule que l'Autriche réclamoit; on se proposoit de paralyser un corps politique, auquel le génie créateur de son souverain avoit fait prendre un trop grand essor.

Fréderic croit devoir écarter le danger en le prévenant. Il a rassemblé son armée; et avant que l'Europe puisse s'en douter, il entre en Saxe, occupe Dresde, bloque le camp de Pirna, passe en Bohème avec un corps d'élite, bat le maréchal Brown à Lowositz, fait toute une armée prisonnière de guerre *), et prend paisiblement ses quartiers d'hiver en Saxe.

Tandis que ces événemens se suivoient avec une étonnante rapidité, les généraux prussiens chargés du blocus de Pirna, n'eurent besoin que de la vigilance nécessaire pour empêcher les communications. Zieten fut du nombre de ceux qui furent chargés de cette tâche.

Avec le premier bataillon de son régiment, il s'étoit rendu à la colonne sous les ordres du duc Ferdinand de Brunsvic, tandis que le second avoit joint celle que le roi commandoit en personne. Le premier rendez-vous du duc étoit à Halle et Aschersleben; de là, Zieten avoit conduit le 29 août, trois bataillons et dix escadrons, par Weissenfels, Zeiz

*) à Pirna, le 14 octobre.

et Altenbourg, jusqu'à Freyberg, second rendez-vous. Ensuite, chargé du commandement de l'avant-garde, il avoit toujours précédé, jusqu'à ce que, le 10 septembre, le duc eût posé son camp entre Cotta et Dohna, vis-à-vis de Pirna. Les autres colonnes arrivées en même temps des deux côtés de l'Elbe, avoient pris les savantes positions qui décidèrent du sort de la Saxe.

Lors de la dislocation de l'armée, Zieten cantonna sur la frontière de Bohème, dans le voisinage de Zwickau. Il commandoit cinq bataillons et vingt escadrons. Ses quartiers d'hiver ne furent point inquiétés. Il profita de cet intervalle de repos pour exercer ses troupes et les familiariser de nouveau avec les dangers et les fatigues de la guerre.

A l'ouverture de la campagne suivante, après avoir resserré les cantonnemens, le roi distribua son armée en différens corps. Le prince Maurice de Dessau fut chargé du commandement de celui où se trouvoit Zieten. Après plusieurs mouvemens simulés pour partager l'attention de l'ennemi, ce prince pénétra en

Bohème par le Baſsberg, et ayant marché sur Commotau et Brix, il joignit le roi à Linnai *).

Zieten avoit fait l'avant-garde du prince. Il fit celle du roi avec un corps plus considérable. A peine arrivé à Linnai, il y avoit été décoré du grand ordre de l'aigle noir.

Après avoir rassemblé toutes ses colonnes, le roi se mit en marche, et avança sur Prague a grandes journées. Il avoit l'armée du comte Brown en face, et plusieurs détachemens sur les flancs, qui pouvoient l'inquiéter. Zieten fut choisi pour nettoyer la route et pour écarter tous les obstacles. Il s'en acquitta au gré des desirs du roi.

Il seroit superflu de faire le journal de cette marche, et d'entrer dans le détail de chaque escarmouche. Il ne se passoit point de jour sans combat, sans victoire, sans prisonniers. Le général s'empara des magasins con-

*) le 21 avril 1758.

sidérables de Martinowes, de Commotiz et de Budin. A Wellwarn, dans une reconnoissance, son régiment, eut l'honneur de voir le roi à sa tête. Le comte de Brown venoit de lever son camp pour se replier sur Prague, et Zieten, en donnant sur l'arrière-garde, fit trois-cents prisonniers.

Pendant cette marche, et dans tous les combats qu'elle amena, Zieten eut un disciple plein d'ardeur et d'émulation, le fameux Seidlitz, qui alors colonel, commandoit un régiment de cuirassiers, avec lequel il avoit demandé et obtenu du roi la permission de joindre l'avant-garde, pour se former à cette école. L'élève fit honneur au maître, et le roi n'eut pas lieu de se repentir d'avoir donné son agrément à cette nouveauté.

Des événemens d'une plus haute importance devoient bientôt succéder à ceux-ci.

L'armée du roi étoit arrivée sur la Muldau *), pour y opérer sa jonction avec celle

*) le 5 mai.

que commandoit le maréchal de Schwérin. Le roi commençoit à faire passer la rivière à ses troupes sur des pontons *), lorsqu'il reçut la nouvelle fâcheuse que le maréchal n'arriveroit que le lendemain au lieu du rendez-vous. Ce contre-temps rendoit la position du roi très-critique. En face de l'ennemi, d'un ennemi supérieur en forces, campé sous le canon de Prague, et qui, s'il étoit instruit par ses espions, pouvoit venir attaquer les Prussiens à cheval sur la rivière, il eut l'art de cacher à la plupart de ses généraux l'embarras où il se trouvoit, le courage de ne pas craindre le danger, et l'adresse d'en triompher.

Zieten étoit du petit nombre de ceux qu'il avoit mis du secret, et dont il se servit pour exécuter son plan et en assurer le succès. Quoiqu'il n'eût pas trouvé au-delà de la Muldau le soutien qu'il avoit attendu, il n'interrompit pas le passage des troupes; seulement, pour ne pas s'exposer à être trop tôt découvert, il les fit défiler sur un seul pont,

*) à Selz.

ce qui arrêta beaucoup la marche. A mesure qu'elles arrivoient sur l'autre bord, on les faisoit camper dans le plus grand silence entre Trachirn et Czisnitz. Zieten fut chargé de couvrir ce camp fait à la hâte, d'en garder les avenues, d'empêcher en un mot tout ce qui pourroit trahir l'arrivée des Prussiens ou donner lieu à une surprise.

On ne sauroit décider si ce fut au hasard ou à la prudence de son général que le roi dut l'heureuse issue de cette nuit critique. Tout ce que nous savons, c'est que l'ennemi ne fit aucun usage des avantages que sa position lui offroit, soit qu'il ne fût point préparé à l'attaque, soit que les précautions de Zieten eussent empêché qu'aucun transfuge ne parvînt à l'instruire de l'embarras du roi. Au reste, le passage de la rivière et la formation d'un camp ne pouvoient être ignorés des Autrichiens, puisque de ce camp même on découvroit distinctement leur aile gauche.

Cependant, de son côté, le comte Schwérin avoit marché toute la nuit, et sa jonction avec

le roi se fit le 6 mai à cinq heures du matin. Dans le même temps, par une opération semblable, les armées du prince Charles et du maréchal de Brown s'étoient réunies sous les ordres du premier. Le roi apprit qu'outre ces deux corps, un troisième commandé par le maréchal Daun, étoit en pleine marche, et se grossissoit en chemin de celui de Serbelloni et de plusieurs autres. Cette nouvelle le décida; il n'y avoit point de temps à perdre; la réunion de toutes ces forces auroit donné aux ennemis une supériorité à laquelle il lui eût été impossible de résister.

Dès le six, immédiatement après l'arrivée de Schwérin, il livra la fameuse et meurtrière bataille de Prague, et remporta cette victoire sanglante qui lui coûta si cher.

Après avoir reconnu le camp des ennemis avec le maréchal de Schwérin, et l'avoir trouvé avantageusement situé sur des hauteurs et protégé par des marais, il fit, pour l'emporter, la disposition suivante.

Avec l'aile gauche qu'il commandoit, le maréchal devoit attaquer et tourner la droite des Impériaux, leur gauche étant inabordable. Le roi conduiroit le centre. Son aile droite, sans rien entreprendre elle-même, ne devoit que soutenir la gauche. Zieten eut le commandement du corps de réserve, composé de dix escadrons de dragons, et vingt de houssards. Il lui fut enjoint „de ne faire aucun mouvement sans un ordre exprès de sa majesté.“

Le roi croyoit le succès infaillible. L'âme inquiète de Zieten pressentoit de grands obstacles, et il prit ses mesures en conséquence. Il connoissoit les difficultés du terrain où l'aile gauche devoit manoeuvrer; il savoit qu'avant de pouvoir se former en ligne, le maréchal avoit à passer deux digues, à traverser plusieurs marais, et que pendant ce temps ses flancs seroient à découvert. Le danger lui parut trop grand, pour qu'il pût se résoudre à rester tranquille spectateur. Après de longs combats avec lui-même, après avoir mûrement pesé le pour et le contre,

comparé les ordres du roi à ceux du moment, son devoir aveugle à sa conviction éclairée, il se décida à quitter son poste sans le dégarnir, et ayant confié au général Werner le commandement de la réserve, il se fit suivre de ses dix escadrons de dragons, les posta le long des digues, au débouché des défilés, partout où ils pouvoient couvrir la marche de l'infanterie. Lui-même, il se porta en avant pour assister à l'attaque.

Ce que Zieten avoit craint et prévu, arriva. Le terrain marécageux et coupé, aussi avantageux pour l'ennemi que défavorable aux Prussiens, changea leur attaque en fuite. Des hauteurs devant eux, des marais sur les flancs, derrière eux des défilés et des digues, quel emboitement! Infanterie, cavalerie, tout sembloit perdu. Sans tarder un moment, Zieten retourne aux digues, où il a laissé ses dragons pour en garder les issues; il fait parvenir au général Werner l'ordre de le joindre incessamment, en prolongeant sa ligne autant qu'il lui sera possible, pour en imposer à l'ennemi. Sans ce renfort, l'aile gauche ne pouvoit être

sauvée. La cavalerie avoit chargé plusieurs fois, avoit même rompu celle des Autrichiens, mais après avoir perdu le brave prince de Schönaich qui la commandoit, repoussée, tournée, obligée de prendre la fuite, elle découvroit le flanc de l'infanterie qu'elle laissoit sans défense. Il étoit réservé à Zieten de rétablir les affaires.

L'infanterie prussienne que poursuivoient les grenadiers ennemis, se retiroit en désordre pour gagner la digue de Dubatsch; la cavalerie, vivement pressée, prenoit le chemin de celle d'Untermichelop. En vain les généraux, les officiers veulent arrêter les fuyards. Zieten arrête l'infanterie comme il peut, en lui opposant une partie de ses dragons, et suivi du reste, il se jette au devant de la digue d'Untermichelop, au moment où la cavalerie en déroute y arrivoit.

Le moment fut décisif. Non-seulement il empêcha les fuyards de passer la digue; il réussit même à les rallier, à leur inspirer du courage. D'un air calme et serein, il les ha-

rangue, les exhorte à suivre son conseil, à se former en ligne des deux côtés de la digue, et après s'être reposés en attendant le renfort, à retourner contre l'ennemi, à le charger, à le battre. Il leur promet une victoire infaillible.

Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à son but. Une terreur panique s'étoit emparée de la cavalerie. Malgré les représentations de Zieten et les efforts de ses dragons, elle alloit forcer le passage. Le général de Wobersnow, aide-de-camp du roi, arrivé sur ces entrefaites, étoit pour des voies de rigueur, conseilloit d'arrêter de force les fuyards, vouloit en faire sabrer quelques-uns. Zieten devenu calme par l'expérience, le conjure de le laisser faire, et d'attendre la réserve qui ne peut tarder. Il promet avec assurance ce qu'il n'espère qu'en tremblant: le roi ne pouvoit-il pas avoir donné au général Werner des ordres différens du sien?

Cependant, un long nuage de poussière s'élève, s'approche, s'ouvre: ce sont les houssards qui volent au secours de leurs frères.

Zieten les leur montre de loin, en grossit le nombre pour doubler le courage, et fait sa disposition pendant qu'ils avancent. Il place alternativement sur une ligne ses dragons et les houssards que Mr de Werner venoit d'amener. Derrière eux se rassemble et se forme la cavalerie débandée, pour faire à son tour le corps de réserve, et soutenir l'attaque.

Après avoir formé les deux lignes, Zieten fait approcher les généraux et les officiers; il leur parle ainsi:

„Messieurs, la déroute de nos camarades est un événement fâcheux; à nous l'honneur de la réparer et de remporter la victoire. Voici ma disposition.“

„Dès que le reste des fuyards se sera rallié derrière nous, le général Werner qui commande la gauche, tombera sur la droite de l'ennemi et la tournera. Moi-même, avec ma droite, je passe sur le ventre à la cavalerie qui poursuit nos gens, je la culbute, je perce jusqu'à l'infanterie,

je me rends maître de la batterie à droite. Le reste de la cavalerie suit par régimens, à intervalles égaux, et nous soutient. Dès que nous nous serons ébranlés, tous les tambours battent la marche."

Après ces mots prononcés à voix haute et d'un ton assuré, il tire le sabre, se met à la tête, crie marche! fait sonner la charge, et promenant ses regards sur toute la ligne, s'assure de la bravoure et de l'ardeur de chacun.

La fortune seconda le courage. Avec une poignée de monde le général Warnery tenoit le général autrichien Haddick en échec, et l'empêchoit d'accourir de la droite pour prendre les Prussiens en flanc. Le reste de la cavalerie ennemie s'étoit débandé à la poursuite; elle agissoit sans concert; le désordre s'y mit à la vue des troupes fraîches qui avançoient, et que les nuages de poussière qui les enveloppoient, rendoient plus nombreuses et plus redoutables. A leur tour, les Autrichiens tournent le dos, tâchent de former leurs régimens. Zieten ne leur en donne pas le temps; il les

rompt, les culbute, les poursuit sans relâche. Les premiers qu'il trouve dans son passage, sont un régiment de cuirassiers; à cinquante pas le commandant crie aux houssards: „Etes-vous enragés? Ne voyez-vous pas que vous allez charger de la cavalerie de ligne?“ Pour toute réponse, lui et son régiment sont mis en déroute. Il en fut de même de tous les autres, et les dragons de Schmettau secondèrent si bien les houssards de Zieten, que, de ce côté, la victoire fut complète. Ils firent, à la lettre, des prodiges de valeur, emportèrent des drapeaux, des étendards, bravèrent le feu des batteries, les réduisirent au silence.

Pendant que, sur ce point, la victoire se déclaroit en faveur des Prussiens, et que les régimens mêmes qui d'abord avoient tourné le dos, pressés de honte et d'émulation, revenoient à la charge pour effacer la tache dont ils s'étoient couverts, le général Werner, après avoir tourné l'ennemi et joint Mr de Warnery, étoit tombé de concert avec lui sur le général Haddick, qu'il culbuta sur l'infanterie de l'aile droite. Elle lâcha le pied; la déroute devint

générale; Zieten coupa l'ennemi de Prague, et le vainqueur s'empara du camp des vaincus.

Tandis que par l'heureuse application du corps de réserve, par la manoeuvre brusque et savante de Zieten, par ses dispositions et son exemple, il assuroit le succès, l'infanterie prussienne se couvroit de gloire. Le drapeau avec lequel l'immortel Schwérin s'étoit jeté au milieu des ennemis, avoit enflammé ses guerriers d'un courage auquel rien ne pouvoit résister. Des milliers de bras s'élèvent pour venger sa mort, des héros naissent de son sang répandu; ce ne sont plus des hommes, ce sont des lions avides de leur proie. Zieten couvre leur flanc, Zieten tourne celui des ennemis; et cependant l'infanterie avance toujours, s'empare du champ de bataille, et y moissonne des lauriers sanglans.

Nous passons sous silence, comme n'étant pas de notre sujet, les exploits par où se signalèrent l'aile droite et le centre, les rochers qu'ils eurent à escalader pour s'élever à l'immortalité, les noms des héros et des vainqueurs.

L'histoire a célébré ceux de Schwérin, de Henri, de Ferdinand, de Bévern: d'autres réclament la même justice; Zieten est de ce nombre.

Les palmes de la Prusse dégouttoient du sang de ses ennemis et de ses enfans. On fait monter à vingt-cinq mille le nombre des morts et des blessés, tant Autrichiens que Prussiens *): Fréderic pleura sur ses trophées la mort de ses braves, surtout celle du grand Schwérin **). Les Autrichiens donnèrent les mêmes regrets au maréchal Brown, blessé à mort.

Le prince de Lorraine s'étoit jeté dans Prague avec environ quarante-mille hommes de l'armée battue. Le roi résolut de l'y enfermer, et prit ses mesures en conséquence.

**

*) Dans ses Oeuvres posthumes, le roi fait monter la perte des Autrichiens à 24,000 hommes, et la sienne à 18,000.

**) „Il valoit seul au-delà de dix-mille hommes.“ *Guerre de sept ans.*

L'aile droite des Autrichiens, coupée de Prague, s'étoit enfoncée dans la Bohème, en se rapprochant de la Sassawe et de Mr de Daun, qui s'étoit avancé jusqu'à Böhmisch-Brodt. Zieten ayant eu ordre d'observer les mouvemens de ce général, se mit le 9 mai à la tête de quarante escadrons.

S'étant dirigé sur Brandeis et Böhmisch-Brodt, il se convainquit que Mr de Daun avoit des forces considérables, qui alloient s'accroître encore par l'arrivée de l'aile droite battue devant Prague. Son rapport au roi fut conforme en tout point à ceux du général de Manstein et du colonel de Puttkammer, chargés comme lui d'observer l'ennemi sur la Sassawe.

Pour empêcher Mr de Daun de venir au secours de Prague, dont on espéroit la reddition faute de vivres, il falloit lui opposer un corps de troupes plus considérable.

Le 10 mai, dix-huit bataillons et quinze escadrons, sous les ordres du duc de Bévern, furent détachés contre lui. Ce corps joint à

ceux de Zieten, de Manstein, de Puttkammer, montoit à environ vingt-deux mille hommes, et devoit faire tête à une armée, forte d'abord de quarante, puis de soixante-six mille combattans.

Malgré cette disproportion de forces, Mr de Daun se retira devant le duc de Bévern jusqu'à Collin, Kuttenberg et Haber. Le duc prit son camp à Collin, y trouva un magasin ennemi, et détacha Zieten pour s'emparer de ceux de Suchdol qui étoient considérables. Ce général se mit à la tête de quatre bataillons et de onze-cents chevaux, parce que l'ennemi tirant ses farines de ces magasins, et ayant le plus grand intérêt à les conserver, avoit renforcé le poste. Zieten délogea les cravates qui défendoient les hauteurs, fit grand nombre de prisonniers, et força la garnison à abandonner avec perte la ville et les magasins. Il s'empara ensuite de ceux de Kuttenberg et de Neuhoff.

Le duc qui le suivoit de près, prenoit toujours son camp là où Mr de Daun venoit de quitter le sien.

Ce dernier s'étoit retiré jusqu'à Haber, et quoiqu'il eût sans doute de bonnes raisons pour ne pas attendre un ennemi beaucoup plus foible, il n'en perdit pas moins ses magasins; du 10 mai au 11 juin il ne joua qu'un rôle secondaire, tandis que le duc couvroit le blocus de Prague, et que Zieten qui avoit le corps de Nadasty en tête, lui faisoit beaucoup de mal.

Les choses changèrent le 12. L'aile droite de l'armée battue du prince de Lorraine avoit joint celle de Daun. Celle-ci étoit plus forte des deux tiers que celle du duc. La force double le courage: les soldats brûloient d'aller en avant; les généraux profitèrent de ces dispositions.

Zieten fut le premier qui s'aperçut d'un grand mouvement dans l'armée. Une reconnoissance qu'après avoir eu beaucoup de peine à y faire consentir le duc, il fit à propos le 13, l'en instruisit. Son plan étoit de gagner les hauteurs de Maleschau, d'où il pouvoit observer l'ennemi. Les impériaux qui de-

voient occuper ces hauteurs, avoient inondé de leurs troupes légères la vallée et les forêts qui l'entouroient. Pendant que les houssards de Zieten les délogeoient et nettoyoient la contrée, lui-même, avec son infanterie, se dirigea vers la hauteur, et en chassa un détachement de grenadiers. Arrivé au sommet, il vit ce qu'il avoit appréhendé, vit l'armée du maréchal, le danger que couroit celle du duc, et se hâta de l'en faire avertir.

Mr de Daun avoit mis beaucoup de finesse dans son plan. Pour mieux tromper le duc, son centre et son aile droite se tenoient immobiles, en même temps que la gauche s'ébranloit à la faveur des forêts qui couvroient la contrée. Cette marche secrète ne pouvoit être aperçue que d'un seul point, des hauteurs de Maleschau; l'ennemi les tenoit occupées; et sans la grande reconnoissance de Zieten qui le mit en possession de ces hauteurs, l'aile droite du duc étoit attaquée, tournée, et lui-même coupé de Collin. Ainsi le plan fut découvert, et sinon déjoué, du moins traversé, et son exécution ralentie; Zieten eut le temps

d'avertir le duc, et le duc celui de prendre les mesures nécessaires.

Son armée étoit trop foible pour faire résistance; il dut se replier sur Collin. Il donna ordre de lever le camp, se mit en marche, gagna les défilés qu'il falloit mettre entre l'ennemi et lui, et l'attendit dans la plaine, après avoir pris une position imposante et sûre. Pendant ce temps Zieten en étoit aux mains avec Nadasty.

Il l'avoit attaqué avec tant de vivacité que l'Autrichien ne résista pas long-temps. Il fut refoulé sur l'aile gauche de l'infanterie, et celle-ci mise en désordre. En arrêtant l'ennemi, Zieten donna à son général le temps de passer les défilés et de se ranger en bataille. La belle résistance du premier, l'attitude imposante du duc, forcèrent Daun à se désister de la poursuite. On se contenta de quelques coups de canon qui furent rendus, et les Prussiens firent en plein jour et sans perte, leur retraite sur Collin.

Zieten et son détachement furent les derniers qui y arrivèrent, après s'être battus en retraite jusqu'à la nuit tombante, et avoir vaincu des difficultés de tout genre. Ses troupes étoient sur pied depuis quatre heures du matin; elles avoient commencé par être l'avant-garde, elles finirent par faire l'arrière-garde. Arrêtés par l'artillerie et les bagages qu'il falloit sauver, par les défilés et les inondations qu'il falloit passer, par les cravates qui s'étoient cachés dans les grands bleds et qui les harceloient sans cesse, à la fin, harassés et rendus, ces braves guerriers rejoignent leurs camarades. Qu'on juge de la reconnoissance du duc, de la joie de tous! Cependant cette joie, pure d'un côté, ne l'étoit pas de l'autre; l'armée n'avoit pas perdu une tente, un chariot de bagage; mais le corps de Zieten avoit beaucoup souffert, quoique sa perte n'ait jamais été évaluée au juste.

Le lendemain, (14 juin) le duc quitta sa position de Collin pour se joindre à Caurzim au roi, arrivé de Prague avec dix bataillons et vingt escadrons. Les bagages du duc ne purent

suivre que le lendemain à cause des mauvais chemins et des défilés qu'ils avoient à passer. Zieten qui les couvroit, ne fut que peu inquiété en route. Tout arriva heureusement.

Le roi apprit du duc l'approche du maréchal Daun, la supériorité de ses forces, l'obligation de céder au nombre. Il parut ajouter foi au rapport de son général, lui témoigna même sa satisfaction au sujet de sa belle retraite. Dès le lendemain il changea de sentiment et de ton; il soutint que Daun ne s'étoit pas porté en avant, que le duc s'étoit laissé prendre à une fausse démonstration de Nadasty, qu'il avoit eu tort de rétrograder. Comment cette erreur a-t-elle pu se glisser dans la grande âme de Fréderic? Y a-t-elle été produite, ou simplement entretenue par les détracteurs du vrai mérite, par les envieux, les flatteurs qui l'environnoient, à qui la faveur du moment faisoit oublier les dangers de l'avenir, et qui aimoient mieux plaire au roi que le servir utilement? Mais, pour expliquer le fait, il n'est pas besoin d'imaginer des suggestions du dehors, de descendre jusqu'à des agens

secondaires; il suffit de s'arrêter à la personne de Fréderic. Jusques-là, enfant gâté de la fortune et son favori, autant et plus que ne l'avoient été les plus grands capitaines, il se croyoit tout permis et croyoit tout possible; il avoit résolu, (en falloit-il plus pour l'entreprendre?) d'attaquer le maréchal dans une position qu'il regardoit comme mauvaise, et après l'avoir battu, de faire prisonniers de guerre les quarante-mille hommes enfermés dans Prague. La volonté se persuade aisément ce qu'elle desire; la volonté suprême persuade aisément aux autres ce qu'elle croit; sur cent suffrages, elle peut toujours compter sur quatre-vingt dix-neuf. En vain lui opposoit-on le rapport des témoins, la déposition des prisonniers, le témoignage des transfuges: les uns ne vouloient pas dire la vérité, les autres l'ignoroient eux-mêmes. Quant aux prisonniers, ils appartenoient au corps de Nadasty, ou faisoient partie d'un foible détachement que Daun lui avoit envoyé pour faire illusion à l'ennemi. En un mot, le roi persista dans son sentiment: selon lui, Daun étoit immobile dans son camp de Golz-Jankau, et le duc, Zieten, tous les généraux

avoient la berlue. En conséquence, après les avoir reçus avec bonté la veille, il les traita le lendemain avec froideur, répéta plusieurs fois aux généraux de sa suite: „que le pauvre duc s'étoit fait jeter de la poudre aux yeux par Nadasty, qu'il avoit pris des vessies pour des lanternes, etc.“ Il traita beaucoup plus durement encore les généraux de Manstein et de Finck; le premier, du corps de Zieten; le second, chef de l'état-major du duc. Il les accusa hautement de cette retraite, selon lui inutile et précipitée. Ce qui, par malheur, fortifioit encore le roi dans son idée, c'est qu'une partie du corps de Nadasty qui avoit suivi le duc jusqu'à Zasmuck, avoit disparu à quelques centaines de chevaux près. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, à quel point cette erreur peut avoir contribué à l'échec qu'éprouvèrent trois jours après les armes du roi; tout ce que nous osons dire, c'est que Zieten l'a prévu, l'a même prédit, lui qui dans toute autre circonstance savoit tenir sa langue captive et renfermer ses jugemens au fond de son coeur. Le 15 juin, à la parole, il déclara les larmes aux yeux: „qu'il appréhendoit quelque

grand malheur, vu que le roi ne vouloit en croire ni lui, ni ses camarades, ni les rapports des postes avancés, et qu'il se refusoit opiniâtrement à l'évidence."

Tandis que Mr de Daun étoit dans le voisinage de Collin, le roi se préparoit à marcher sur Kuttenberg, pour tourner son aile gauche à Golz-Jankau, et le forcer à la retraite. On traça les routes; le 16 juin fut fixé pour se mettre en marche.

On fit une reconnoissance à l'intention d'examiner le terrain. Du haut du clocher d'Oberkrut, MM. de Belling et de Gaudi ayant vu à l'oeil nu le camp de Daun, ses trois lignes, la cavalerie, l'infanterie, en firent rapport. Le roi les reçut très-mal, leur soutint le contraire, leur prouva, la carte à la main, que ce qu'ils avoient vu ne pouvoient être que les partisans du corps de Nadasty. Cependant, les gardes-avancées ayant confirmé la nouvelle dans la soirée du 15, et assuré d'avoir vu une ligne de cavalerie derrière le village de Stropschutz, le roi fit sortir du camp deux batail-

lons et la cavalerie de l'aile gauche, pour faire bonne garde pendant la nuit.

Le lendemain matin la troupe ennemie ayant disparu, le détachement rentra au camp. Après-midi le prince Maurice de Dessau arriva avec un renfort. Le roi le reçut gracieusement, et lui dit: „Daun est toujours à Golz-Jankau; je marche sur Janowitz pour tourner son aile gauche; ne m'en détournez pas, si vous voulez que nous restions amis.“ En même temps il distribua l'ordre de bataille et fit la disposition pour la marche, avec la différence qu'elle ne se dirigeoit plus sur Janowitz, à cause de la position du corps qu'on prenoit faussement pour celui de Nadasty. Le 17 l'armée se mit en marche, et se porta sur Suchdol et Kuttenberg. Au déboucher du défilé de Stropschutz il n'y eut plus moyen de douter; Fréderic découvrit l'armée de Daun, postée près de Krichenau, à la distance d'une lieue. Le voile lui tomba des yeux; il vit ce que le duc, Zieten et plusieurs généraux lui avoient vainement annoncé. Daun avoit pris le camp et les positions indiquées; son attitude

prouvoit qu'il vouloit ou attaquer ou être attaqué, et qu'il n'étoit pas question pour lui de retraite.

Le roi fit appeler le prince Maurice et le duc, et leur montra la position de l'ennemi. Le duc navré des reproches peu mérités qu'il avoit reçus tous ces jours, répondit: „qu'il en avoit été instruit dès la veille, qu'il avoit vu les colonnes ennemies occuper le camp, qu'il avoit cru inutile d'en avertir sa majesté, puis qu'elle auroit persisté à les prendre pour le corps de Nadasty."

Plus l'erreur du roi avoit été grande et sa sécurité profonde, plus sa surprise fut extrême lorsqu'il se convainquit du contraire. Il parle dans ses Oeuvres *) de l'apparition du

*) Le roi vouloit se porter avec l'armée à Schwoischitz dont les environs sont susceptibles de défense; mais à peine l'armée se fût-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paroître celle du maréchal Daun, qui se forma près de Schwoischitz.... Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens; l'armée prit une autre direction. *Guerre de sept ans.*

maréchal Daun comme d'un événement inattendu; elle ne l'auroit pas étonné, si quatre jours plutôt il eût profité de la retraite du duc et des motifs qui la justifioient.

Nous voilà arrivés au 18 juin, journée fatale pour les Prussiens, et dont l'issue dépendit d'un concours malheureux de circonstances qui au moment décisif se conjurèrent contre eux.

Zieten eut sous ses ordres la cavalerie de l'aile gauche destinée à l'attaque; elle étoit forte de cent escadrons, y compris la réserve de quinze, commandée par le colonel de Seidlitz.

Le maréchal de Daun jugeant par les mouvemens des Prussiens que sa droite étoit menacée, y envoya sa grosse artillerie, presque toute sa cavalerie, celle du corps de Nadasty, celle des Saxons et un gros détachement d'infanterie et de cravates. Celle-ci et les troupes légères étoient postées dans une chenaie, entre les postes avancés de Krzezor et le corps de Nadasty. La cavalerie saxonne venoit s'y joindre, et s'étendoit jusqu'à la ligne de l'armée.

La disposition du roi portoit, qu'avec soixante escadrons Zieten occuperoit les hauteurs de Kurtlitz, que sept bataillons sous le général de Hulsen le suivroient pour emporter la batterie avancée de Krzezor, et s'emparer du village et d'une chenaie voisine; qu'en attendant Zieten amuseroit Nadasty, et l'empêcheroit de tomber sur le flanc gauche de Hulsen et sur celui de l'armée.

Le plan du roi consistoit à attaquer et à tourner l'aile droite de l'ennemi. Par cette raison, son aile gauche ne devoit laisser au corps d'Hulsen qu'une avance de mille pas, pendant l'attaque de Krzezor tourner ce village, se diriger de biais à gauche, pour soutenir le général Hulsen ou gagner la chenaie qui devoit servir de point d'appui à l'aile gauche de l'armée.

Zieten n'ayant guères trouvé de résistance en voulant occuper les hauteurs de Kurtlitz, se forma en même temps que le général Hulsen pour attaquer Krzezor. Il lui laissa trente

escadrons pour le couvrir en flanc et par derrière, et avec les trente autres il marcha lui-même contre Nadasty.

L'attaque de Hulsen fut si heureuse, qu'avant l'arrivée d'un renfort de trois bataillons la batterie de Krzezor étoit enlevée. Cependant l'infanterie de l'aile gauche avançoit en ordre, et le colonel de Seidlitz, avec la réserve, passa entre Krzezor et les hauteurs de Koller pour se joindre à Zieten qui avoit formé sa cavalerie sur deux lignes. Après avoir placé cette réserve en troisième, Zieten marcha contre Nadasty, qui posté derrière Kurtlitz menaçoit le flanc du roi. Par une manoeuvre savante, suivie d'une attaque prompte et victorieuse, Zieten mit ce général en déroute, le poursuivit, le coupa du reste de la cavalerie. Les Saxons se rallièrent à quelque distance de là. Les troupes légères se débandèrent, et fuirent jusqu'à Collin et Radowesnitz. Zieten se mit à leur poursuite, mais voyant que son monde souffroit beaucoup de la batterie établie dans la chenaie, il le rappela, et se posta le long du ruisseau de Kurtlitz. De là il tint le

corps de Nadasty en respect, et l'empêcha de se reporter en avant.

Dans l'intervalle, le général Hulsen avoit emporté d'assaut la chenaie, et fait taire la batterie. La victoire paroissoit assurée; mais de ce moment, chaque pas que les Prussiens firent, les en éloigna. On fit une faute après l'autre sur différens points de l'armée. Par un zèle mal-entendu, un des généraux *) qui commandoit à l'aile droite, au lieu de soutenir la gauche et de rester dans la ligne, fit une attaque inconsidérée dont le succès fut malheureux. Le bois de Krzezor n'ayant été occupé que foiblement, les ennemis qui s'en aperçurent, le reprirent et rétablirent la batterie. Enfin, un manque d'union et de concert entre le roi et le prince Maurice, entraîna la perte de la bataille.

Le roi vouloit former sa ligne sur les hauteurs de Krzezor; le prince qui comman-

*) Mr de Manstein.

doit l'aile gauche, se dirigeoit sur la chenaie, et faisoit avancer ses colonnes. La première que le général de Penavaire couvroit, avoit atteint le pied des hauteurs de Brzissli, lorsque l'attaque de Hulsen commença. Dans ce moment, le roi donna ordre de faire halte, et voulut faire prendre une autre direction. Le prince qui prévoyoit le danger qui résulteroit de ce changement, s'y opposa fortement. Il y eut, à cette occasion, entre les deux capitaines une contestation si vive, que le roi fut sur le point de la terminer d'une manière inouïe. Cependant, le moment favorable étoit irrévocablement écoulé, et les Autrichiens avoient repris le bois et la batterie.

On auroit dû les leur arracher à tout prix, pour entretenir la communication avec le poste important de Krzezor. On négligea de le faire, parce qu'on crut devoir obéir à la lettre aux ordres du roi, et ne pas changer de position sans son consentement.

Il se peut que dans cette journée de trouble et de désunion, où un esprit de vertige

s'empara des plus grands capitaines, Zieten commit des fautes; et la main qui trace l'histoire de sa vie pour l'instruction de son siècle plus que pour la gloire de ses exploits, ne balanceroit pas à les découvrir avec les ménagemens qui lui sont dûs, et rapporteroit avec la même impartialité le mal comme le bien, si la moindre notice authentique lui en fournissoit l'occasion *).

Les témoins les plus dignes de foi assurent unanimement, que l'avant-garde de Zieten, commandée à la fin par les généraux de Seidlitz et de Werner, est demeurée maîtresse du champ-de-bataille, malgré les efforts du

*) Au contraire, dans l'Histoire de la guerre de sept ans, le roi parle avec éloge de la part que Zieten a prise à la bataille de Collin. „Mr de Zieten eut ordre de tenir tête à Mr de Nadasty avec quarante escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes.... Mr de Zieten attaqua le corps de Nadasty dont la déroute fut générale. Il le poursuivit jusqu'à Collin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que, de toute la journée, il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du roi."

corps de Nadasty pour l'en déloger. Soutenu sans cesse par des troupes fraîches, ce général avoit fait en vain plusieurs tentatives pour forcer le passage; les braves Prussiens le repoussèrent chaque fois jusqu'à Collin et Radowesnitz. Zieten n'étoit plus à leur tête. Pour remplir les vides de son armée dont les rangs commençoient à s'éclaircir, le roi lui avoit fait demander deux régimens de cavalerie. Zieten, mal informé par l'aide-de-camp, comprit qu'il devoit les conduire en personne. Par-tout où il arrivoit, il trouvoit le prince Maurice occupé à distribuer de la cavalerie dans les intervalles, de peur que l'ennemi n'en profitât. Il ne put que suivre cet exemple, et jeter ses escadrons dans les trouées et sur l'ennemi qui les menaçoit, et qui, outre les avantages du terrain, avoit encore celui d'une batterie redoutable et bien servie. Placée sur la crête d'une hauteur escarpée, son feu étoit tellement meurtrier que pour s'en délivrer, le prince Maurice eut recours à un expédient desespéré, et qui réussit rarement. Il engagea Zieten à se mettre à la tête de quatre régimens de cavalerie de ligne, pour l'emporter. L'attaque

se fait; elle est aussi vigoureuse que la résistance. On se retire de sang-froid et en bon ordre. Le général intrépide fait une seconde tentative; il est secondé par son monde: les escadrons se pressent, se devancent, touchent peut-être au moment de la victoire, lorsque leur chef est atteint et renversé d'un coup de feu. On le voit tomber, on le croit mort, le courage abandonne ces guerriers qui un instant auparavant bravoient la mort et se précipitoient sur la bouche des canons. La fuite devient générale. Zieten alloit être abandonné des siens.

Le canon qui l'avoit frappé, étoit chargé à cartouche. Le coup frisant sa tête, lui avoit emporté le bonnet; la contusion qu'il lui fit, le priva de tout sentiment; il alloit tomber de cheval, être foulé aux pieds des fuyards, ou enterré sous des monceaux de morts, sans un jeune officier d'ordonnance qui l'accompagnoit, et qui le sauva. Le service est trop important pour ne pas conserver à l'histoire le nom de celui qui le rendit; c'étoit un cornette du régiment de Krockow, nommé de

Berge. Il reçut le général dans ses bras, le soutint sur son cheval; au moment où il s'efforçoit de le rappeler à la vie, le cheval est percé d'une nouvelle décharge à cartouche. Le cornette saute du sien avant que celui du général tombe, et profitant du moment où Zieten reprend ses sens, il l'aide à monter, lui met un vieux chapeau de mousquetaire autrichien sur la tête, le confie à un cuirassier brave et bien monté, qui après être parvenu à le tirer lentement de la mêlée en lui passant un bras autour du cou, le conduit jusqu'aux équipages du prince Maurice, où se trouvoit par bonheur un chirurgien qui le panse. Le cornette se procure bientôt après un autre cheval, et regagne son corps.

En attendant que Zieten fût en état d'être transporté plus loin, on le plaça dans le carrosse du prince Maurice, où il resta jusqu'à la malheureuse issue de cette journée. Dès que la retraite fut décidée, le prince vint en personne le consulter sur la direction que la cavalerie devoit prendre. Le point de ralliement des troupes prussiennes étoit à Nimbourg.

Il régnoit un découragement général, avec cette différence, que Zieten, qui le partageoit avec l'armée, sut le concentrer au fond de son coeur. Il venoit de voir se flétrir pour la première fois à Collin les lauriers de tant de campagnes, il pleuroit sur treize mille morts et blessés; il se rappeloit avec une douleur amère les victimes de la bataille de Prague, celles de Maleschau; il prévoyoit le sang qui alloit couler encore. Aujourd'hui même, en calculant toutes ces pertes réunies, tant de milliers moissonnés coup sur coup, l'humanité s'épouvante, et le guerrier le plus inépuisable en ressources ne conçoit pas comment Fréderic a pu soutenir pendant sept ans et terminer à sa gloire cette guerre sanglante, cruelle, meurtrière, avec des forces aussi disproportionnées, avec des ennemis aussi puissans, aussi multipliés, avec tant de combats qui ne furent pas toujours pour lui des victoires. A Collin, où il n'avoit encore que les Impériaux en tête, à soixante-six mille hommes il n'avoit pu en opposer que trente mille. Dans la suite, cette disproportion fut bien plus grande; à mesure que la Prusse s'affoiblissoit, le nombre

de ses ennemis alloit en augmentant. Au lieu de ces vieux et braves guerriers avec lesquels le roi avoit ouvert la première campagne, il ne pouvoit opposer que de nouvelles levées, que des étrangers sans courage et sans patriotisme.

C'est dans ce point de vue que le lecteur doit suivre les événemens de cette guerre, et juger des talens de ceux qui la firent, s'il veut apprécier les uns et les autres à leur juste valeur.

Les Impériaux ne poursuivirent pas les troupes prussiennes dans leur retraite. Zieten arriva heureusement dans la voiture du prince à Nimbourg, où plusieurs généraux et officiers du premier rang vinrent lui rendre visite, et lui témoigner leur joie de ce qu'il avoit échappé au danger. Le général leur présentoit à tous, comme son sauveur, le cornette de Berge, dont la belle action lui gagna les coeurs. On s'empressa de faire, de répandre son éloge; toute l'armée lui sut gré de lui devoir la conservation de Zieten, qui en reconnoissance de

ce service signalé, lui fit présent de son plus beau cheval, et au bout d'un an, l'incorpora dans son régiment, pour l'attacher plus particulièrement à sa personne. Mr de Berge servit avec agrément et avec gloire, se fit un nom au prix de son sang, avança jusqu'au grade de colonel et de commandant du régiment, et mourut sous le règne de Fréderic-Guillaume II, dans la campagne du Rhin, des suites d'une opération qu'une ancienne blessure reçue à Hochkirchen, avoit rendue nécessaire.

Le brave cuirassier qui eut tant de peine à conduire Zieten en lieu de sûreté, ne resta pas sans récompense, quoique le mystère que ce général mettoit dans le bien qu'il faisoit, nous prive des détails.

Tandis qu'après la bataille de Collin, le roi retiroit peu-à-peu ses troupes de la Bohème, et que Zieten étoit obligé d'attendre sa guérison à Nimbourg, ce dernier eut la satisfaction d'apprendre que son régiment se distinguoit dans toutes les occasions. Tantôt, c'étoit le

roi lui-même qui s'étant mis à la tête des houssards pour disperser à Opazkau un gros de troupes légères qui entravoit les communications, avoit pris ou tué quelques centaines d'ennemis, et en faisoit avertir le prince Maurice à Nimbourg. Tantôt c'étoit un des officiers de Zieten qui avoit reçu l'ordre militaire, pour s'être distingué avantageusement.

Cet officier n'est pas inconnu au lecteur, qui se rappellera sans doute Mr de Seelen, délivrant Mr de Heyden à Ulm.

Mr de Seelen, monté depuis au grade de major, commandoit cent chevaux au Pascopol, et les grenadiers de Kleist défendoient les gorges de Wellmina, pour couvrir le camp du roi posé sur les hauteurs de Disnowa. Ils devoient s'attendre à se voir inquiétés sur ce point. Effectivement, le colonel Laudon, dont les talens militaires commençoient à devenir redoutables, voulut à tout prix s'emparer du poste, attaqua, cerna les grenadiers, qui s'étant formés en bataillon carré, soutinrent le choc pendant trois heures. Le major de Seelen, in-

formé du danger, descendit à toute bride du Pascopol, fondit sur l'ennemi par derrière, et délivra les siens au moment où ils alloient se rendre, faute de munitions.

A cette époque si malheureuse pour les armes prussiennes, Zieten fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour relever le courage abattu de ses guerriers; dès qu'il fut rétabli, il reprit son activité et la communiqua aux troupes, en jetant un voile sur le passé et en peignant l'espérance en perspective. Jusqu'à la mi-juillet, il resta avec le duc à Nimbourg; ensuite avec son régiment et quelques bataillons d'infanterie, il joignit l'armée du roi, et repassa l'Elbe avec elle à Pirna, le 29 juillet. En même temps, pour mieux couvrir la marche, il fit le 30 une reconnoissance très-utile, puisqu'elle l'instruisit du voisinage des Autrichiens. Le général Beck s'étoit glissé, le long de la Löbau, jusqu'au Weissenberg. Il fut découvert, et son corps dispersé. Le lendemain, le roi le suivit dans l'espérance de l'atteindre et de l'enlever; mais Beck avoit l'avance de toute une nuit, s'étant replié dès le soir et après son

combat avec Zieten, sur l'armée du prince de Lorraine que la bataille de Collin avoit délivrée, et qui suivoit celle du roi. La poursuite du général Beck procura aux Prussiens l'avantage de faire quitter aux ennemis les bords de la Queifs et de la Neisse, et de rétablir la communication directe avec la Silésie.

Vers ce temps, pressé de tous côtés, obligé de faire face à plusieurs ennemis à la fois, le roi se porta dans la Franconie pour résister aux François et aux troupes de l'Empire qui menaçoient Magdebourg, Torgau et Dresde. Le 25 août il leva son camp de Bornstädel, fit deux parts de son armée, se fit suivre de l'une, et laissa l'autre sous les ordres du duc de Bévern. Celle-ci étoit forte de quarante-sept bataillons et de cent-dix escadrons, ce qui pouvoit monter en tout à trente et quelques mille hommes. Elle en avoit quatre-vingt-dix à cent mille en tête, commandés par le prince de Lorraine, auquel s'étoit joint le maréchal Daun.

Jusqu'alors les houssards de Zieten avoient eu constamment l'honneur d'accompagner le

roi dans ses marches, et de faire partie des corps ou des colonnes que sa majesté conduisoit en personne. Pour la première fois il fut dérogé à cet usage, que le nom même de houssards-du-corps sembloit sanctionner; Mr de Winterfeld obtint que Zieten et son régiment fissent partie de son corps qui devoit agir de concert avec le duc de Bévern, pendant que le roi marcheroit en Franconie.

Le duc avoit pris son camp à Görlitz, pour se rapprocher à la fois de la Silésie et des magasins de Dresde d'où il tiroit ses subsistances. Avec quinze bataillons et quarante-cinq escadrons le général Winterfeld campoit à Mois, en face du corps de Nadasty; cette position assuroit les passages de la Silésie entre la Neisse et la Queifs. Le village et une montagne appelée le Holzberg, couvroient son aile droite. Mr de Winterfeld la fit occuper par deux bataillons qui s'y retranchèrent. Il négligea de prendre la même précaution avec une autre montagne, nommée le Galgenberg. Mr de Nadasty qui vouloit s'emparer du Holzberg, profita de cette faute. Après s'être ren-

forcé du corps d'Ahremberg, il se mit en marche dans la matinée de 7 septembre à la faveur d'un gros brouillard, donna une fausse alarme aux postes avancés de Zieten, tourna le Holzberg, occupa le Galgenberg, et y plaça une batterie d'où il canonna le Holzberg et le régiment de Zieten. A onze heures, quarante compagnies de grenadiers attaquèrent les deux bataillons prussiens, qui après s'être défendus en braves et avoir repoussé plusieurs fois l'ennemi, cédèrent au nombre et se retirèrent. Le terrain coupé et le grand nombre d'Autrichiens qui couvroient la contrée, empêchèrent les houssards de rétablir le combat; tout ce qu'ils purent faire, fut d'empêcher la poursuite; le major de Möhring se jeta avec quelques escadrons entre les bataillons délogés et les Autrichiens qu'il repoussa avec vigueur.

Pendant le combat Mr de Winterfeld étoit au quartier-général de Görlitz. A peine est-il averti du danger qu'il vole à son camp, se met à la tête de quelques bataillons, marche au Holzberg pour le reprendre, ou du moins

pour ne pas avoir la honte de le céder sans résistance. Il se propose d'attaquer les Autrichiens malgré la supériorité de leurs forces et l'avantage de leur position.

Zieten fit tous ses efforts pour l'en dissuader. Il voyoit non-seulement le péril, l'impossibilité de l'entreprise; il en voyoit encore l'absurdité et la folie. Il conjura son général de ne pas sacrifier au faux point d'honneur du moment, une foule de braves guerriers. Pourquoi, à pure perte, livrer à la boucherie la moitié d'une armée déjà trop fondue par tant de combats! Toutes ses représentations furent vaines. Winterfeld persista; la prédiction de Zieten s'accomplit. Le Holzberg jonché de plusieurs milliers de victimes, ne fut point repris. Mr de Winterfeld lui-même y reçut une blessure dont il mourut le lendemain. Un grand nombre d'officiers, parmi lesquels il y en avoit du premier rang, furent ou blessés ou tués. La quantité des morts qui couvroient le champ de bataille étoit si grande, qu'il fallut convenir d'une trève de quarante-huit heures pour les enterrer.

L'humanité de Zieten sentit profondément les malheurs de cette journée et les fautes de celui qui les avoit provoqués. Cependant, il gagna sur soi de ne point lui faire de reproches inutiles. Il évita même de le voir, de peur que sa seule présence n'en devînt un pour lui, et il attendit qu'il fût mort, pour aller trouver le duc et lui demander ses ordres.

Ce qui sert encore à prouver l'inutilité de ce combat et le peu d'importance qu'on auroit dû attacher à la reprise du Holzberg, c'est que dès le 9 septembre Mr de Nadasty, qui l'avoit payé si cher deux jours plutôt, l'abandonna de son propre mouvement, pour se retirer à Schöne. Le corps de Winterfeld rejoignit l'armée du duc.

Malgré le voisinage d'une armée redoutable et supérieure en nombre, ce prince resta tranquille dans son camp de Görlitz jusqu'à ce que ses magasins fussent consommés, et ne changea le théâtre de la guerre qu'à l'arrivée du dernier transport. Dès que les farines pour la marche furent rassemblées, il rappela les dé-

tachemens qui couvroient les communications, fit distribuer du pain pour neuf jours, et se rapprocha le 10 septembre de la Silésie et des magasins qu'on y avoit formés.

Sa marche se dirigeoit sur Lignitz. Pour y arriver, il avoit trois rivières à passer. Il devoit s'attendre à trouver de la résistance. La grande armée impériale étoit dans le voisinage; plusieurs corps détachés voltigeoient autour de lui. Pour les contenir ou les écarter, il se servit utilement de Zieten, qu'il mit à l'arrière-garde avec le corps de Fouqué, ci-devant Winterfeld. L'armée autrichienne, au lieu d'inquiéter le duc pendant sa marche, se contenta de le côtoyer.

Après avoir passé heureusement la Neisse, le duc alloit être harcelé par une foule de troupes légères qui infestoient la contrée. Zieten se servit d'une ruse pour l'en débarrasser. Il mit ses houssards en embuscade, et les cravates qui se croyoient les maîtres du terrain, s'aventurant trop, se virent tout à coup enveloppés et pris. Cependant, l'armée prus-

sienne passa la Queisse et prit son camp à Nauenbourg.

Zieten assura avec le même bonheur le passage du Bober, en attaquant à Birkenbrück un détachement de cavalerie et d'infanterie légère avec tant de succès, que de cinq-cents hommes qui le composoient, il n'en échappa que peu. En général, durant la marche il fit deux à trois-cents prisonniers, et vingt officiers. Le duc arriva d'abord à Bunzlau avec son armée, et le 19 septembre à Lignitz.

De là, sous les ordres du lieutenant-général de Fouqué, il envoya de gros détachemens pour renforcer les garnisons de Schweidnitz, Glatz et Breslau que l'ennemi menaçoit en même temps. Car tandis que les Prussiens marchoient à Lignitz, le prince de Lorraine défiloit par Löwenberg et Goldberg, côtoyant toujours le duc, et pénétrant avec lui dans la Silésie jusqu'à Wahlstadt. Alors le duc craignant plus pour la capitale que pour Schweidnitz qui n'avoit pas besoin de secours, prit le parti de quitter la position de Lignitz, et de couvrir Breslau.

Dans la même nuit où les Impériaux entrèrent dans leur camp de Wahlstadt, il se dirigea sur Parchwitz, passa l'Oder à Lampersdorf, et par une marche forcée arriva le 1 octobre à Breslau, où il repassa l'Oder, et prit un camp retranché derrière la Lohe. Ici, pour la première fois depuis qu'elle avoit quitté Görlitz, l'armée put prendre quelque repos, et Zieten se livrer à la satisfaction de l'avoir protégée contre un ennemi supérieur et entreprenant. Ce plaisir ne fut pas sans amertume. Le passé ne le tranquillisoit pas sur l'avenir. Quoique dans un camp sous les murs de Breslau, les Prussiens n'en étoient pas moins menacés, et Zieten aperçut de loin l'orage qui devoit éclater sur leurs têtes.

Le prince Charles, sur lequel le duc de Bévern venoit de gagner une marche par sa manoeuvre savante, arriva dans la nuit du 2 d'octobre à Lissa, devant la Lohe, où il prit son camp en face des Prussiens. Le corps du général Nadasty, renforcé par les troupes de Wurtemberg et de Bavière, prit la route de Schweidnitz, et en commença le siége le 27 octobre.

Pendant cinq semaines tout entières les deux armées s'étoient observées devant Breslau sans s'ébranler, lorsque le prince profitant de sa prépondérance, en accabla le duc; de ce moment commencèrent pour celui-ci, pour son armée, pour Zieten, une suite de revers que le génie de la Prusse voulut en vain détourner.

Zieten eut une part trop active à ces événemens, pour que nous n'entrions pas dans quelque détail sur le corps qui lui fut confié. Les huit bataillons et les cinquante escadrons qu'il commandoit, considérablement affoiblis par les combats, les marches, la désertion et les maladies, et n'ayant pu se remettre au complet, comptoient à peine huit-mille hommes effectifs, en y comprenant même un renfort qui leur étoit arrivé. Ce corps, composé de pièces de rapport, manquoit d'énergie et d'ensemble.

C'étoient deux bataillons de grenadiers de Schenkendorf et de Rosenbusch,
un bataillon de Schulz,
deux bataillons de Munchow,
un bataillon de Vieux-Wurtemberg,

un bataillon de Brunsvic,
un bataillon-franc d'Angenelli;

C'étoient trente escadrons tirés des régimens de Bayreuth, de Normann, de Stechow, de Jeune-Krokow, de Wartenberg,
vingt escadrons de houssards de Zieten et de Werner;

C'étoient enfin les deux régimens d'infanterie de Lestwitz et de Pannewitz,
et les deux régimens de cavalerie de Gefsler et du margrave Fréderic.

Suivant l'ordre de bataille du duc, ce corps, placé sur l'aile gauche de l'armée et du camp, s'étendoit depuis le petit-Mochber jusqu'au faubourg de Breslau, appelé faubourg de St Nicolas.

De là, Zieten détacha le 29 octobre le général Werner pour chasser l'ennemi de Klettendorf qu'il avoit occupé avec de la cavalerie, des houssards et des cravates. Cette expédition fut heureuse. L'ennemi ne fit pas une longue résistance; après quelques coups de canon il se retira; les houssards de Zieten et

de Werner étant tombés sur l'arrière-garde après avoir passé la Lohe, lui causèrent une perte de quelques centaines de morts, de blessés et de prisonniers.

Mais ces légers avantages furent plus que contre-balancés par la nouvelle désagréable que Schweidnitz s'étoit rendu le 11 novembre au général Nadasty. Ce contre-temps renversoit le plan concerté entre le roi et le duc de Bévern, puisque celui-ci ne pouvoit lui seul faire tête à l'ennemi, qu'en supposant que Schweidnitz se défendroit pour le moins six semaines, jusqu'au retour du roi qui avoit promis de venir au secours de la forteresse et du camp. La reddition de cette place fut d'autant plus inattendue, qu'elle avoit une garnison suffisante, et ne manquoit ni de vivres ni de munitions.

Le corps de Nadasty n'ayant eu besoin d'y laisser qu'une foible garnison, put se joindre presque tout entier à la grande armée impériale, et vint camper à l'aile droite du prince, entre Bethlem et Opperau. Il n'est

pas inutile de remarquer, que ce renfort seul étoit égal aux deux tiers de l'armée du duc, forte alors, en y comprenant le corps de Zieten, d'environ vingt-cinq mille homme.

Le prince Charles, sûr des avantages que lui donnoit sa grande supériorité, attaqua le duc de Bévern le 22 novembre.

Dans cette bataille, Zieten eut encore Nadasty en tête.

Dès la pointe du jour les Autrichiens s'approchèrent de la Lohe, et préparèrent les trois attaques qu'ils avoient concertées. Le général Nadasty ayant passé l'eau à Hartlieb, tout se prépara du côté de Zieten à la défense; il fit une conversion à gauche, pour empêcher Nadasty qui se dirigeoit sur le faubourg de Saint-Nicolas, de le tourner, en le coupant de Breslau. Ce fut alors que le duc renforça le corps de Zieten des quatre régimens nommés ci-dessus, parce qu'il y avoit toute apparence que la principale attaque se feroit sur ce point. Zieten prit les positions suivantes.

Le bataillon de Schulz occupa la redoute de Gräbischen, et se mit en ordre de bataille devant le village. Le régiment de Lestwitz garnit les deux redoutes sur la hauteur entre Gabitz et Gräbischen. Les régimens de Gessler et du margrave Fréderic se placèrent entre les trois redoutes, pour soutenir l'infanterie. Le bataillon-franc d'Angenelli défendoit le village de Kleinbourg. Le reste du corps de Zieten fut rangé sur deux lignes, dont la seconde s'étendoit de Neudorf à Herdam.

Le général Nadasty s'étant formé en ordre de bataille, détacha un gros de cravates et d'infanterie à Woischowitz pour tomber sur le flanc gauche de Zieten. Mais celui-ci eut à peine aperçu la tête de leurs colonnes, qu'il les reçut à coups de canon, et donna si vigoureusement sur eux avec ses houssards et ses dragons, qu'il mit en fuite et les cravates et l'infanterie hongroise et wirtembergeoise, et fit beaucoup de prisonniers. En même temps l'élite des grenadiers autrichiens avoit attaqué et emporté le village de Kleinbourg, malgré la glorieuse résistance du

bataillon d'Angenelli, qui forcé de l'évacuer, se forma derrière un fossé, et se maintint dans ce poste jusqu'à l'arrivée du prince de Bévern, frère du duc, d'un bataillon de Lestwitz et de deux bataillons de grenadiers que Zieten avoit envoyés au secours. Alors il s'engagea entre l'infanterie un combat, où les braves troupes de Zieten, soutenues par ses houssards et ceux de Werner, eurent le dessus. Quatre compagnies de grenadiers, sur lesquels les houssards se jetèrent à propos, furent taillées en pièces, et le reste obligé d'abandonner le village et treize canons. Faute de chevaux, les vainqueurs ne purent s'emparer que de quatre, qui furent transportés à Breslau; le reste, ainsi que le malheureux village, devint la proie des flammes.

Telle fut l'issue infructueuse des deux premières attaques de Nadasty contre Zieten. Ces deux habiles capitaines se connoissoient trop bien, et savoient trop bien leur métier pour découvrir mal à propos le flanc de l'armée que chacun d'eux avoit à protéger. Contens de s'observer l'un l'autre, de se menacer, de

chercher à se tourner réciproquement, ils renvoyoient à un temps plus favorable l'occasion de se mesurer en forme, et de se porter des coups décisifs. Zieten en particulier, obligé de se tenir sur la défensive, eut du moins la satisfaction d'avoir tenu son adversaire en respect. Quoique sa ligne fût beaucoup plus étendue qu'elle ne devoit l'être à proportion du petit nombre de troupes qui la garnissoit, il garda son poste jusqu'au soir, tint le corps de Nadasty dans l'inaction, et lui donna toute l'occupation qu'il falloit pour l'empêcher de communiquer avec la grande armée, et d'agir de concert avec elle. Il n'eut qu'un chagrin; c'est que, par un mal-entendu impardonnable, la redoute devant le village de Gräbischen, dont l'importance étoit extrême, parce qu'elle entretenoit la communication entre le corps de Zieten et l'aile gauche du duc, fut abandonnée par la garnison, qui faisant partie d'un régiment qui avançoit sur petit-Mochber, avoit cru devoir le suivre, et se porter en avant avec lui. Non-seulement le détachement dégarnit la redoute; il emmena même l'artillerie qui la défendoit. Le prince

de Lorraine profita de la faute, s'empara du village qu'il trouva sans défense, et, de la redoute même qu'il venoit de prendre, canonna l'aile gauche du duc, et la fit plier.

En général, dans cette bataille la fortune fut à tous égards contraire aux Prussiens. En vain leur centre et leur aile droite combattirent-ils avec la plus grande bravoure; en vain, commandés par le duc en personne, défendirent-ils chaque pouce de terrain contre l'ennemi; en vain leurs généraux, leurs officiers, et nommément le prince Ferdinand de Prusse, attaquèrent-ils, comme Schwérin devant Prague, des batteries le drapeau à la main; en vain chaque soldat resta-t-il comme enraciné jusqu'au soir sans reculer d'un pas; tant que les ennemis ne repassoient pas la Lohe, la victoire restoit indécise. Mais trop foibles pour les rechasser, les Prussiens sentoient défaillir leurs forces avec le jour; l'armée se battoit depuis le matin jusqu'à la nuit; elle avoit été attaquée sur trois points; elle avoit dû doubler, tripler sa résistance. Elle avoit devant elle un terrain bas, marécageux, coupé, inhabile aux

manoeuvres de la cavalerie. Enfin, et surtout, la grande disproportion des combattans, de l'artillerie, le manque de munitions et de tout ce qui augmente l'énergie du soldat et soutient son courage, l'instruisant de l'inutilité de ses efforts, lui montrant le seul parti qu'il eût à prendre, il ne consulta plus que son épuisement, n'obéit qu'à lui-même, et sans que la retraite eût été ordonnée, les troupes se débandèrent et rentrèrent à l'entrée de la nuit dans Breslau.

Une seule colonne, composée des braves de l'armée, fit une exception glorieuse. Elle avoit rechassé l'ennemi de petit-Mochber; le duc, qui la voyoit combattre avec tant de bravoure, affronter à la fois l'ennemi et la nuit, se livra à la douce espérance, que pendant qu'elle repousseroit l'ennemi d'un côté, Zieten avec ses houssards, de l'autre, tomberoit sur lui, et le prendroit par derrière. Il alla le trouver pour se concerter; mais malheureusement, au retour, il ne trouva plus la colonne. Elle avoit cédé le champ de bataille à l'ennemi qui s'étoit jeté sur elle avec toutes ses forces. Sans soutien, isolée, ne pouvant pas faire usage de

sa cavalerie dans les fondrières et pendant l'obscurité, elle avoit suivi le reste de l'armée. Le silence du canon et de la nuit succéda au tumulte des armes, et le lendemain apprit à l'ennemi sa victoire et les fruits qu'il pouvoit en recueillir.

A l'exemple des autres, Zieten s'étoit vu forcé de quitter à la nuit le champ de bataille, pour se rapprocher des remparts de Breslau. Son coeur étoit navré d'avoir vu les Prussiens tourner le dos à l'ennemi; sa douleur augmenta en les voyant, les premiers jours après la bataille, découragés, consternés, glacés de crainte, et leur chef livré à sa mélancolie et aux embarras de sa position. Mais si, en secret, Zieten gémissoit sur cet échec, nous verrons comment il s'y prit en public pour le réparer.

Après avoir laissé garnison dans Breslau, le duc en étoit sorti le lendemain, 23 novembre, et avoit conduit les débris de l'armée jusqu'à Protsch qui en est à six lieues. De là, il avoit entrepris le lendemain une reconnois-

sance; mais s'étant fait suivre d'une escorte trop foible, il avoit eu le malheur de tomber au pouvoir de l'ennemi. Une longue captivité interrompit la carrière militaire du vainqueur de Reichenberg, du héros de Prague, de Kuttenberg, de Görlitz, d'un capitaine habile et plein d'expérience, dont les derniers revers ont fait oublier trop vite les premiers succès, et qui a fini par être méconnu de son roi, et peut-être de la postérité. Si le premier et le plus compétent de ses juges a eu ses raisons pour le traiter avec rigueur, nous sommes trop peu au fait de ces raisons, pour pouvoir y acquiescer aveuglément sans nous rendre coupables de partialité, et même d'injustice. Nous nous contentons de dire que toute l'armée a plaint et chéri son chef dans son malheur, et que la douleur de Zieten étoit aussi sincère que profonde.

Le lieutenant-général de Lestwitz, qui en sa qualité d'ancien, s'étoit chargé du commandement de l'armée à la place du duc, ayant reçu à midi la nouvelle que l'ennemi étoit en pleine marche sur Breslau, et craignant que

cette place mal fortifiée, avec une garnison que le duc y avoit jetée à la hâte sous les ordres du général de Katte, et qui partageoit sans doute, selon lui, le découragement qui s'étoit emparé de l'armée, ne tînt pas, avoit donné l'ordre de lever incessamment le camp et de continuer la retraite. Tous les généraux à qui il communiqua son dessein, osèrent s'y opposer, et lui firent de fortes représentations. Les principaux, entre autres le prince Ferdinand de Prusse qui commandoit l'aile droite, les princes de Brunsvic et de Bévern, essayèrent de le guérir de sa terreur panique, voulurent lui faire comprendre, mais en vain, que le danger n'étoit pas si pressant, que ce mouvement prompt et pusillanime ne feroit qu'augmenter le découragement des troupes et favoriser la désertion. Mr de Lestwitz persista dans son avis; la considération que Mr de Katte feroit peut-être quelque résistance, qu'il amuseroit du moins l'ennemi, et que dans la supposition même que Breslau se rendît tout de suite, les Autrichiens ne pourroient rien entreprendre le même jour contre le camp des Prussiens, distant de six lieues, puisqu'ils

seroient embarrassés dans les rues étroites de cette grande ville, où ils n'avoient qu'un seul pont pour faire défiler l'armée; tout fut inutile. A la fin, on se contenta de le prier de révoquer ses ordres pour le moment, et de renvoyer le décampement jusqu'au lendemain. Non-seulement il fut inexorable, mais prenant des raisons pour des contradictions, il finit par demander aux généraux, et même aux princes qui étoient du nombre, s'ils oublioient toute loi de subordination, s'ils vouloient le forcer à convoquer un conseil de guerre? C'étoit-là un argument sans réplique, auquel les chefs se soumirent. On se retira, et chacun donna les ordres nécessaires à sa division.

Tandis que tout se préparoit à les exécuter, Zieten qui n'avoit point été présent aux délibérations, revint d'un village voisin, où il avoit visité un poste détaché. Témoin de la consternation de l'armée, indigné de la terreur panique qui régnoit dans le camp, et voyant dans le quartier-général les préparatifs qu'on faisoit pour marcher, il demanda ce que signifioient ces mouvemens et ces apprêts? Informé

de l'ordre que le général en chef venoit de donner, il sut modérer son courroux, et prenant un ton grave et imposant, il dit aux troupes: „Camarades, que faites-vous? Il n'y a pas le moindre danger! Ne touchez à rien, fiez-vous à moi, nous ne marchons point encore aujourd'hui!“ Tout en leur adressant, chemin faisant, ces paroles, il se hâtoit d'aller trouver le général pour lui demander raison de cet arrangement. Dans son zèle, il oublia de se découvrir en entrant. Toute autre considération faisant place dans ce moment à celle de réparer une faute capitale qu'on alloit commettre, il parut devant son chef le bonnet de houssard en tête, et lui parla avec tant de force et d'énergie, que chaque mot sembloit être un ordre.

S'adressant à celui qui venoit tout à l'heure de parler aux autres généraux de subordination et de conseil de guerre, il lui demanda, à quoi il songeoit de faire décamper l'armée avec une telle précipitation? „Voulez-vous „qu'elle perde le peu de courage qui lui reste, „qu'elle soit perdue pour le roi? Doutez-vous

„qu'une telle retraite qui auroit le caractère „d'une fuite, ne fît croire au soldat qu'il n'y „a plus de salut pour lui? et dans cette sup- „position, comment le retiendrez-vous dans „l'ordre, comment empêcherez-vous la déser- „tion, comment mettrez-vous en sûreté l'ar- „tillerie, les vivres, les bagages? Tout sera „sacrifié de gaieté de coeur, sans que la pro- „ximité de l'ennemi nous force à cette extré- „mité, Quant à moi, continua-t-il, jamais je „ne donnerai mon consentement à une mesure „aussi mal combinée. Il est certain que l'ar- „mée ne peut pas garder sa position, qu'il „faut se porter en arrière; mais qui nous em- „pêche de le faire avec réflexion, après avoir „laissé aux troupes le temps de se reconnoître! „Laissons-les se reposer aujourd'hui; donnons- „leur vers le soir l'ordre de marcher demain; „et décampons avec la pointe du jour!"

Zieten eut pour témoins de cette mâle harangue tous les princes, tous les généraux qui auparavant avoient ouvert le même avis sans réussir à le faire passer, et qui au moment où Zieten rentroit au camp, et où le bruit s'y

étoit répandu qu'on ne marcheroit point, l'avoient suivi chez le général en chef pour apprendre l'effet de ces nouvelles représentations. L'affaire alloit être décidée, lorsqu'un chasseur du corps arriva en hâte avec des dépêches au duc de Bévern, dont le roi ignoroit encore et la défaite et l'accident. Elles furent tout de suite ouvertes, déchiffrées; leur contenu annonçoit la victoire de Rofsbach, l'approche du roi, l'ordre au duc de passer l'Oder à Lebus, et de joindre l'armée royale à Parchwitz. Mr de Lestwitz y étoit nommé commandant de Breslau. Celui-ci, sans s'expliquer davantage si l'armée marcheroit ou non, obéit sur-le-champ aux ordres de son souverain, remit le commandement des troupes entre les mains de son second, le lieutenant-général de Kiow, et partit pour sa garnison.

Le nouveau général en chef, muni des ordres du roi, se mit en devoir de les exécuter à la lettre, comme s'ils lui avoient été personnellement adressés; sans vouloir entrer dans les discussions ni dans les contestations précédentes, il donnoit l'ordre de marcher,

lorsqu'il trouva dans Zieten la même résistance que son amour pour la patrie et pour l'armée lui avoit fait opposer à Mr de Lestwitz. Son sang, qui depuis long-temps bouilloit dans ses veines, achevant de s'enflammer, lui inspira cette noble hardiesse, cette énergie irrésistible qui sauva la bonne cause. D'abord, il commença par faire entendre au général Kiow, que dans les circonstances présentes il falloit moins s'en tenir à la lettre qu'à l'esprit des ordres du roi, énoncés dans un temps où ce prince non-seulement ignoroit les événemens qui s'étoient passés depuis, mais n'avoit pu même les pressentir; qu'il falloit se borner à suivre l'intention principale du roi, en marchant à Parchwitz, mais que la route, les moyens, les détails étoient l'affaire du général; que la sûreté de l'armée étoit la première loi; que c'étoit à la prudence à la dicter, au courage à l'exécuter; qu'il falloit renvoyer le décampement jusqu'au lendemain, passer l'Oder, non à Lebus, mais à Glogau où il y avoit un pont tout établi; qu'on ne devoit pas négliger le soin des vivres qu'on pourroit se procurer plus facilement dans cette dernière ville; que

de là, après avoir passé l'Oder sans obstacle, l'armée arriveroit heureusement à Parchwitz.

Ce conseil de Zieten, donné avec tant d'assurance, étoit sans doute salutaire pour le chef d'une armée découragée par sa défaite, et qui avoit entièrement perdu le sentiment de sa force et l'instinct de son courage. Si, en le donnant, Zieten mit pour un moment de côté ce qu'il devoit à la subordination, à l'ancienneté du rang, à l'exemple, à un commandant en chef, nous ne pouvons mieux excuser sa faute qu'en la mettant sur le compte de son zèle pour la patrie, et en la rapprochant de l'événement qu'elle amena: il ne pouvoit se résoudre à prendre, dans cet instant critique et décisif, pour mesure de sa conduite la date de ses lettres patentes; il consulta des devoirs d'une importance majeure, et se crut à sa place en sauvant l'armée. Pour cet effet, voyant toujours encore Mr de Kiow balancer sans prendre de parti, il finit par lui ordonner ce qui n'avoit d'abord été qu'un avis, en ajoutant avec beaucoup de vivacité: „Voilà ce qu'il faut faire, mon général! Venez, faisons

ensemble la disposition!“ Mr de Kiow obéit en silence. La disposition couchée par écrit, Zieten la revoit, prend la plume, la retouche, y fait des changemens, des additions, p. ex. relativement à la caisse de guerre qu'on avoit oubliée etc. Il mit dans tout ceci la plus grande véhémence; son oeil étoit enflammé, son geste redoutable, tout son maintien inspiroit la terreur. Mais il le falloit; et peu de jours après, le roi lui fut redevable de la conservation de l'armée du duc, et des heureux effets qui résultèrent de sa jonction avec celle qui à la victoire de Rosbach devoit faire succéder celle de Leuthen, et délivrer la patrie d'un pressant danger.

Le mérite de Zieten paroît dans un nouveau jour dès qu'on se rappelle que les Prussiens exercés dans l'art de se battre et de vaincre, ne l'étoient point encore à l'école des revers, dans celui d'être battus sans être vaincus; et que l'armée de duc n'auroit eu besoin que de la crainte et de la pusillanimité de ses chefs, pour se débander et se livrer à l'ennemi. Zieten trembloit à l'idée seule de la possibilité

d'une telle lâcheté; à cette crainte fondée se joignoit la considération qu'une grande partie de l'armée étoit composée d'étrangers ou du moins de Silésiens, que la différence de religion et de culte, et l'obligation de se battre contre leurs anciens maîtres, rendoit peu attachés au service d'un prince dont ils ne connoissoient point encore la tolérance et les grandes qualités. Rien de plus naturel que de les voir profiter de la première occasion qui s'offroit de déserter ses drapeaux, de se retirer dans leurs foyers, ou même de passer à l'ennemi. Plus d'un exemple dont il avoit été témoin, venoit à l'appui de ce raisonnement. Entre autres, le jour de la bataille perdue, lorsqu'il étoit occupé derrière l'armée à rallier les fuyards, un officier (c'étoit un étranger) à la tête de trente déserteurs, passa près de lui à toute bride. „Où courez-vous?“ lui demanda Zieten. Il répondit: „Aux Autrichiens.“ Zieten qui dans ce moment n'étoit accompagné que de son fidèle houssard d'ordonnance *), tourna de sang-froid son cheval

*) Fahrenholz.

par la bride, et dit au houssard: „Venez, camarade, de peur qu'ils ne nous entraînent de force.“ —

La déférence que dans cette occasion, Mr de Kiow montra pour l'avis d'un général subordonné, lui fait le plus grand honneur. Il donna l'ordre du décampement pour le lendemain, et dirigea l'armée sur Parchwitz en passant par Glogau.

La garnison de Breslau suivit de près. Le prince Charles lui avoit accordé la libre sortie avec armes et bagages, pour entrer d'autant plus vite dans la place. Le roi n'attendit pas que les généraux de Lestwitz, de Kiow et de Katte fussent arrivés dans le camp, pour leur témoigner son indignation d'une conduite qu'il taxoit d'irréfléchie et de lâche; dès la marche, il les avoit fait arrêter par Zieten et conduire à Glogau; mais s'étant convaincu bientôt après qu'ils ne s'étoient point rendus coupables de trahison et n'avoient fait que perdre la tramontane, il les fit relâcher, et, du

moins en partie, les dédommagea amplement dans la suite.

En même temps qu'il chargeoit Zieten de cette commission désagréable d'arrêt, il l'avoit nommé (le 27 nov.) général en chef de l'armée ducale, jusqu'à la jonction qui se fit bientôt après à Parchwitz. Zieten eut la satisfaction de lui amener les débris de cette armée qui formoient à peine un corps de quinze-mille hommes; mais c'étoient tous des guerriers qui avoient résisté aux dangers, aux fatigues, à la désertion; des troupes d'élite, mûries pour les exploits, et n'ayant besoin que de la voix de leur prince, de leur patrie, de l'honneur, pour faire revivre en eux la flamme sacrée de l'héroïsme. Ce renfort, petit pour le nombre et pour les yeux, mais que Fréderic savoit apprécier à la balance du courage, et dont il sut si bien profiter, il le dut à la fermeté, à la persévérance, à la résistance même de Zieten.

Le prince Charles, instruit du retour du roi qui avoit fait le chemin de Leipzig à l'Oder en douze jours, et calculant qu'après leur

jonction les deux corps ne montoient pas à plus de trente-mille hommes qu'il croyoit en mauvais état, fatigués et recrus, quitta son camp de Breslau pour présenter bataille. Il passa la Weistritz *), se campa entre Leuthen et Lissa, et prit une attitude imposante. Il espéroit battre le roi comme le duc; il eut lui-même le sort qu'il préparoit aux autres.

Fréderic se mit en marche le 4 décembre avec sa petite armée. Les heureux combats de son avant-garde qu'il conduisoit en personne, assisté de Zieten et de ses houssards, furent autant de préludes de la victoire. L'ennemi avoit à Neumark et Borna, de gros détachemens que les Prussiens surprirent l'un après l'autre. Deux à trois-cents Autrichiens furent tués, douze-cents faits prisonniers avec dix-neuf officiers, cinq étendards et toute la boulangerie.

Le lendemain 5 décembre, se livra cette fameuse bataille qui par ses suites et le traité

*) Ou le ruisseau de Schweidnitz.

de sang qui la précéda, mérite une place distinguée dans les fastes de la guerre. Personne n'ignore, que la veille Fréderic s'étoit engagé solennellement avec tous ses généraux et ses officiers, à vaincre ou à mourir. Une disposition savante suivit ce serment: les rôles de la grande tragédie furent distribués, et chacun remplit le sien avec tant de zèle, d'intelligence et de bravoure, que tous les coups furent frappés dans le temps et l'ordre prescrits, que la chaleur du combat n'emporta jamais trop loin le combattant, que la fougue même des soldats, modérée, dirigée par la prudence des chefs, servit au succès de cette belle journée. Dans ses Oeuvres, le roi avoue ,,qu'il s'étoit réjoui de trouver l'ennemi dans une position qui facilitoit son entreprise; il étoit obligé et résolu d'attaquer les Autrichiens par-tout où il les auroit trouvés, fût-ce même au Zobtenberg." Il dut se réjouir tout autant de l'heureuse disposition de ses troupes qui le secondèrent si bien, en exécutant avec toute la justesse et la célérité possibles ce qu'il avoit imaginé avec tant d'art et de génie. Une journée aussi mémorable, aussi précieuse pour l'art de la guerre,

mérite sans doute que dans l'histoire particulière d'un des héros qui s'y distinguèrent, on trouve à côté des exploits qui l'ont illustré, un tableau rapide et exact de l'ensemble.

Zieten étoit à l'aile droite. C'étoit celle qui attaquoit; il ne pouvoit manquer d'être à ce poste. Il avoit le général Nadasty en tête; il le battit comme de coutume. Six braves bataillons de grenadiers, deux régimens, et le général de Wédel qui les conduisoit, s'emparèrent des batteries du corps de Nadasty et mirent son infanterie en fuite. Zieten, à la tête de sa cavalerie, enfonça celle de l'ennemi, poursuivit, enveloppa les fuyards, acheva leur déroute *). Cet heureux début facilita beaucoup au roi l'attaque de l'aile gauche des Autrichiens, qui n'étant plus flanquée du corps de Nadasty, fut bientôt débordée, tournée, rejetée sur le centre, et le centre sur la droite. En moins de cinq heures toute la ligne étoit en rouleau, le colosse brisé, la journée de

*) Mr de Zieten chargea la cavalerie ennemie, et la mit en déroute. *Guerre de sept ans.*

Breslau effacée, et la victoire avoit repris sa place.

Depuis le 18 juin jusqu'au commencement de décembre, l'armée de l'impératrice-reine avoit prétendu faire la loi à celle de Fréderic, la chasser de la Silésie, la refouler dans ses anciennes limites. Maintenant c'étoit à elle, non-seulement de céder, de rétrograder, mais de fuir avec une telle précipitation et tant de perte qu'il n'en rentra que la plus petite partie en Bohème.

Les vicissitudes de la fortune qui se manifestent dans toutes les relations de la vie, qui président a tous les événemens, ne sont nulle-part aussi marquées que dans le sort des armes.

La consternation des Impériaux, l'une des principales causes de leur défaite, commença par le corps de Nadasty. Zieten qui sut en profiter, fit une prodigieuse quantité de prisonniers. Son régiment commandé par le brave colonel de Seelen, prit seul deux mille

Bavarois et Wurtembergeois. La terreur panique étoit si grande, que le débris d'un régiment se rendit à un cornette et à dix houssards de Zieten. L'officier conduisit ses prisonniers au roi, qui sur-le-champ le nomma capitaine, et lui donna l'ordre pour le mérite militaire.

L'attaque principale avoit rencontré plus de difficultés. L'ennemi fit résistance sur tous les points, et se défendit surtout avec beaucoup de bravoure dans le poste important de Leuthen. Il étoit réservé au capitaine de Möllendorf *) de s'en emparer à la tête d'un bataillon de gardes, et d'assurer la victoire que Zieten avoit préparée. Les bataillons prussiens délogèrent les ennemis d'un poste après l'autre; le régiment de Bayreuth les prit en flanc; le reste de la cavalerie acheva la déroute; le découragement fit place à la bravoure; mal conduits, mal soutenus, ne sachant ni fuir ni se défendre, ils se rendent au vainqueur

*) Aujourd'hui veld-maréchal des armées prussiennes et gouverneur de Berlin.

par bandes, par demi-bataillons, par bataillons entiers.

Pour prouver à quel point la terreur panique s'étoit emparée des esprits, et combien la seule vue de Fréderic étoit redoutable, nous plaçons ici une anecdote que Mr de Tempelhof a conservée dans son incomparable Histoire de la guerre de sept ans, et qui rappelle ces temps fabuleux, où Achille désarmé faisoit fuir les Troyens en se montrant à eux. La bataille étoit gagnée; il faisoit nuit; voulant poursuivre ses avantages, le roi marcha avec quelques bataillons de volontaires à Lissa, où le gros de l'armée ennemie s'étoit jeté pour passer la Weistritz. Lui-même, précédant l'infanterie avec une partie de sa suite, entre dans la ville, se rend au château malgré les troupes autrichiennes qu'il trouve sur son passage, et qui lui font place. Les généraux, les officiers qui occupoient les appartemens du château, viennent respectueusement à sa rencontre, font les honneurs du logis, et se retirent. Quelque temps après, ses bataillons arri-

vent; ils ne sont pas reçus de même. On tira sur eux avant d'évacuer la place.

Le vainqueur de Rosbach et de Leuthen finit la campagne aussi glorieusement qu'il l'avoit commencée, tandis que le prince Charles, tiré désagréablement du doux rêve où l'avoit bercé un instant la fortune volage, alloit s'en voir abandonné pour toujours. Sa conduite après la bataille augmenta ses pertes; sa retraite qui portoit le caractère d'une fuite, le fit tomber dans les mêmes fautes que Zieten avoit eu tant de peine à faire éviter aux généraux prussiens après la journée de Breslau.

Au lieu de prendre poste derrière la Weistritz qu'il avoit passée pendant la nuit, il se replia sur Breslau, n'attendit pas le roi qui le suivoit de près, et après avoir jeté dans la place une forte garnison *) qui tomba au pouvoir de Prussiens, il poursuivit précipitamment sa retraite. Tout ce que Zieten avoit prédit à l'armée du duc, et qui lui seroit in-

*) de 17500 hommes.

failliblement arrivé si l'on avoit suivi le général-en-chef, s'accomplit à la lettre dans celle du prince Charles. Le soldat autrichien, doublement découragé après la défaite de Leuthen, pour y avoir été battu par ceux qu'il venoit de battre, avoit besoin d'un double encouragement. Au lieu de cela, on précipite sa fuite, on désespère de son salut; aussi les déserteurs par milliers passèrent-ils aux Prussiens, d'autant plus que Zieten qui les pressoit de tous côtés, ne leur laissoit pas d'autre ressource.

Dès le 7 décembre, le roi l'avoit chargé d'aller à la poursuite de l'ennemi, et lui avoit confié à cette intention un corps considérable, composé de trois bataillons de grenadiers *) trois régimens d'infanterie **), trois de dragons ***), quatre de houssards ****), et de deux bataillons-francs, ceux d'Angenelli et de Kalben.

**

*) Wédel, Manteufel, Heyden.

**) Assebourg, Bornstedt, Meyerink.

***) Czettritz, Normann, Bayreuth.

****) Werner, Seidlitz, Puttkammer, Zieten.

Malgré la déroute et la dispersion des ennemis, ce corps n'étoit point proportionné aux forces qui leur restoient encore. Après avoir présenté deux jours auparavant, un front de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes, depuis la bataille, depuis la garnison jetée dans Breslau, l'armée autrichienne étoit fondue, d'après les calculs de Mr de Tempelhof, à neuf mille hommes d'infanterie de ligne et vingt-huit mille hommes de cavalerie, de cravates et de troupes légères, ce qui surpassoit de beaucoup les forces de Zieten.

Mais, en supposant même l'égalité, puisqu'une armée qui fuit perd toujours en comparaison d'un corps qui la poursuit, les Autrichiens auroient pu prendre poste, et tenir tête aux Prussiens, si Zieten leur en avoit laissé le temps. C'est ici que ce général montra la connoissance qu'il avoit et du pays et de l'art de la guerre en général. Dès qu'il pouvoit prévoir une position avantageuse des ennemis, il les poussoit en avant pour les empêcher de la prendre. Avoient-ils des gorges à passer, Zieten qui les avoit occupées d'avance, leur

barroit le passage, de sorte que pour gagner la Bohème, ils ne prenoient jamais la route qu'ils avoient choisie, mais celle que le général prussien leur prescrivoit. Le prince Charles espéroit s'arrêter sous les remparts de Schweidnitz. Il s'y dirigea par Borau; mais Zieten, qui le suivoit par la Lohe et Grand-Mochber, l'empêcha de prendre poste, et le chassant toujours devant soi, dans l'espace de quinze jours, du 7 au 22 décembre, il arracha toute la Silésie aux Autrichiens, et leur fit repasser les montagnes.

Il est impossible de déterminer au juste leur perte en hommes, chevaux, canons, munitions et bagages. Un historien la fait monter à neuf-mille hommes, trois-mille chariots; d'autres, plus haut encore. Zieten ne s'arrêtoit pas à ces détails; croyant n'avoir rien fait tant qu'il lui restoit encore quelque chose à faire, il se portoit en avant, et ne comptoit pas avec le passé.

Pour remplir les vues du roi et poursuivre l'ennemi à outrance, il étoit obligé

d'excéder ses troupes, d'exiger d'elles l'impossible. Depuis long-temps elles ne faisoient que marcher, se battre, marcher et se battre encore; tandis que le reste de l'armée jouissoit du repos, à peine son infanterie pouvoit-elle trouver place dans les villages, la cavalerie campoit à la belle étoile, et durant quinze jours il n'y en eut qu'un de relâche. On verra par la correspondance du roi qui va suivre, que le général, sensible aux fatigues excessives de son monde, osa faire des représentations à ce prince, d'autant plus que souvent le pain manquoit; on verra en même temps que forcé de réprimer un mouvement de compassion qui eût retardé la marche des opérations, le général finissoit par entrer dans les vues du monarque, et que reprenant une nouvelle ardeur, il savoit la communiquer à ses troupes, et leur faire endurer la faim, le froid, les maladies et les privations les plus sensibles.

Il seroit à souhaiter qu'on pût indiquer exactement les marches, les positions, les dispositions du général, qu'il projetoit et chan-

geoit de jour en jour. Mais il en est de cette partie de l'expédition comme du relevé des prisonniers et des trophées; la rapidité avec laquelle on opéroit, empêchoit de prendre note des détails; et bientôt la mémoire n'offrit plus qu'une réminiscence vague et confuse à ceux qui y avoient concouru. Cette lacune est d'autant plus a regretter, que dans son excellente Histoire de la guerre de sept ans, Mr de Tempelhof „souhaite des mémoires exacts relativement à cette expédition, selon lui, également instructive pour la grande et pour la petite guerre."

Lorsqu'à la fin, le roi, paisible possesseur de la Silésie, put faire partager au corps de Zieten le repos de l'armée, lorsqu'on eut le loisir de calculer la perte de l'ennemi, après la reprise de Breslau, celle de Schweidnitz et de toute la Silésie, on l'évalua, sans y comprendre la garnison de Lignitz qui eut la sortie libre, à environ soixante-six mille hommes. Au-delà de trois-cents officiers et quelques généraux étoient tombés au pouvoir des Prussiens. Dans la bataille même, et pendant la pour-

suite, le roi et Zieten avoient fait vingt-mille prisonniers. On peut compter six-mille déserteurs. Le nombre des canons pris monte à cent dix-sept, celui des drapeaux et des étendards à cinquante-un. L'armée autrichienne avoit perdu dans la bataille au-delà de sept-mille morts et blessés; celle du roi à-peu-près cinq-mille.

Tant de succès ne suffisoient point encore à l'attente du grand Fréderic, dont le génie supérieur à la bonne fortune comme à la mauvaise, n'obéissoit qu'à sa propre impulsion. Nous en verrons la preuve dans la correspondance suivante, dont les notes de la main du roi sont surtout précieuses.

LETTRES DU ROI À ZIETEN.

Lettre première.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je viens de recevoir votre rapport. J'ai la satisfaction de vous dire que tout ce que vous avez fait est très-bien. Je vous impose toujours la loi de pousser l'ennemi, de le harceler, de ne pas lui donner un moment

de relâche. S'il prend la route de la Moravie, vous tirerez votre pain de Neisse; s'il tourne du côté de Schweidnitz, il faut vous en faire fournir par le pays. Je vous recommande avant toutes choses, de poursuivre l'ennemi à outrance, sans lui laisser le temps de respirer et de se reconnoître. Je veux croire que votre monde est fatigué et même un peu harassé; mais songez que l'ennemi l'est mille fois davantage, et qu'il vous importe de le pousser, de le poursuivre, de ne pas lâcher prise, jusqu'à ce que vous l'ayez rechassé dans ses montagnes. Je suis votre affectionné roi

du quartier-général de Durian
le 9 décembre 1757.

(De sa main.)

„Mon cher Zieten, à l'époque où nous „sommes, un jour de fatigue nous en pro„cure cent de repos. Allons général, tou„jours le cul sur la selle, toujours aux „trousses de l'ennemi!"

Fréderic.

Lettre II.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. J'apprends de tous côtés, et par les déserteurs et par des voies sûres, que l'armée autrichienne n'est pas seulement en pleine retraite, mais qu'elle se trouve dans la plus grande confusion. La consternation qui y règne est dûe à la chaleur de votre poursuite. Je vous recommande de la suivre sans relâche, de la chasser devant vous, de la pousser dans les montagnes. Si elle se retire sous le canon de Schweidnitz, vous ne pouvez pas l'en déloger, cela s'entend; mais dès qu'elle se remettra en marche, il faut être à ses trousses jusqu'au pied des montagnes, en la faisant harceler par le colonel de Werner, auquel vous donnerez quelques escadrons de houssards, un bataillon-franc, quelques compagnies de grenadiers; en un mot, faites ce que vous jugerez à propos et convenable, afin qu'il soit bien sûr que l'ennemi repasse les montagnes. S'il tient bon sous les remparts de Schweidnitz, il faudra également détacher Werner dans les montagnes avec des houssards, des grenadiers et de l'in-

fanterie légère; il connoît la contrée; il bouchera les passages, ou forcera l'ennemi à les gagner avant lui. Songez que si nous poussons l'ennemi avec vigueur, si nous l'acculons contre les montagnes, si nous l'y enfonçons, si nous lui faisons cette année tout le mal possible, si nous l'affoiblissons, ce sera autant de besogne faite pour l'année prochaine, soit que la guerre continue, soit que l'issue de cette campagne nous amène la paix. Quant à moi, après avoir réduit Breslau, ce qui ne m'arrêtera pas au-delà de trois ou quatre jours, je vous suivrai avec l'armée jusqu'à ce que nous ayons touché la frontière de Bohème. Je vous recommande encore le contenu de cette lettre, et suis toujours votre bien affectionné roi.

du quartier-général de Durian,
10 décembre 1757.

(De sa main.)

„Le salut de l'état dépend de votre zèle."

Fréderic.

Lettres III et IV sans date.

(*Elles sont, l'une et l'autre, de la main du roi, et prouvent combien la poursuite de l'ennemi lui tenoit au coeur.*)

Soyez toujours aux trousses des Autrichiens. Faites avancer les régimens de Szekuly et de Barnitz sur Freibourg. Poursuivez l'ennemi au-delà de Landshut. N'ayez ni repos ni cesse. Que la contrée fournisse le pain.

Fréderic.

Mon cher Zieten, serrez l'ennemi de près; s'il fait mine de tenir tête à Bogendorf, envoyez-moi vite Werner avec deux bataillons dans les montagnes. Il faut qu'il regagne Trautenau. Je ne veux pas qu'il garde un pouce de terre en Silésie, et en repassant les montagnes, il doit perdre canons et bagages, et quantité de déserteurs. Vous vous attacherez toujours à ses pas; vous occuperez, s'il se peut, le poste de Landshut; par là Schweidnitz et Lignitz sont isolés. Adieu!

Je compte avoir fait ici dans quatre ou cinq jours. Fréderic.

Lettre V.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. J'ai reçu vos deux rapports du 14. Je vous fais savoir en réponse, que je suppose à l'ennemi l'intention de s'arrêter quelque temps à Freibourg, pour donner à la garnison et aux magasins de Lignitz le temps de le joindre. De là, j'ai lieu de croire qu'il se retirera à Schweinshaus, et plus loin. Il faut le tourner; du lieu ou vous êtes, je ne crois pas que vous puissiez l'empêcher de retirer ses magasins de Lignitz, ni favoriser la désertion. Envoyez des détachemens à Strigau, à Jauer etc.; de cette manière vous l'inquiéterez beaucoup plus qu'en l'observant. Si le général Meier fait son devoir, et si vous pouvez lui envoyer un renfort, je suis sûr qu'une partie des magasins tombera entre nos mains, et que la garnison de Lignitz sera coupée. Je suis votre etc.

du quartier-général de Durian
15 décembre 1757.

Fréderic.

Lettre VI.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous envoie ci-inclus une lettre du prince Charles de Lorraine adressée au commandant de Lignitz, laquelle on vient d'intercepter, et qui nous fournit des lumières utiles.

Vous verrez par cette pièce quel est le plan des ennemis et quelles sont leurs dispositions. Je vous crois assez en force pour pouvoir déloger Bukowsky et Palasti; en conséquence, je vous ordonne d'y appliquer tous vos soins, d'agir avec plus de vivacité, et de terminer bientôt les choses conformément à mes voeux et à mes intentions. Je suis votre etc.

du quartier-général de Durian,
17 septembre 1757.

Fréderic.

(Lettre du prince Charles de Lorraine, incluse dans la précédente.)

Monsieur le colonel,

La saison avancée ne permettant plus à l'armée de camper, et m'imposant la loi de

lui procurer, autant qu'il sera possible, le repos et le couvert, elle se mettra demain en marche sur Landshut, et j'aurai soin, autant qu'il se pourra, d'entretenir la communication de Lignitz. Je vous en donne avis, Monsieur le colonel, et vous recommande en même temps de faire bonne garde, et surtout de vous concerter, aussi long-temps que les circonstances le permettront, avec le lieutenant-colonel Palasti, posté à Hirschberg, lequel m'a fait savoir qu'il avoit fait entrer heureusement dans Lignitz une bonne provision de bestiaux et de sel. Il pourra peut-être vous fournir encore d'autres objets de consommation, si vous savez entretenir la communication avec lui, et lui en faciliter les moyens. A mon départ, je laisserai ici le lieutenant-général de Bucow avec un détachement considérable, pour couvrir la contrée et ménager les correspondances; vous ferez passer les vôtres par les mains du colonel Palasti, lequel les fera tenir au général Bucow, qui me les fera parvenir. Finalement, je vous recommande de mon mieux, Monsieur le colonel, la bonne défense du

poste que je vous ai confié, espérant que vous ne songerez pas à le rendre, à moins que des circonstances qui vous mettroient à couvert de toute responsabilité militaire, ne vous y autorisent. Sur ce, je suis, comme toujours *)

Monsieur le colonel

du quartier-général de Freibourg

le 15 déc. 1757. votre dévoué

Charles de Lorraine.

Au dos d'une lettre de Zieten au roi, datée de Neudorf 17 décembre 1757, ce prince avoit écrit de sa main.

„C'est fort bien. Bucow est à Freibourg, il faut le chasser: un Hongrois occupe Hirschberg; il faut le déloger. Quant à la garnison de Schweidnitz, il faut l'observer par un corps de cavalerie.

Fréderic.

---

*) Le style de cette lettre, où l'on a tâché de rendre exactement celui de l'original, diffère un peu de celles de Fréderic.

Lettre VII.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je suis charmé de voir par votre rapport du 21, que les choses vont à souhait, que vous continuez à pousser l'ennemi, et que vous parviendrez à lui faire évacuer toute la Silésie. Nous serons le 25 à Striegau, Jauer et aux environs; nous verrons alors ce qu'il y aura à faire pour Lignitz. J'aimerois que vous pussiez, vers ce temps, me faire savoir à Striegau, jusqu'où vous en serez venu. Je suis votre bien affectionné

Breslau, 23 décembre 1757.

Fréderic.

Lettre VIII.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je suis satisfait de la manière dont vous avez attaqué l'arrière-garde, et chassé l'ennemi de toute la Silésie. Tout auroit été mieux encore, si vous ne vous étiez pas arrêté trop long-temps à Reichenbach *). Je

*) Zieten s'y étoit arrêté un jour, sur quinze de marches continuelles.

vous charge de commander le cordon de la frontière de Bohème. Commencez à former la chaîne avec les bataillons que vous avez et avec les bataillons-francs. Je vous enverrai tout de suite celui de le Noble. Vous détacherez à Goldberg le major Kleist avec le bataillon Szekuly, pour en déloger l'ennemi. Je viens de charger Fouqué du blocus de Schweidnitz; les régimens de Puttkammer et de Seidlitz houssards resteront à leur poste. Le vôtre et celui de Warnery auront des quartiers d'hiver. Meyer avec le régiment de Bayreuth dragons continuera le service. Retirez peu-à-peu les régimens de Norrmann, Czettritz et Wartenberg. Recrutez le vôtre, mettez-le au complet; je fournirai les chevaux, ils sont tout prêts. Recommandez la même chose aux autres régimens. Vous posterez entre Hohengiersdorf, Ober-Mögerndorf et Kunzendorf, les trois régimens de dragons que vous retirerez de la ligne. Je suis etc.

Fréderic.

Réponse de Zieten.

Je rends très-humblement grâce à Votre Majesté, de ce qu'Elle a daigné me confier le commandement de la frontière de Bohème. Je ferai mon possible pour mériter cette nouvelle marque de confiance. J'ose supplier Votre Majesté de vouloir m'indiquer au juste les deux points où commence et où finit la chaîne des postes que je dois établir. Je n'ai qu'un seul bataillon-franc avec moi, celui d'Angenelli; celui de Katten fait partie du détachement de Werner, comme j'en ai fait rapport, dans le temps, à Votre Majesté. Je commencerai la chaîne par le bataillon d'Angenelli, les houssards et les deux compagnies de chasseurs, à moins que Votre Majesté n'en ordonne autrement. Je placerai à Goldberg le major de Kleist avec le bataillon de Szekuly. Le capitaine Heineke de mon régiment est à Löwenberg; je n'en ai point encore reçu de nouvelles directes.

Quant à mon régiment et celui de Warnery, j'attends les derniers ordres de Votre

Majesté pour les faire entrer en quartiers. Les régimens de Norrmann et Czettritz partiront demain d'ici, et se rendront à Salzbrunn, pour arriver de là après-demain, le premier à Kunzendorf, le second à Ober-Mögerndorf. Je ferai parvenir les ordres de Votre Majesté au régiment de Wartenberg qui est encore à Reichenbach; il se rendra à sa destination de Hohen-Giersdorf.

Je laisse partir le général de Czettritz avec les régimens de dragons, en attendant que Votre Majesté ait décidé si c'est lui ou le général de Stechow qui restera ici; ce qui pourra s'arranger tout de suite, la distance n'étant que de six lieues.

Le général Fouqué ayant disposé du bataillon de Meyerink pour renforcer la garnison de Reichenbach, je supplie Votre Majesté de décider si je me ferai joindre ou non par ce bataillon, afin que le régiment du général Wédel soit réuni. Je ne négligerai rien pour remettre mon régiment au complet, et le plutôt possible.

Le colonel de Werner me mande, sous le 19, qu'à cause des neiges, et parce que le corps du général Janus occupe encore les montagnes en deça de Braunau, il n'a pu parvenir à ses fins; que de Neisse où il s'est porté, il est sur le point d'attaquer le corps de Simbschen à Neustadt; que le général de Kleist alloit lui donner un renfort d'infanterie. Il a, d'ailleurs, avec lui le bataillon de Heyden grenadiers.

Landshut, 25 décembre 1757.

J. J. de Zieten.

(Réponse du roi, écrite au dos de la lettre.)

Nous avons encore du temps pour garnir la frontière; voyons auparavant si nous ne pouvons rien faire du côté de Schazlar. Il ne faut pas souffrir le magasin de Trautenau; le brûler, le prendre, ou forcer l'ennemi à y mettre le feu. Pour les autres régimens et le cordon, je réglerai tout après que Lignitz se sera rendu. Tout ce qui est à Reichenbach, doit y rester. Werner est à Jägerndorf; il y est bien: les terres qu'il

a de ce côté-là, sont en partie cause de sa marche. Dès que Lignitz aura capitulé, j'arrangerai les postes. Il faut que je parle à Wédel, afin que je puisse le charger des détails.

Fréderic.

Lettre IX.

(De la main du roi.)

à Striegau, 25 décembre.

Je viens d'apprendre que l'ennemi a un magasin considérable à Trautenau. S'il vous étoit possible de le lui enlever, vous couronneriez l'oeuvre. Si cela ne se peut de force, gagnez du monde pour y mettre le feu, dût-il en coûter mille ducats. Ou la force, ou la ruse; l'un des deux. La chose est trop importante, et empêcheroit l'ennemi de se rassembler en force de ce côté-là, le printemps prochain. Adieu.

Fréderic.

Lettre X.

(de la main du roi.)

à Striegau le 26 décember.

Mon cher général. Je suis très-satisfait des nouvelles que vous venez de me donner, le 20, au sujet de l'ennemi. Cependant j'aimerois beaucoup que vous puissiez entreprendre quelque chose contre Schatzlar. Tous les défilés étant au-delà, vous n'avez rien à craindre de la cavalerie. N'épargnez pas l'argent pour vous procurer de bons renseignemens, ou pour gagner le monde dont vous pourrez avoir besoin. Vous n'avez qu'à me dire combien il vous faut. Je ne vous en laisserai pas manquer, et suis votre bien affectionné

Fréderic.

Lettre XI.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous remercie de vos voeux, et vous souhaite à mon tour, à vous et à tout votre corps, la bonne année.

A présent que Schweidnitz est investi de tous côtés et manque de plusieurs choses, je suppose que l'ennemi tentera d'y faire passer des secours ou des approvisionnemens. Je vous charge de faire échouer toutes ses entreprises. On m'a dit qu'il avoit six mille hommes à Braunau. Vous saurez ce qui en est. Il est en force du côté de Trautenau. Enfin, en se dirigeant sur Böhmisch-Friedland, il peut faire une tentative contre Löwenberg. Ce sont-là les trois points qui méritent toute votre attention. Votre régiment vous avertira de ce qui se passe du côté de Löwenberg. Si effectivement l'ennemi tente quelque chose, il y aura du mouvement dans les quartiers; il fera sans doute en même temps de fausses démonstrations, cherchera à percer sur d'autres points, masquera son entreprise. Ne manquez pas de démêler la vérité de l'ombre; ne vous y laissez pas tromper. Au cas d'une tentative, voici la liste des régimens et de leurs quartiers, afin de pouvoir vous en renforcer partout où vous en aurez besoin; les quartiers de Hirschberg, Löwenberg, Bunzlau et Fran-

kenstein seront surtout alertes pour vous seconder au premier besoin. Vous continuerez à me faire rapport de tout ce qui se passera, surtout s'il arrive quelque chose de cette nature. Je suis votre etc.

à Striegau, 30 décembre 1757.

Fréderic.

On voit deux choses dans cette correspondance: la première, que dans le court espace de temps écoulé depuis la bataille de Leuthen, Zieten a beaucoup fait pour la poursuite de l'ennemi et le salut de la Silésie; la seconde, que malgré tous ses efforts et ceux du corps qu'il commandoit, le roi en attendoit, en exigeoit toujours davantage, et qu'avare d'éloges, il ne l'étoit pas de censures, puisqu'il lui fit un crime du séjour de Reichenbach. Ce n'étoit pas celui de Capoue; c'étoient vingt-quatre heures d'interruption d'une poursuite non-interrompue; c'étoit un repos accordé à hommes et chevaux, absolument nécessaire pour ne pas les mettre hors d'état de continuer et d'achever leur tâche. D'ailleurs, Zieten n'a-t-il pas

rempli exactement et dans toute leur étendue les voeux et les ordres du roi, à l'exception du magasin de Trautenau, auquel il n'est pas sûr qu'il ait mis le feu? Et quand même le reproche de ne pas s'être acquitté de cette commission, pourroit retomber sur lui, seroit-ce un reproche mérité? et l'observateur impartial de sa vie, le juste appréciateur des sentimens d'un coeur noble et délicat, pourroit-il, de cette faute d'omission, tirer d'autre conséquence sinon celle que Zieten, accoutumé à joindre l'ennemi de près, à le regarder en face, s'entendoit mal à une espèce de ruse de guerre où le courage n'entroit pour rien, où il s'agissoit plus de nuire à l'innocent sans défense qu'à l'ennemi armé, où les flammes auroient dévorét la propriété du paisible citoyen avec les ressources du soldat, où en un mot (ce dont le héros a souvent peine à convenir) il y a moins d'héroïsme que de barbarie; et que par toutes ces raisons, Zieten s'est senti de la répugnance pour un procédé qui contrastoit si fort avec son caractère, et dont on n'auroit jamais dû le charger.

Douterons-nous qu'avec de tels principes, avec une telle façon de penser et d'agir, Zieten n'ait joui à la fin de cette campagne de sa propre estime, de cette tranquillité d'âme, fruit d'une conduite irréprochable et pure, et du pressentiment des nouveaux exploits qui l'attendoient? Il ne lui falloit pas moins que ce dédommagement en retour des peines et des fatigues qu'il avoit endurées et qui l'attendoient encore pendant l'hiver. Il avoit sous ses ordres le cordon posté sur la chaîne de montagnes entre Schmiedeberg et Landshut, composé de neuf bataillons et de vingt escadrons. En considération de leurs services et de leurs pertes, le roi venoit d'accorder les quartiers d'hiver à son régiment et à celui de Warnery. Cependant les chefs ne profitoient guères de ce repos. Occupés à se remettre au complet, ils avoient à réparer les pertes de quatre grandes batailles meurtrières, d'une infinité de combats journaliers, et de tout ce qui est le compagnon inévitable d'une campagne long-temps prolongée, le chaud, le froid, les maladies. La faim étoit le seul ennemi qu'on n'avoit pas eu à combattre. Quoi

qu'il en soit, Zieten parvint à recruter son régiment, et au retour du printemps toute l'armée présenta un front redoutable.

Le reste de l'hiver se passa sans événemens militaires. Le corps que Zieten commandoit, fut dans toute la force du terme, un corps d'observation. De fréquentes patrouilles, des reconnoissances à la tête desquelles le général se trouvoit en personne, lui répondoient de l'immobilité de l'ennemi, et le mettoient en état de rassurer le roi sur le blocus de Schweidnitz entrepris par Mr de Fouqué. Il ne s'est conservé qu'une seule lettre du roi, écrite à cette époque, et qui prouve à quel point ce prince étoit satisfait de son général.

„Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous suis très-obligé des nouvelles que vous m'avez fait parvenir en date du 21. Tout ce que vous me dites paroît très-juste; cependant, je crains toujours encore un mouvement de l'ennemi, soit qu'il veuille secourir Schweidnitz, soit qu'il ait dessein de tomber sur quelqu'un de nos quartiers.

Soyons bien sur nos gardes; tâchons de pénétrer ses vues et de les prévenir. Peut-être que ma présence est nécessaire; je ne manquerai pas de me rendre chez vous, dès que je serai mieux au fait. Cependant, il mē paroît nécessaire qu'à commencer de Silberberg, vous mettiez vos patrouilles en campagne jusqu'aux gorges de Braunau, pour bien reconnoître le terrain, ou du moins pour apprendre les mouvemens de l'ennemi, afin que le général Fouqué en soit incessamment averti. Vous soignerez le nécessaire, et m'en ferez fréquemment rapport, surtout au moindre changement qui se fera chez l'ennemi. Je suis votre très-affectionné roi.

Breslau 23 février 1758.

Fréderic.

(De sa main.)

L'essentiel est de ne pas se laisser tromper par de fausses démonstrations. Je ne crois pas que l'ennemi entreprenne quelque chose du côté de Trautenau; c'est Braunau, Friedland et Silberberg qu'il ne faut pas perdre de vue. Fréderic."

Les généraux autrichiens ne vinrent point au secours de Schweidnitz, la forteresse assiégée dans les formes, se rendit à la mi-avril. Zieten avoit couvert le siége du côté de Pfaffendorf, Johannsdorf et Weisbach. Mais avant de nous transporter avec lui en Moravie, où, comme on sait, le roi entra après la prise de la place, nous devons rapporter un événement particulier qui se passa dans son régiment, et sur lequel il prononça d'une manière digne de lui et conforme à son caractère.

On a vu plus haut, qu'à la bataille de Leuthen un cornette de Zieten fit prisonnier le reste de tout un régiment, et que pour le récompenser de cette action d'éclat, le roi lui donna la croix militaire et le nomma capitaine. Ce jeune homme qui dans la suite montra du talent, mais qui alors manquoit absolument de culture et d'expérience, et à qui les faveurs de la fortune avoient tourné la tête, ne sut point profiter de ses avantages avec modération, et s'exposa à en perdre le fruit.

Il croyoit qu'il lui suffisoit d'être capitaine de la création de son souverain; et, sans s'annoncer en cette nouvelle qualité ni à son chef ni à l'état-major, sans attendre dans quel régiment il exerceroit son nouveau grade, il choisit, pour le commander, l'escadron même où il avoit servi, et déclara au lieutenant Stankart, qui pour le moment en étoit le chef, qu'il eût à lui céder sa place et à recevoir ses ordres. Celui-ci, rompu dans le service, ferme sur l'article de la subordination, refusa l'obéissance à celui qu'il ne reconnoissoit que pour ce qu'il avoit été le matin, à la parade, c'est-à-dire pour son cornette. Le capitaine de nouvelle création, furieux de la résistance, renvoya la discussion jusqu'après la bataille, où elle dégénéra en duel. La fortune abandonna son favori, il fut mal accommodé. Pour se guérir plus vite de ses blessures, on l'envoya en commission à Berlin, où il se livra à des excès qui firent porter plainte, et forcèrent son chef à représenter au roi qu'il avoit besoin de passer encore quelque temps dans les grades inférieurs. Le roi cédant aux raisons du général, ordonna que pour le moment le

cornette eût à se contenter de la croix, et que pour devenir capitaine, il attendît son tour, la maturité de l'âge, ou le témoignage avantageux de son chef.

La chose fit du bruit. De cornette, Frédéric avoit nommé un officier capitaine; et ce même officier, de capitaine, Zieten le fit redescendre au rang de cornette. L'exemple étoit instructif; si, d'un côté, une démarche aussi décisive et aussi hardie inspiroit de la crainte pour le chef qui l'avoit faite, d'un autre côté, la pureté de ses intentions et de ses motifs lui conserva l'amour et la confiance de l'armée. Il y a plus encore, et ce qui va suivre, paroît incroyable: le jeune homme, qui ne manquoit certainement ni d'ambition ni de vivacité, qui venoit d'en donner des preuves, et dont l'amour-propre étoit profondément blessé, ne retira ni son respect ni son attachement au général qui l'arrêtoit dans sa brillante carrière. Au lieu de quitter le régiment, et d'entrer dans un corps de troupes légères où il pouvoit avancer plus rapidement, il ne songea point à se soustraire à l'autorité de

Zieten, réparant ainsi la faute où le manque d'éducation et un sang trop bouillant l'avoient entraîné. Fidèle à son général, à ses compagnons d'armes, il donna un exemple de dévouement à l'ordre, qui ne fut pas méconnu, qui lui attira l'estime et l'affection de ses camarades, et fit attribuer dans la suite au mérite, des exploits que la jalousie n'eût regardés que comme l'ouvrage de la fortune. Le temps a confirmé ce jugement et cimenté cette belle union. Une armée qui produit de tels modèles et qui nourrit une telle émulation, force l'envie elle-même à la déclarer invincible.

Le roi ayant quitté Schweidnitz pour envahir la Moravie, Zieten couvrit d'abord son départ par une position qui empêchoit l'ennemi de l'inquiéter; ensuite, après s'être fait joindre par le corps du major-général de Zieten *), ils se mirent tous les deux en marche.

*) Ce général perdit la vie dans la bataille de Francfort, en 1759. Il se distingua dans cette marche, en repoussant à Gottesberg les attaques vigoureuses et multipliées des généraux Laudon et Bucow.

Le nôtre étant arrivé le 14 mai à Neustadt, trouva l'armée à Smirsitz, et protégea le quartier du roi *) pendant le siége, que dirigeoit le maréchal de Keith.

L'armée autrichienne après avoir côtoyé celle de roi, s'étoit campée en Moravie vis-à-vis de la sienne. Profitant de la supériorité de ses troupes légères, le maréchal Daun les avoit distribuées en divers détachemens, qu'il plaça autour de l'armée prussienne pour la harceler, évitant avec soin tout engagement sérieux. Le corps du général Saint-Ignon occupoit à Prerau une position très-gênante pour les Prussiens, très-commode pour lui, puisqu'en le mettant en communication avec les corps environnans, elle conservoit celle avec la forteresse, où, par ce moyen, Mr de Daun jeta le 22 mai deux-mille hommes, sans que le général de Retzow qui commandoit de ce côté, eût pu ni l'empêcher, ni même s'en apercevoir. Craignant avec raison que Saint-Ignon n'ouvrît la communication directe avec

*) à Prosnitz.

la place, et n'enlevât le corps de Retzow qu'il menaçoit, le roi ordonna à Zieten de s'approcher de Prerau, de reconnoître la position, et d'aviser aux moyens d'en déloger l'ennemi.

Zieten lève son camp le même jour, à midi *); il passe la Morave avec trois bataillons de grenadiers, deux régimens de cavalerie de ligne et neuf-cents houssards; après s'être renforcé du corps de Retzow, il avance sur Prerau, en prenant par Groſs-Teinitz, Krzmann et Kockor; pour assurer sa retraite, il laisse dans tous les villages et à chaque débouché des détachemens d'infanterie. Ces précautions ne furent point inutiles. Le général Saint-Ignon qui avoit eu vent de la marche, et à qui des ordres précis et son avantage interdisoient tout engagement, n'avoit laissé à Prerau qu'un foible détachement de houssards et de cravates; malgré l'excellence d'une position presque inaccessible, défendue par des digues, des marais et le fleuve, il s'étoit retiré avec le reste de

*) 22 mai.

son corps jusque sur les hauteurs de Bichnow; il avoit même envoyé ses bagages en arrière.

Dans cette retraite, Zieten crut apercevoir un piége. Il auroit pu aisément déloger les cravates et poursuivre l'Autrichien; il craignit de s'aventurer et d'être coupé. S'il s'avançoit trop, il laissoit le château-fort de Tebitscha derrière lui; il y avoit une assez forte garnison dans ce château. De plus, de gros détachemens pouvoient le tourner en partant de Kropin et de Kremsir; il eût exposé, il eût peut-être sacrifié inutilement son monde, ce qui n'étoit pas dans ses principes. Sa reconnoissance faite, l'ennemi délogé, la jonction avec Retzow opérée, il se replie sur Ollmutz, prend son camp dans les plaines de Bistrowa et de Brezez, et resserre la place de ce côté. Saint-Ignon reprend sa première position, devenue moins alarmante.

Nous touchons à une des époques les plus sensibles de la vie et des campagnes de Zieten. Jusqu'alors, à proprement parler, il n'avoit pas encore été battu; du moins, les corps qu'il

avoit commandés soit dans des affaires particulières soit dans des batailles rangées, avoient sinon vaincu, du moins, dans la défaite générale, conservé leur attitude et leur gloire. Il étoit réservé à Laudon de lui arracher cet honneur, et pour coup de maître, de le vaincre à forces supérieures. Cette victoire entraîna la perte d'un convoi de trois à quatre-mille chariots qui amenoient à l'armée du roi des vivres, des munitions, des armes, et nécessita la levée du siége.

Ce convoi étoit parti le 21 juin de Neisse et de Cosel. Le brave colonel de Mosel qui le conduisoit, avoit sous ses ordres douze bataillons, composés, pour un tiers, de nouvelles levées et de convalescens, et onze à douze-cents hommes de cavalerie. Moins l'expédition étoit un secret pour l'ennemi, plus l'ennemi pouvoit cacher aux Prussiens les mesures qu'il prenoit pour la déjouer. Il étoit presqu'impossible qu'il ne réussît à s'emparer du convoi, instruit du local, et ayant à son commandement, montagnes, rivières, jusqu'au dernier habitant de la contrée.

Mr de Mosel arrivé à Troppau, passa le 20 juin la frontière. Alors, Mr de Daun profitant des renseignemens qu'il recevoit le long de la route, ordonna au général Laudon de gagner Hoff par un long détour, de s'y placer en embuscade pendant que le général Siskowitz passeroit la Morawe, joindroit Saint-Ignon à Prerau, et se tiendroit caché dans la forêt de Alt-Lieba jusqu'au moment fixé pour l'attaque. Pour diriger l'attention du roi sur un autre point, Mr de Daun fit plusieurs mouvemens avec la grande armée. Il reconnut la position des Prussiens, leva son camp, se rapprocha d'eux, fit mine de livrer bataille, et toutes les démonstrations nécessaires pour leur donner de l'occupation.

Le roi instruit par les patrouilles de Zieten que Saint-Ignon avoit quitté le poste de Prerau pour se porter en avant, devina que les Autrichiens en vouloient au convoi. Cependant il étoit loin de prévoir toute l'étendue du plan; mal servi, comme on l'est presque toujours par les espions dans un pays dévoué à l'ennemi, il ignoroit la marche des autres

colonnes. Le seul mouvement de Saint-Ignon suffisoit pour lui donner de l'inquiétude; il fit ce qu'il put pour en prévenir les suites.

Pour cet effet, il envoya Zieten à la rencontre du colonel Mosel. Il lui donna deux bataillons de grenadiers, deux régimens de cuirassiers, six-cents dragons, avec l'ordre de se renforcer, en passant, du corps de Retzow. Dès la veille, Zieten avoit détaché en reconnoissance le colonel Werner avec un bataillon et cinq-cents chevaux. L'ayant rejoint à Giebau, il apprit qu'il lui avoit été impossible de passer outre. En même temps on entendit une forte canonnade, on vit la fumée, on ne douta plus que Mr de Mosel ne fût attaqué. En conséquence, le corps de Zieten fait halte à Giebau; les bagages sont renvoyés, attaqués par la cavalerie légère des ennemis, sauvés par les houssards de Seidlitz. Dans l'intervalle, Zieten qui à la tête d'un régiment de cuirassiers avoit suivi le colonel de Werner, le soutient si vigoureusement, que vers le soir ils joignent Mr de Mosel, lequel, après le combat, s'étoit avancé jusqu'à Neudörfel. C'étoit le 28. La

veille, à cause des chemins rompus et de la lenteur du convoi, Mr de Mosel s'étoit vu obligé de faire halte à Bautsch, d'y attendre les deux tiers des chariots, de renvoyer même à Troppau tout ce dont il croyoit que l'armée pouvoit se passer pour le moment.

Ce contre-temps favorisa les projets de Laudon. Ses troupes avoient eu le temps d'avancer, d'occuper les passages, de couper les communications. L'arrivée de Werner à Giebau étant la preuve que le secours étoit en chemin, Laudon avoit accéléré sa marche pour garnir (le 28) les hauteurs qui commandent le défilé entre Bautsch et Alt-Lieba, par où le convoi devoit passer. Il avoit jeté son infanterie hongroise et ses cravates dans les bois, placé cavalerie et houssards dans la plaine, pour attaquer de tous côtés à la fois.

Le colonel Mosel s'étant mis en marche le même jour, trouva Laudon dans les gorges de Bautsch. Il force le passage, se forme au-delà du défilé, débusque l'infanterie et les cravates, emporte une batterie à la baïonnette, fait deux-cents prisonniers, et repousse Laudon

jusqu'à Bähre avec perte de cinq-cents hommes. L'affaire finie, Mr de Mosel envoya son aide-de-camp de Beville *) au roi avec un rapport circonstancié du succès, et continuant sa marche, il joignit Zieten à Neudörfel, comme nous venons de le dire.

L'ennemi étoit en déroute, mais le convoi l'étoit aussi. Pendant l'affaire, conducteurs, goujats avoient fui, s'étoient dispersés dès les premiers coups de canon, gagnoient Troppau à vau-de-route. Les houssards autrichiens profitoient du désordre, pilloient, ruinoient, abîmoient; la cavalerie prussienne arriva trop tard pour empêcher le dégât. Elle chassa l'ennemi, mais le mal étoit fait.

Après avoir atteint Neudörfel, on employa la nuit du 28 au 29 à rassembler les débris du convoi. On n'en recouvra pas la moitié. Les conducteurs saisis d'une terreur panique, avoient abandonné leurs chevaux; les chevaux harassés et rendus ne pouvoient se tirer des mauvais chemins; les fuyards étoient déjà bien

*) Aujourd'hui, lieutenant-général et gouverneur de Neuchatel.

loin. Zieten s'étoit chargé du commandement. Il falloit rétablir l'ordre; il falloit accorder du repos aux hommes et aux bêtes; il falloit réorganiser le convoi. Tous ces soins prirent la journée du 29.

Ce nouveau délai facilita aux ennemis une nouvelle attaque. Dans la première, Laudon seul avoit pu agir, parce qu'informé de l'approche de Zieten et du secours qu'il amenoit, il l'avoit prévenu par une marche forcée. Maintenant, renforcé du corps de Serbelloni, cet habile général se mit en embuscade entre Lieba et Domstädtel dans les bois qui bordent le chemin.

Les Prussiens commencent à défiler. L'Autrichien rusé se tient immobile. Déjà la tête de la colonne et du convoi, commandée par Mr de Krokow, se déploie dans la plaine; déjà le centre qui suit se croit en sûreté, lorsque tout-à-coup l'ennemi se jette entre deux, occupe l'issue, commence un combat furieux que Zieten soutient avec sa bravoure ordinaire; où secondé par celle de ses troupes, il auroit rem-

porté une victoire dont il ne doutoit déjà plus; où déjà plusieurs bataillons ennemis étoient enfoncés et leurs canons pris, quand Laudon après avoir tourné et enveloppé la queue du transport, changea la face des affaires et décida la victoire.

Les Prussiens avoient à la fois contre eux et les difficultés du terrain, et une double attaque, et leur division en trois corps, et le convoi à protéger, et l'ennemi à vaincre. De plus, une pluie continuelle qui avoit mouillé leurs fusils, les avoit mis hors de service, tandis que ceux de l'ennemi, conservés secs jusqu'au moment de l'attaque, étoient d'un meilleur usage. Tout favorisoit celui-ci; il sut profiter de ses avantages. Le convoi fut dispersé, pillé, le feu mis aux poudres, les munitions de guerre et de bouche détruites; la seule avant-garde du général Krokow, composée d'environ deux-cents cinquante chariots, parvint au camp du roi. Zieten avoit tenté un dernier effort; avec une partie de ses troupes il s'étoit jeté en désespéré sur l'ennemi; mais trop foible pour se faire jour, coupé de

ses compagnons d'armes, il ne put échapper qu'avec peine à Troppau avec les débris de sa petite troupe.

L'histoire a honoré la mémoire des nobles guerriers que cette journée a vus par bandes joncher de leurs corps le terrain qu'ils défendoient. Nous nous bornons à relever un trait de bravoure patriotique qui mérite toute notre admiration et toute notre sensibilité. De neuf-cents jeunes gens de nouvelle levée, dans la fleur et dans la force de l'âge, destinés à réparer les pertes du régiment du prince Ferdinand, il ne s'en sauva pas cent. Le reste périt avec leur brave capitaine. Dans son Histoire de la guerre de sept ans (T. II. p. 92) Mr de Tempelhof a dit d'eux: „S'ils ne purent pas vaincre, ils surent du moins mourir."

La conduite de Zieten a trouvé des censeurs et des panégyristes. Les premiers l'accusent d'avoir fait halte à Neudörfel pour rassembler le convoi dispersé. A les entendre, il devoit gagner le débouchement de Domstädtel avec ses troupes, se faire suivre par le

convoi, et profiter de la plaine en cas d'attaque. Les défenseurs de Zieten répliquent qu'il n'auroit pu se soutenir à Domstädtel, quand même il se seroit rendu maître du débouché; qu'une file de chariots, dans un pays de montagnes qui n'offre qu'un seul chemin, occupe une ligne considérable; qu'un convoi pouvant être attaqué sur tous les points, exige par-tout des escortes; qu'en réunissant les troupes, on sacrifie le bagage. Dira-t-on que le jour où Zieten fit halte, les généraux Laudon et Siskowitz ne s'étant point encore joints, n'auroient pu l'attaquer? il n'en sera pas moins vrai qu'en prenant les devants avec les troupes, il mettoit le convoi hors d'état de le suivre et l'abandonnoit à la discrétion des pillards. D'ailleurs, il ignoroit le mouvement combiné des deux généraux; il s'attendoit à être harcelé par les corps volans qui infestoient la route, et auxquels, en distribuant ses troupes le long du convoi, il croyoit opposer la meilleure résistance.

Quoi qu'il en soit, il seroit à souhaiter, que juge éclairé et impartial comme il l'étoit

quand il s'agissoit de ses exploits comme de ses fautes, il eût lui-même fourni les éclaircissemens nécessaires sur ce point de litige. A son défaut, remettons-nous-en à ceux qui étant le plus en état de décider la question, porteront sans doute le jugement le plus équitable.

Les suites de ce fâcheux événement sont connues. Le roi leva le siége d'Ollmutz, siége d'autant plus pénible qu'il falloit tirer de la Silésie toutes les subsistances, et que les convois couroient toujours risque de tomber au pouvoir de l'ennemi. De plus, on a lieu de présumer qu'on n'auroit pas donné au roi le temps d'achever le siége de cette place ou celui de tirer parti de sa conquête, puisque, de tous côtés, se formoient contre lui des orages qui alloient éclater sur différens points de ses états, et qui appeloient sa présence. Un des critiques les plus éclairés de Fréderic *), d'autant plus digne de foi qu'il étoit son admira-

*) Cet auteur estimable s'est caché sous le nom vague d'un *Vétéran autrichien.*

teur zélé, prétend que par son expédition de Moravie et par le siége mal calculé d'Ollmutz, ce prince, dans toute la force du terme a fourni des armes à ses ennemis; qu'il a perdu de vue les avantages qu'il auroit pu recueillir de la victoire de Leuthen; qu'il a ignoré, en un mot, ce qui n'est plus un secret aujourd'hui, que l'armée autrichienne, entièrement désorganisée pendant l'hiver de 1757 et le printemps suivant, a profité, pour se remettre, du temps que le roi perdoit devant Ollmutz.

Zieten, coupé à Dohmstädtel du reste du convoi, arrivé à Troppau avec une poignée de monde, n'y resta pas long-temps. Le roi ayant pris sa marche par la Bohème, après la levée du siége, il eut ordre de le joindre à Neisse.

Vers ce temps, (c'étoit au commencement de juillet) on craignoit que les Russes qui approchoient à grands pas des frontières, n'entrassent en Silésie. Zieten après avoir renforcé plusieurs garnisons resta jusqu'au 24 juil-

let à Neisse, et rejoignit l'armée du roi à Skalitsch.

Il y retrouva son régiment, dont la joie de le revoir fut extrême. La sienne ne fut pas moindre quand il eut appris que durant le siége et dans la retraite ce régiment ne s'étoit pas démenti; que c'étoit à lui que le roi devoit de n'avoir pas été entamé par le corps de Laudon qui le harceloit. Le régiment avoit beaucoup souffert; sa bravoure même lui étoit devenue funeste. A mille traits de courage s'en joint un de fidélité que nous distinguerons de la foule. Pendant le siége, un houssard nommé Lange, factionnaire devant la tente de son major, seul et à pied, fut attaqué par plusieurs houssards à la fois; non seulement il ne se rendit point, soutint un combat inégal; mais encore, son sabre lui ayant été arraché, tout en sang, il défendit de sa carabine l'entrée de la tente. Le champ de bataille lui resta; il en fut quitte pour quelques blessures; sa carabine étoit marquée en plus de vingt endroits. Cette surprise nocturne, qui eut lieu à Weissen-Kösteritz pendant trois nuits consé-

cutives, coûta au régiment bien du monde et un excellent officier *).

Les généraux Zieten et Seidlitz, avec leur cavalerie, couvrirent la retraite du roi. A peine sorti honorablement des gorges de la Moravie et des montagnes de la Bohème, ce prince vola au secours de sa patrie, jusqu'aux extrémités de la Marche menacée par les Russes, qui après avoir réduit Custrin en cendres, alloient pénétrer jusques dans le coeur du Brandebourg.

Fréderic touchoit à une des époques les plus critiques de cette trop fameuse guerre. Son courage le soutint, son génie le sauva. Il détache de son armée quatorze mille hommes, avec lesquels il va délivrer le comte Dohna qui ne pouvoit plus résister aux forces supérieures du général Fermor. Il confie le reste de l'armée au margrave Charles, et lui ordonne de couvrir les frontières de la Silésie.

*) Le lieutenant de Jurgas.

Le maréchal Daun que ce capitaine avoit en tête, méditoit le vaste plan de se combiner avec l'armée françoise et celle des Cercles, d'attaquer le prince Henri frère du roi, de lui faire repasser l'Elbe, de s'emparer de ce fleuve, pendant que les Russes se rendroient maîtres de l'Oder, et que les Suédois avanceroient sur Berlin qu'il avoit donné pour centre de réunion.

Après avoir fait l'avant-garde du roi et battu plusieurs détachemens, entre autres à Politz, Zieten quitta ce prince qui passa l'Oder; il se réunit au corps de Fouqué, et resta en Silésie aux ordres du margrave.

L'armée prussienne étoit partagée en trois corps. A la tête du premier, le roi battit le 25 août les Russes à Zorndorf. Avec le second, le prince Henri disputoit en Saxe chaque pouce de terre aux François et aux Cercles. Le margrave Charles prit avec le troisième une si bonne position, qu'il couvrit à la fois la Silésie et la Marche.

Ainsi échoua le plan redoutable des ennemis de Fréderic, soit par de sanglantes victoires, soit par des marches habiles et de savantes positions; et la Prusse dut son salut aux efforts de son souverain et à ceux de ses nobles émules.

Zieten étoit séparé de son régiment. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans des contrées différentes. Le régiment, qui avoit suivi le roi, lui fut d'une grande utilité dans la bataille de Zorndorf. Après avoir culbuté la cavalerie russe, il fit un grand carnage de l'infanterie. Deux fois enveloppé par les Russes, il se fit jour deux fois, et répandit la terreur parmi les cosaques qui couvroient la retraite. Il cueillit, dans cette fameuse journée, des lauriers nombreux mais sanglans, puisqu'il perdit en morts et blessés vingt-un officiers.

Tandis que ceux qui portoient son nom se couvroient de gloire dans les plaines de Zorndorf, leur chef suivoit en Silésie et en Lusace une carrière moins brillante à la vérité, mais tout aussi utile pour la chose commune.

**

On en trouve la preuve dans une lettre interceptée du général Laudon au maréchal Daun, alors dans le voisinage de Meissen, où il avoue ingénûment „que Zieten qu'il rencontroit partout en son chemin, tantôt s'attachoit à ses pas, tantôt lui barroit le passage.“ Ce rapport de Laudon tombe dans une époque peu antérieure au changement d'opérations qui eut lieu dans ces contrées, lorsque Daun eut été empêché par le retour du roi, de se joindre avec l'armée des Cercles pour attaquer le prince Henri, et que Laudon vit échouer son plan d'invasion dans la Marche.

Nous n'entrons pas dans le détail des marches et contre-marches de Zieten et de son corps, composé de huit bataillons et de quinze escadrons. Löwenberg fut son principal point d'appui, d'où il tenoit l'ennemi en respect, d'où il poussoit les pointes que les démonstrations de l'ennemi rendoit nécessaires. A la fin, le margrave Charles et lui se partagèrent le double plan d'opération que la prudence opposoit aux vues de l'ennemi. Le margrave se chargea de la Silésie, et Zieten de la Marche.

A mesure que Laudon avançoit de ce dernier côté, Zieten côtoyoit le Bober et l'ennemi. Mais obligé à un repos de vingt-quatre heures pour donner aux provisions le temps de le suivre, il ne put empêcher que Laudon, profitant de cette circonstance, ne fît passer un détachement jusqu'à Cottbus, Francfort et Peitz pour mettre la contrée à contribution. La situation critique où se trouvoit alors le roi, put seule donner de l'importance à cet événement, qui à toute autre époque se fût confondu dans la foule, et qui n'eut aucune suite fâcheuse, puisqu'après la victoire de Zorndorf, le roi ayant détaché le prince François de Brunsvic, celui-ci, à l'aide des houssards de Zieten et d'un seul bataillon-franc, balaya la contrée.

On a reproché à Zieten ce jour de repos qui fit gagner une marche à l'ennemi. Ce reproche est plus sévère que fondé. Le général avoit à choisir entre deux maux; il préféra le moindre. Que pouvoit-il attendre de ses troupes, s'il les eût laissées sans pain, dans une contrée épuisée, loin des magasins

de Schweidnitz d'où elles tiroient leurs subsistances? Les Impériaux prenoient les leurs de Zittau, à peu de distance; d'ailleurs, ils fourrageoient la Lusace, et leurs corps volans étoient d'un transport plus facile.

Dès que celui de Zieten se fut fourni de pain, le général se remit en marche (le 25 août), et se porta sur Guber où il arriva le 29. Il en délogea l'ennemi, prit son camp à Lieberose le 13 septembre, et mit la Marche à couvert. Il eut la satisfaction d'avoir arrêté, pendant deux mois, le vainqueur de Domstädtel.

Rien n'étoit plus difficile que cette défensive; puisqu'avec l'obligation d'éviter tout combat, Zieten devoit deviner les plans de l'ennemi, s'opposer à ses marches, lui élever partout des barrières, lui disputer chaque pouce de terrain, le lasser sans oser se lasser.

Bientôt après, le roi accourut au secours de ses troupes de Lusace et de Saxe. Il venoit, pour une année, de traverser le plan des

Russes, et de briser d'une main habile et hardie leur colosse menaçant. Dès le 4 septembre il avoit atteint Groſs-Dubritz, et forcé l'ennemi de quitter la grande offensive et de se livrer au regret d'avoir laissé échapper l'occasion unique d'écraser le Brandebourg. Fréderic trouva le prince Henri retranché avec sa petite armée à Gumig, y faisant tête à plus de cent-mille hommes, et couvrant à la fois le fleuve et la capitale de la Saxe. Il trouva le margrave Charles en Silésie campé en face de Daun. Il chercha long-temps en vain à faire quitter à ce dernier son camp inexpugnable, et ne parvint qu'en octobre à le tourner. Alors le maréchal prit la belle position de Kittlitz, et Fréderic le camp mémorable d'Hochkirchen. L'armée des Cercles s'étant retirée de bonne heure, laissoit le champ libre aux deux grandes puissannes.

Le camp du roi touchoit à celui des ennemis, qui prirent cette sécurité pour une bravade, et se proposèrent de l'en punir. Sa position à découvert étoit des plus périlleuses; ses généraux trembloient pour l'événement;

Zieten partageoit leurs alarmes. Le roi mettoit toute sa confiance aux rapports d'un espion, lesquels s'étant trouvés vrais dans les commencemens, endormirent le monarque, et préparèrent l'échec qu'il reçut peu après. Cet espion ne trahissoit pas la cause qu'il servoit. Daun qui l'avoit découvert, le forçoit à continuer ses rapports aux Prussiens, et à leur donner le change. Il leur apprenoit que le maréchal s'attendoit à être surpris, qu'il faisoit des retranchemens, des abattis, qu'en un mot il ne songeoit qu'à la défense sans former aucun plan offensif.

Celui de Fréderic étant effectivement de surprendre le maréchal, ces rapports acquéroient un nouveau degré de vraisemblance à ses yeux; il ne pouvoit qu'y être trompé. Le 14 octobre étoit choisi pour l'exécution: le roi se livroit aux plus flatteuses espérances, il croyoit le succès infaillible: la crédulité nourrit l'espérance. Cependant, dès le 13 les houssards de Zieten s'aperçoivent d'un mouvement sérieux dans le camp ennemi. Leur commandant, le colonel de Seelen, en fait son rapport.

Le roi, par précaution, fait prendre les armes à ses troupes; mais ne voyant rien paroître jusqu'au soir, et rassuré par les fausses nouvelles de son espion, il donne ordre de rentrer au camp. On sait que Zieten et Seidlitz firent l'impossible pour le désabuser. Ils se rendent chez lui, le conjurent de ne point désarmer, lui communiquent leurs craintes et leurs soupçons. Le roi reste inébranlable. Voulant ménager ses troupes pour la nuit du 14, il veut qu'elles se reposent la veille; il confirme ses ordres; il y ajoute, pour la cavalerie, celui de desseller.

Ce dernier ordre regardoit particulièrement Zieten qui la commandoit. Ce général se trouvoit par là entre deux écueils. D'un côté, ce qu'il devoit au roi; de l'autre, ce qu'il devoit à la patrie. En obéissant à l'un, il mettoit l'autre en danger. Il sut concilier des devoirs aussi opposés; ou plutôt, prenant conseil de sa prudence et de sa fermeté, osant plus que tout autre n'eût osé, opposant le résultat qu'il prévoyoit à la responsabilité dont il se chargeoit, et sachant que le salut de l'état le justi-

fieroit au tribunal de la subordination, il prit sur lui de désobéir en obéissant; c'est-à-dire qu'il fit desseller pour une demi-heure, et resseller tout de suite.

Cette précaution sauva l'armée. Peu d'heures après, l'ennemi tombe sur l'aile droite du camp qu'il trouve plongée dans le sommeil. Le massacre commence. Il auroit eu d'incalculables suites, sans l'intervention de Zieten et de sa cavalerie qui volent au secours des leurs et arrêtent l'ennemi. Ils combattent comme des lions, opposent une résistance à laquelle on ne s'étoit pas attendu, et donnent aux bataillons prussiens le temps de se former. Les quatre régimens de Zieten, de Czettritz, de Schöneich et de Norrmann font des prodiges de valeur. Ils soutiennent leur infanterie, ils chargent celle de l'ennemi, ils semblent voler, se multiplier; secondés par quelques bataillons, ils auroient remporté la victoire. Mais le brouillard, le tumulte, l'alarme générale si favorables aux Autrichiens, empêchent les Prussiens de se reconnoître et d'agir de concert.

Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails de cette journée à la fois glorieuse et funeste; le lecteur les trouvera dans l'histoire du temps. Il nous importoit de rapporter l'anecdote qu'il vient de lire; de lui montrer Zieten s'exposant au courroux de son souverain plutôt que d'exposer son prince et sa patrie. S'il ne fut pas en son pouvoir de conjurer l'orage, il sut du moins l'écarter en partie; et en s'acquittant de ce devoir avec le patriotisme le plus pur, au milieu des regrets et des pertes de cette journée, il sentit la satisfaction d'en avoir diminué le nombre.

Quoique vaincu, Fréderic fit cette belle retraite qui ne sera jamais oubliée, qui, unique en son genre, prouve l'intrépidité de son âme et la force de son génie. Il quitte le champ de bataille jonché de ses troupes par milliers, pour prendre à une lieue de là, son camp et une attitude imposante; et l'ennemi, maître de tous ses canons, n'ose l'attaquer.

Après s'être fait joindre par le prince Henri, le roi repasse en Silésie, délivre Neisse

et Cosel qu'on assiégeoit, fait quarante milles en dix ou douze jours, retourne en Saxe avec la même rapidité, fait lever au maréchal Daun le siége de Dresde, lui fait évacuer Leipzig et Torgau, le chasse en Bohème, refoule l'armée des Cercles jusqu'en Franconie, et reste, à la fin de la campagne de 1758, paisible possesseur de la Silésie, de la Saxe, de l'Oder et de l'Elbe.

Zieten lui fut d'un grand secours dans toutes ces opérations. D'abord après l'affaire d'Hochkirch, il couvrit la retraite en empêchant la cavalerie autrichienne de l'inquiéter. Lorsque le roi eut gagné Neisse, Zieten retourna à l'armée du prince Henri dans les montagnes. Au mouvement que fit Daun pour investir Schweidnitz, il assura la marche du prince, et facilita sa jonction avec son frère. Il entretint la communication avec la forteresse, tint les généraux Laudon, Brentano et Nauendorf en respect. Enfin, lorsque le roi fut retourné en Saxe, et que le prince l'eût suivi à Lauban pour s'aboucher avec lui, le commandement général fut remis à Zieten qui avoit alors Laudon en tête.

Il sut si bien l'observer et le contenir, que pour tout le reste de la campagne il le mit hors d'activité. De part et d'autre, on entra dans les quartiers le 1 décembre, et Zieten reprit sa première position dans les montagnes.

Il eut charge de couvrir avec sept bataillons et vingt escadrons la chaîne entre Landshut, Schmiedeberg et Greiffenberg. Quoiqu'on ne l'inquiétât guères de la part de l'ennemi, il n'en fut pas moins alerte, attentif au moindre mouvement, et prompt à en faire son rapport au roi.

A cette espèce de soins et de travaux il s'en joignit d'une autre nature. Il s'agissoit de réparer les pertes nombreuses que son régiment avoit faites en officiers et en soldats.

La campagne de 1758 avoit été la plus sanglante pour son régiment, au point qu'il se vit obligé de demander au roi la permission de se recruter dans toute l'armée en officiers propres à faire le service de houssard. De toutes ses pertes, la plus irréparable fut celle

de colonel de Seelen, commandant du régiment. Ce brave officier, blessé mortellement à la surprise d'Hochkirchen, abandonné dans ce village parce qu'il avoit été impossible de le transporter, y avoit été massacré la nuit suivante par un essaim de cravates. Sa bravoure et son humanité le faisoient estimer du roi et respecter de toute l'armée.

Sans le savoir, Zieten fit son épitaphe. Nous allons la rapporter mot-à-mot.

Encore avant la guerre de sept ans, le général avoit placé dans sa salle à manger de Wustrau les portraits de tous les officiers supérieurs de son régiment. Celui de Mr de Seelen étoit frappant. Un jour qu'à table, les regards d'un des convives se fixoient sur ce portrait (c'étoit long-temps après la guerre), Zieten s'en aperçut, et lui dit:

„Celui que vous contemplez-là si attentivement, valoit mieux que nous tous ensemble!"

En effet, noble, modeste, doux, désintéressé, libéral comme il l'étoit, il méritoit cet éloge flatteur. Plein de dévouement et de bonté pour les siens, il n'étoit redoutable qu'à l'ennemi. Il n'en demandoit jamais le nombre, mais simplement: „Où est-il?“ La nouvelle qu'il s'approchoit ne faisoit aucune impression sur lui; ses mesures étoient prises, il l'attendoit de pied ferme: mais lui annonçoit-on: „Il est là!“ il montoit à cheval, précédoit son régiment, et la mort le précédoit. Ses exploits divers, ses nombreuses expéditions le rendirent cher à Fréderic, qui ne lui fit jamais parvenir que des prières au lieu d'ordres, qui plus d'une fois, pénétré de reconnoissance, promit de l'enrichir, de réparer les torts de la fortune, et que Seelen assuroit alors chaque fois de l'impossibilité d'y réussir, attendu que les dons de son roi qu'il recevroit d'une main, il étoit sûr de les partager, de l'autre, avec ses amis.

Presque au moment où il recut le coup mortel, ayant vu son élève et son ami, le lieute-

nant de Probst *) blessé à ses côtés, il ordonna qu'on le transportât derrière la ligne. Pendant qu'on étoit occupé à le panser, des houssards passent avec le colonel enveloppé dans son manteau. Quel spectacle pour les deux amis! Seelen pénétré fait dire un dernier adieu à son élève, se refuse à ses embrassemens, sans doute pour ne pas lui causer trop d'émotion, peut-être aussi pour ne pas succomber lui-même à la douleur. Il mourut comme il avoit vécu. Le roi vint au secours de sa veuve, de sa fille, l'une et l'autre sans bien, et n'ayant pour tout héritage que des dettes.

Un des créanciers du colonel en usa très-noblement avec ses héritiers. Il venoit de prêter à Mr de Seelen, peu avant sa mort, six mille écus sur une maison qu'il avoit à Berlin. Apprenant que cette maison alloit être vendue pour acquitter la dette, il fut trouver la veuve, annula son obligation en

*) Depuis commandant du régiment. Il mourut dans la guerre de Bavière, en 1778.

déclarant: „que son intention n'étoit pas d'affliger la famille d'un honnête homme, lequel, s'il avoit vécu, n'eût pas manqué de le payer.“ Ce procédé noble est du sieur Jacob Moses, riche juif de Berlin, récemment mort avec la réputation d'une grande probité, d'une générosité rare, des qualités du coeur et des talens de l'esprit.

Le fils du colonel de Seelen marche sur les traces de son père. Fréderic l'y exhortoit toutes les fois qu'il le voyoit. Il lui promettoit en même temps d'avoir soin de lui. Placé d'abord dans le régiment de Zieten, il a passé depuis dans celui des houssards d'Anspach, avec le grade de capitaine, sous le règne de Fréderic Guillaume II.

Nous avons vu que Zieten demanda et obtint du roi plusieurs officiers de l'armée, qu'il croyoit propres au service de la cavalerie légère. Si nous plaçons ici leurs noms, c'est que plusieurs d'entr'eux, élèves de Zieten, l'ont remplacé depuis comme généraux. Ce sont Messieurs de Zettmar, de Hund, de Prittwitz, de

Drössel, de Wolfrath, de Luck, de Holzen, de Schladen, de Ledevary et de Romberg.

En même temps il fit passer quelques-uns de ses vieux chefs d'escadrons dans des régimens dont le service étoit moins pénible, avança plusieurs jeunes officiers pour les encourager *), éleva quelques sergens de mérite au rang de lieutenant, et obtint pour tous ces changemens utiles l'agrément de son souverain.

Nous plaçons ici quelques-unes des lettres du roi et de Zieten, écrites dans le temps.

Lettre du roi.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous ordonne par la présente de m'écrire fréquemment, pour m'instruire de tout ce qui se passe de votre côté, et de chaque mouvement de l'ennemi. Je suis votre affectionné roi.

Dresde, 3 décembre 1758.

*) Entre autres Mr de Lestocq, aujourd'hui général de houssards, et officier de beaucoup de tête.

(Apostille de la main du roi.)

Proposez-moi les sujets que vous croirez propres à remplir les lacunes de votre régiment.

Fréderic.

(Autre apostille, au bas d'une lettre de Zieten.)

J'approuve entièrement l'arrangement des quartiers que vous me proposez.

Fréderic.

Lettre du roi.

Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous ordonne et vous recommande de mon mieux par la présente, de vous procurer de bons espions qui puissent vous instruire promptement et à fond de tout ce que l'ennemi médite et prépare contre vous. N'épargnez point l'argent, surtout pour des espions de conséquence, si vous avez l'occasion d'en gagner; je ne plains pas la dépense, et vous rembourserai vos frais. Je suis votre affectionné roi.

Breslau, 17 décembre 1758.

Fréderic.

**

Lettre de Zieten (sans date).

En conséquence des ordres gracieux de Votre Majesté, je viens de remettre l'escadron devenu vacant par la mort du colonel de Seelen, au capitaine de Prittwitz. J'attends que V. M. dispose des cent écus de traitement, échus dans l'intervalle. Je lui propose très-humblement le partage suivant des cinq-cents écus attachés pour l'hiver au chef de l'escadron. J'en donnerois la moitié à la veuve, d'autant plus qu'elle est pauvre et que les équipages du colonel ont été pris à Hochkirchen; l'autre moitié seroit pour le capitaine de Prittwitz. Je préviens V. M. que les deux parties seroient satisfaites de cet arrangement.

Il y a dans la caisse du régiment un réliquat de sept-cent trente-cinq écus, qui s'est formé du traitement de ceux qui sont morts sans avoir été remplacés tout de suite. Je propose très-humblement à Votre Majesté, à moins qu'elle n'en décide autrement, d'accorder la dite somme au régiment, pour être répartie entre ceux des officiers qui ont

perdu leurs équipages à Zorndorf et Hochkirch, et les nouveaux-venus qui sont trop pauvres pour fournir aux leurs. Je promets à Votre Majesté de procéder à ce partage d'après les règles de la plus stricte équité, et je crois pouvoir lui assurer, pour la campagne prochaine, de la part des officiers qui participeront à ce bienfait, un surcroît de dévouement et de zèle pour le service de Votre Majesté etc.

Il y a tout lieu de croire que le roi a donné son consentement à un arrangement aussi sage que juste. Nous n'avons cité cette lettre que pour donner une nouvelle preuve du caractère droit et impartial de Zieten. Il existe encore une foule de rapports de ce général au roi, datés de janvier, mars et mai 1759. Ils contiennent des faits militaires, historiques et politiques du temps, des notices sur la disposition des esprits dans la nation hongroise, des changemens dans l'armée autrichienne, des détails sur Vienne. Ces rapports authentiques et précieux sont trop étendus pour trouver place ici, d'autant plus qu'ils

roulent sur des objets que l'histoire a fait connoître depuis, et que nous trouvons exactement consignés dans les oeuvres de Fréderic et dans les mémoires du Vétéran autrichien.

C'est par la même raison que nous n'insérons pas dans ces feuilles quinze lettres du roi à Zieten, datées de Breslau et écrites dans le cours de janvier, février et mars 1759. Elles contiennent des ordres généraux ou particuliers, des ordonnances de discipline, des détails sur la position et les mouvemens de l'ennemi. Dans cinq de ces lettres, le roi témoigne au général sa satisfaction; dans celle du 2 mars, il se plaint de la rareté de ses rapports et de ce qu'il ne l'a point averti de la marche des Autrichiens; dans la suivante, du 5, il apprend à Zieten que la nouvelle s'est trouvée fausse, et le remercie de son rapport; enfin, dans l'avant-dernière, du 15 mars, il l'invite à se rendre au quartier-général de Rohnstock, pour s'aboucher avec lui.

En conséquence, à l'entrée de la quatrième campagne, Zieten se rendit chez le

roi avec tous les autres généraux, pour recevoir ses ordres.

On sait qu'au commencement de 1759 Fréderic se tint sur la défensive, qu'il resta en deça des monts, qu'il se contenta de couvrir la Silésie, s'attachant à pénétrer les vues des ennemis pour pouvoir s'y opposer avec plus d'énergie et de succès.

Il mit d'abord son armée en cantonnemens autour de Schweidnitz. Le maréchal Daun fit de même en Bohème; ses quartiers s'étendoient de Trautenau à Reichenberg. Le corps de Zieten étoit en face de cette dernière ville; sa force, dix-huit bataillons et dix-neuf escadrons; le quartier-général, Landshut; les extrémités, Löwenberg et Greifenberg.

L'ennemi ne tenta rien contre le centre, mais il prépara sur Greifenberg un coup de main dont il se promettoit du succès, à cause de la proximité de cette ville et des avantages que le terrain lui offroit. Le colonel prussien de Duringshofen y étoit en garnison avec un

bataillon de grenadiers. Quatre escadrons de Zieten commandés par le major de Hund, cantonnoient dans les villages voisins. Dans la nuit du 25 au 26 mars, le corps du général Beck s'ébranla de Zittau. C'étoient six mille hommes qui avançoient sur trois colonnes contre Greifenberg. Le colonel prussien averti à temps par les patrouilles de Zieten, eut celui d'envoyer ses bagages à Löwenberg, d'en appeler la garnison à son secours, et d'occuper en attendant avec son bataillon la forte position du Klingenberg. Il y attendit l'ennemi de pied ferme. La surprise méditée se changea en attaque ouverte; les grenadiers prussiens se battirent en braves, jusqu'à ce qu'environnés par les trois colonnes, coupés du poste de Löwenberg, leur chef blessé à mort, ils furent obligés de se rendre prisonniers.

Après avoir imposé à la ville de Greifenberg une contribution de deux-mille florins, le général autrichien se retira le même soir en Bohème. Cette affaire, qui avoit été masquée par une fausse attaque le long de la frontière, n'eut pas d'autres suites; quoiqu'elle ne re-

garde pas directement Zieten, nous en faisons mention parce qu'une partie du corps qu'il commandoit s'y trouve intéressée.

Pour prévenir de pareils échecs, le roi renforça les postes des montagnes, changea leurs positions, rapprocha Zieten de la frontière, lui assigna son quartier-général à Löwenberg, et l'assista d'une batterie de douze. Il couvrit son flanc à Landshut par un second corps que commandoit le lieutenant-général de Wédel. Placés comme ils l'étoient, les deux généraux pouvoient s'épauler réciproquement. Mais il falloit surtout observer Laudon, le suivre dans ses mouvemens, être alerte sur tous les points, changer à tout moment de quartiers, de front, s'instruire par des reconnoissances, parer à des attaques, repousser des escarmouches. Zieten s'acquitta de ce service pénible à la satisfaction de son souverain.

Tandis qu'il se tenoit sur la défensive et arrêtoit l'ennemi; tandis que placé au centre des opérations, le roi suivoit le même plan, le prince Henri en Bohème et le général Fou-

qué en Moravie frappoient des coups hardis, s'emparoient des magasins, enlevoient des garnisons, prenoient les Autrichiens à dos. Non content de ces avantages, le prince étoit entré en Franconie, avoit dispersé l'armée des Cercles, lui avoit pris les magasins considérables de Nuremberg, l'avoit acculée contre la Bohème et la Bavière. Nous ne parlons de ces exploits que parce que Zieten en parloit toujours avec admiration. Il devoit voir de plus près celui qu'ils ont illustré; de l'armée du roi, il devoit passer à celle du prince Henri.

Ce fut à la même époque que le général Wédel fut envoyé contre les Russes. Plus ancien que lui, Zieten sentit un moment le tort que le roi lui faisoit; bientôt la réflexion venant à son secours, voici ce qu'elle lui suggéra. Nous rapportons ses propres paroles à un de ses intimes amis. „Le roi me préfère Wédel, je le lui pardonne; il n'y a pas de lauriers à cueillir où il l'envoie, surtout s'il prend telle et telle position. Dans telle autre (qu'il indiquoit à son ami) il pourroit résister à l'ennemi, il pourroit même le battre; et ma

foi! (ajoutoit-il avec feu), s'il avoit l'esprit de la choisir, je serois au désespoir de ne pas être à sa place." Malheureusement le général Wédel préféra la position que Zieten avoit rejetée comme périlleuse. Il fut battu à Kay près de Zullichau, et la patrie courut de nouveaux dangers. Les Russes vainqueurs entrent dans la Marche pour donner la main aux Suédois qui y pénètrent du côté de la Poméranie, en même temps que les Autrichiens menacent de se joindre à eux par la Silésie, et que l'armée des Cercles va se rapprocher de l'Elbe et de la Sprée.

Pressé de tous côtés, Fréderic vole avec une partie de son armée au secours des débris de celle de Wédel; il confie le reste de ses troupes à son frère qu'il a appelé en Silésie. De cette manière, Zieten passa aux ordres de ce prince.

Ces changemens se firent au mois d'août. Bientôt la journée de Francfort mit le comble aux revers de cette campagne et aux calamités de la Prusse. Le roi lui-même désespéra un moment du salut de l'état.

Non-seulement le prince son frère n'en désespéra point; il sut même par son intrépidité calme, par de sages mesures, par de savantes manoeuvres, rétablir l'équilibre dans la balance de la Prusse, et mériter le nom de *Sauveur de la patrie.*

Après cet éloge, il suffira, pour faire celui de Zieten, d'ajouter qu'il coopéra fidèlement avec le prince à déjouer les projets des ennemis, en opposant la ruse à la force, et l'habileté des manoeuvres à la supériorité du nombre.

L'armée que le roi laissa en partant à son frère, consistoit, selon les uns, en trente bataillons, selon d'autres, en quarante, et en soixante-dix escadrons. Le prince la trouva dans le camp de Schmolseifen sur la frontière de Lusace, et Daun vis-à-vis entre Mark-Lissa et Lauban.

Il importoit avant tout au prince d'entretenir la communication directe avec l'armée que le roi en personne opposoit aux Russes;

d'un côté, il falloit empêcher le maréchal Daun de pénétrer dans la Marche et de mettre le roi entre deux feux; de l'autre, il falloit éviter que, de Francfort, les Russes et le corps de Laudon ne se portassent en Silésie, et ne s'emparassent de Glogau qui n'offroit qu'une foible résistance.

Les démonstrations du maréchal étoient sérieuses et non-équivoques. Il formoit à Guben en Lusace un magasin considérable pour les Russes dont il se rapprochoit en marchant à Pribus avec le gros de son armée. Le reste, partagé en détachemens nombreux, étoit posté le long de la Neisse et de la Queis.

Instruit de ce mouvement, le prince qui en sentoit l'importance, ordonne à Zieten de suivre une direction parallèle en côtoyant Daun, de l'observer, de rétablir la communication avec le roi, qui alors étoit à Furstenwalde. Zieten file le long de la Queis, du Bober, et se porte sur Sagan. Il se grossit en passant, des corps postés sur la frontière, et se trouve à la fin quinze bataillons, trente escadrons,

qu'on pouvoit évaluer ensemble à dix-mille hommes *).

Il arrive le 16 à Bunzlau, et le 17 à Ober-Leschen. Il y pose son camp, ayant le Bober devant lui, et ses flancs couverts par d'épaisses forêts.

---

*) Nous en plaçons ici la liste exacte, pour faciliter l'intelligence du plan qui accompagne cet ouvrage.

Brigade du major-général de Bulow.

1 bataillon de grenadiers de Billerbeck.
1 — — — de Nimschefsky.
2 — — — de Piverling.
2 — — — de Munchow.

Major-général de Braun.

1 bataillon de Rebentisch.
2 — de Linstädt.

Major-général de Sidow.

2 bataillons de Jeune-Brunswic.
2 — de Stutterheim.
2 — du prince Ferdinand.

Major-général de Bandemer.

10 escadrons de carabiniers de Fasold.
10 — — — de Schmettau.

Major-général de Czettritz.

5 escadrons de dragons de Czettritz.
5 — — houssards de Gersdorf.

Il y reste immobile jusqu'au 27 sans être inquiété ni par le maréchal campé à Pribus, ni par le général Beck qui avoit occupé Sagan. Pendant ce temps, il entretient la communication libre avec l'armée du prince et la forteresse de Glogau.

Intimidé par cette attitude hardie, Daun n'ose l'attaquer. Bientôt après, le prince le suit avec le gros de l'armée, et se dirige sur Sagan, après avoir laissé le général Fouqué à Schmolseifen pour observer le reste des troupes autrichiennes dans le camp de Lauban.

Le prince arrive le 27 août à Bunzlau. Le même jour Zieten avance jusqu'à Sprottau, où les houssards de Gersdorf s'escarmouchent avec un parti du corps de Beck. Ce général évacue Sagan le même jour. L'avant-garde prussienne y entre au moment où les Autrichiens en sortoient. Ceux-ci ont pris la précaution de rompre le pont, et perdent peu de prisonniers.

Zieten arrive le 28 à Sagan, et prend son camp sur le Galgenberg. Il jette quelques ba-

taillons dans la ville, rétablit le pont du Bober, et place des postes avancés sur l'autre rive pour contenir l'ennemi. Celui-ci ne songeoit qu'à la retraite.

Le prince suit de près, atteint Sagan le 29. Zieten lui a fait place, est arrivé le même jour à Sorau, où il s'empare d'un magasin, et fait prisonniers de guerre quatre-vingts houssards et trois officiers.

Ce léger avantage ne l'aveugle point sur les dangers de sa position. Il se voit environné d'ennemis; des hauteurs où il a mis son camp, il les découvre de toutes parts; c'est la grande armée de Daun, ce sont des corps détachés, c'est celui du général Beck. Ce dernier surtout attire son attention.

Cependant, les mouvemens du prince et son arrivée à Sagan mettent fin aux projets et à la grande offensive du maréchal. N'ayant pu gagner Glogau à temps, il rétrograde de Triebel à Pribus; de là, plus loin à Muska en repassant la Neisse. Il renonce à s'ouvrir la

communication avec les Russes, à leur faire passer les farines de Guben; il craint même pour ce magasin, et lui fait repasser la Neisse pour le mettre en sûreté. Les différens corps de son armée, celui de Beck y compris, ont ordre de se retirer.

Zieten apprend tous ces changemens par le général de Czettritz qu'il a envoyé en reconnoissance, et qui étant tombé sur l'arrière-garde de Daun à Triebel, ramène soixante-treize prisonniers.

L'ennemi espère que le général prussien se livrera dans son camp de Sorau à une funeste sécurité. Avec des forces cinq fois supériueres, il le laisse tranquille le 30, le 31 d'août, le 1 septembre; c'est pour mieux l'endormir. Il fait une retraite simulée; c'est pour prendre plus en secret la position qu'il juge la plus favorable pour couper le corps de Zieten et pour l'enlever. Beck doit filer par la forêt de Sorau, tourner sa gauche, occuper la Buschmühle et le défilé qui conduit à Sagan. Buc-

kow tournera sa droite et le prendra par derrière. Daun se propose de l'attaquer de front.

Toute la journée du 1 septembre se passe en préparatifs dans les trois camps. Malheureusement Zieten n'en est pas instruit, parce qu'une forte patrouille de deux-cents houssards qui devoit pousser du côté de Muska dans la nuit du 1 au 2, néglige sa reconnoissance, ou ne la fait qu'imparfaitement. De plus, il étoit arrivé la même nuit au camp quantité de vivres et de bagages; nouvel embarras! de sorte que selon toutes les règles de la probabilité, Zieten avec ses dix-mille hommes ne pouvoit échapper à l'ennemi.

Deux événemens heureux, joints à une manoeuvre des plus hardies, le sauvent. Une patrouille de deux-cents houssards venant de l'armée du prince, découvre par hasard, dans la soirée du 1, l'avant-garde du général Beck en pleine marche. Arrivée dans le camp, elle fait son rapport, et le confirme par une trentaine de prisonniers. Par un second hasard, le

prince envoie à Zieten le bataillon-franc de Salemnon, dans l'idée qu'il peut en faire usage. Au moment où Beck alloit s'emparer du défilé de la Buschmühle, ce bataillon y arrive. Beck se croit découvert; il prend le bataillon et les houssards pour l'avant-garde du secours que le prince envoie à son général; il retourne dans la forêt sans occuper le défilé.

La nuit se passe tranquillement. Au point du jour, les védettes annoncent qu'ils voient s'élever des tourbillons de poussière, qu'ils entendent distinctement la marche d'une armée. La garde avancée confirme leur rapport. Le général Czettritz se met à la tête de deux-cents chevaux, et découvre à plein les colonnes qui marchent contre lui.

Egaré par le rapport de l'officier-major qui avoit commandé la patrouille de la veille, Zieten ne pouvoit encore se résoudre à prendre ces colonnes pour les troupes de Daun. Quelle est sa surprise, lorsque voulant voir de ses yeux, il découvre l'armée autrichienne déployée devant lui. Cinquante mille hommes

avancent; s'ils parviennent à occuper les hauteurs qui dominent sa position, il est perdu. La retraite est le seul parti qu'il lui reste à prendre; mais comment la faire en bon ordre et de sang-froid? Zieten ne perd pas le sien dans ce moment critique; il se montre calme, maître de soi, héros intrépide. Ordonner la retraite, l'exécuter, est l'affaire d'un instant. On eût dit une évolution militaire en temps de paix. Le camp est levé, les bagages prennent les devans, le régiment de Rebentisch les escorte. Le corps d'armée se met en marche; d'abord la cavalerie de ligne et l'artillerie. On passe heureusement le pont et le défilé de la Buschmühle. L'infanterie suit. Les bataillons de Linstädt, Nimschefski, Piverling, Salemnon, les dragons de Czettritz, les houssards de Gersdorf font l'arrière-garde; tout a disparu aux yeux des ennemis surpris. L'infanterie autrichienne ne peut atteindre celle de Zieten; la cavalerie est arrêtée par la bravoure des dragons de Czettritz; le corps de Beck qui veut inquiéter la marche près de la Buschmühle et du côté de Mansdorf, est repoussé avec perte par le bataillon de Salenmon et ceux

de l'arrière-garde qui se sont formés chacun en carré; et les ennemis trompés par-tout dans leur attente, ne peuvent refuser leur admiration et leurs éloges à cette belle et imposante retraite.

Ces éloges dûs à tout le corps, le sont particulièrement à une troupe de cent dragons de Czettritz, commandés par le capitaine de Beauvré, placés à l'arrière-garde pour défendre le défilé de la Buschmühle jusqu'à ce que toute l'armée eût débouché, et qui s'en acquittèrent avec tant de bravoure et de succès que le poste ne fut pas forcé. Sans doute que voyant leur bonne contenance, l'ennemi crut que cette petite troupe n'étoit pas sans soutien, et crut ne pas pouvoir l'attaquer avec avantage. Le bataillon de Salenmon qui couvroit le pont, le fit avec intrépidité, repoussa plusieurs fois les attaques de Beck, et ne perdit que quinze hommes. La perte des dragons de Czettritz fut encore moindre. Ils rejoignirent le bataillon quand le corps d'armée eut gagné le bois et la plaine de Sagan, et y arrivèrent sans autre accident. L'ennemi ne fit qu'un

seul prisonnier, mais c'étoit un prisonnier de marque. Le capitaine de Beauvré, le même qui s'étoit si bien battu, eut le malheur d'avoir son cheval tué sous lui vers la fin de l'affaire. Il étoit à la queue de la retraite; son monde ne le vit pas d'abord tomber; des cavaliers autrichiens s'emparèrent de lui, et il paya de sa liberté la gloire qu'il avoit acquise.

Mr de Daun se trouvoit dans le voisinage. Il se fit présenter Mr de Beauvré, et se montrant lui-même dans le plus beau jour, ennemi généreux, juge impartial du mérite, il fit un éloge flatteur et vrai de la bravoure du capitaine, de la retraite du général; éloge d'autant plus flatteur et plus vrai, qu'il ne s'étoit pas attendu qu'il fût possible de lui échapper.

Il ne pouvoit pas concevoir que sans avoir été averti à temps de l'approche des ennemis, Zieten fût resté tranquille dans son camp jusqu'à la dernière minute. Pour l'en convaincre, il fallut que Mr de Beauvré l'instruisît de la faute du major qui commandoit la patrouille;

et cette nouvelle circonstance augmenta l'estime que le maréchal avoit pour Zieten, et la haute idée qu'il se faisoit de sa bravoure et de sa capacité.

A peine celui-ci est-il parvenu au camp du prince, que le général Czettritz reçoit une lettre de Mr de Beauvré, par laquelle ce dernier lui marque sa captivité, le bon accueil du maréchal, de plusieurs autres généraux qu'il lui nomme, et lui demande ses équipages. Cette lettre et ces noms confirment au prince et à Zieten, que celui-ci a eu toute l'armée autrichienne en tête.

Le maréchal occupa le 3 septembre le poste de Sorau, et son armée s'étendit dans toute la Basse-Lusace.

Cependant le roi s'étoit tourné du côté de la Saxe. Il avoit son camp à Waldow; les Russes étoient campés à Lieberose. L'armée des Cercles avoit assiégé et pris Dresde. Cinq escadrons de Zieten et le bataillon-franc de Hordt entretenoient à Trebatsch la communi-

cation du roi avec la Marche; celle avec le prince étoit perdue par la position du maréchal Daun. Il étoit essentiel de la rétablir.

Pour cet effet, le prince quitte Sagan, rétrograde en Silésie, entre brusquement dans la Haute-Lusace, culbute plusieurs corps d'observation, prend le maréchal par derrière et attire toute l'attention de son côté. Dans cette expédition heureuse, dont nous passons les détails sous silence, nous nous contentons de distinguer les services de Zieten, lequel frayant par-tout la route au prince, s'empara le 8 septembre de la garnison et d'un gros magasin à Friedland, enleva près de Zittau un convoi de cent cinquante chariots, occupa le 12 Görlitz, reprit le 16 Friedland, attira le maréchal Daun dans la Haute-Lusace, et le fit renoncer à son plan de réunion avec les Russes.

Le prince avoit atteint son but. Dès le 12 septembre la communication directe étoit rétablie. Le maréchal s'étoit retiré à Bauzen; après avoir attendu en vain qu'il frappât un coup décisif, les Russes avoient pris le chemin

de la Silésie par Guben, et faisoient mine d'assiéger Glogau.

Pendant tout ce temps, Fréderic avoit laissé agir le prince. Content d'avoir sauvé Berlin que menaçoient à la fois les Russes et les Suédois, d'avoir détaché des corps en Saxe pour contenir l'armée des Cercles, il attendit que la Basse-Lusace fût ouverte pour la traverser, gagna une marche sur les Russes, et arrivant avant eux à Sagan, donna la main à son frère.

Renforcé de quelques bataillons que le prince lui céda, le roi fit tête aux Russes, les empêcha de rien entreprendre contre la Silésie, leur fit quitter les bords de l'Oder, les força, en un mot, à prendre leurs quartiers d'hiver en Silésie. Vaincu dans les plaines de Francfort, il fit douter de sa défaite en chassant devant soi ses vainqueurs.

Tandis que le roi approchoit de Sagan, le prince Henri préparoit une marche feinte en Silésie. Il faisoit réparer les ponts, les grands

chemins, partir ses bagages; c'étoit pour cacher son véritable plan, qui étoit de repasser en Saxe, d'attirer les Autrichiens sur ses pas, pendant que le roi se débarrasseroit des Russes.

Ce projet lui réussit. Daun fut trompé pour la seconde fois. Tandis que, pour la forme, quelques bagages repassoient la Neisse pour rejoindre l'armée par un détour, le corps de Zieten eut ordre de marcher sur Görlitz, où le prince s'étoit rendu de son côté. Réunie sur ce point, le 23, l'armée prit en deux colonnes le chemin de la Saxe, et se dirigea sur Torgau. Zieten commandoit l'arrière-garde. Le maréchal, craignant pour Dresde, suivit le prince de près. C'étoit ce qu'on avoit voulu. La Silésie étoit délivrée de son voisin incommode, et le roi n'avoit plus à faire qu'aux Russes.

Malgré les échecs que les armes prussiennes eurent encore à essuyer en Saxe, le prince se soutint et contre les Autrichiens et contre les Cercles; et l'issue de cette campagne, où

Zieten donna de nouvelles preuves de son infatigable activité, fut en général glorieuse.

Dans la marche de Görlitz à Torgau, le général eut pour la première fois la satisfaction de voir son régiment réuni; pendant toute la campagne il avoit été morcelé. Dès le mois de février, cinq-cents houssards commandés par le major de Zettmar, avoient eu ordre de ruiner, en Pologne, les magasins des Russes établis sur la Warthe. Jusqu'au printemps, ce corps *) resta en Silésie dans les environs de Glogau. De là, ayant joint l'armée du comte de Dohna **), il couvrit l'artillerie dans sa retraite après la malheureuse journée de Kay. Enfin, dans celle de Francfort ou de Kunersdorf, plus fameuse et plus malheureuse encore, le détachement accompagnoit le roi et protégeoit sa droite, lorsque ce prince ne voulant point encore lâcher la victoire qu'il s'étoit vu si près de remporter, se jeta avec quelque

*) Sous les ordres du major de Reizenstein, Mr de Zettmar ayant été nommé commandant du régiment.

**) Commandée par Mr de Wédel.

infanterie dans un gros d'ennemis, au milieu du feu. Son cheval fut tué sous lui. L'aide-de-camp de Götz lui donna le sien. Au même instant la cavalerie du général Laudon fondit sur lui, et le roi se trouva dans un péril d'autant plus éminent qu'il refusoit de se retirer. Dans ce moment décisif, les houssards de Zieten se jettent entre lui et les ennemis; le salut de la Prusse, l'honneur, la vengeance les animent; ils tombent avec furie sur la cavalerie autrichienne, l'arrêtent, l'écartent du régiment de Diericke à la tête duquel le roi s'étoit mis, et se battent en retraite avec lui. Le lieutenant Velten fut celui qui se distingua le plus; il repoussa une troupe de grenadiers à cheval qui déjà entouroient le roi et alloient l'enlever. Le capitaine de Prittwitz *) eut la force et la présence d'esprit de s'emparer de ce prince, de l'entraîner hors de la mêlée, de lui faire passer de force

*) Depuis, général de la cavalerie et chef du régiment des gendarmes. „Le roi auroit été pris par les ennemis, si Mr de Prittwitz ne les eût attaqués avec cent houssards, pour lui donner le temps de repasser le défilé.“ *Guerre de sept ans.*

le défilé du moulin jusqu'au pont de Guritz, où ils trouvèrent l'armée qui avoit-là son point de ralliement.

On a depuis ce temps, appelé ces houssards les sauveurs de Fréderic, les sauveurs de la patrie. Le mérite de ce service a dû rejaillir sur leur chef, qui de son côté, n'a jamais oublié cet événement glorieux.

La campagne n'avoit pas décidé du sort de la Prusse; l'hiver même ne procura point à l'armée le repos dont elle avoit un si pressant besoin. Obligé de tirer ses subsistances de la Saxe, et ne pouvant regagner l'Elbe sur l'ennemi après les malheureuses affaires de Maxen et de Meissen, le roi se contenta de resserrer le maréchal dans l'étroit espace entre Dresde et la vallée de Plauen, en cantonnant lui-même depuis Dippoltswalde en deça de la Mulda, jusqu'à Freyberg, Wilsdorf et les environs de Meissen. De cette manière, il protégeoit la Marche et Berlin, tandis que le corps de Fouqué, établi dans la Haute-Lusace, couvroit le Bas-marquisat et la Silésie.

Zieten commandoit l'avant-garde. Il campoit autour de Kesselsdorf et des villages en deça de la vallée de Plauen, en face d'un ennemi retranché et qui avoit tout l'avantage du terrain. Avec huit bataillons, une division de chasseurs et quarante-huit escadrons de houssards, le roi, en les lui refusant à lui-même, l'avoit chargé du soin d'assurer les cantonnemens du reste de l'armée. Il avoit pris son quartier-général à Kesselsdorf; là, environné de ses troupes, lesquelles, surtout les troupes légères, campoient au milieu des neiges dans des huttes de terre, il avoit à combattre avec elles, outre ceux de sa patrie, tous les ennemis à la fois, les maladies, la saison, et le plus redoutable de tous, la faim. Tous les jours, il falloit que plusieurs bataillons montassent la garde. Toutes les nuits, il falloit que les houssards et les dragons tinssent leurs chevaux sellés, tandis que de fortes patrouilles marchoient de tous côtés, pour surveiller et l'ennemi et le camp. On voit par les instructions encore existantes de Zieten aux différens chefs, qu'en raison de la grandeur et de la proximité du danger, il crut devoir redoubler de

vigilance et de sévérité. Les soldats soumis à cette discipline nécessitée par les conjonctures, infatigables dans ce nouveau genre de service, avoient besoin de quelque dédommagement; leur général crut pouvoir le leur accorder en se relâchant sur d'autres points; pour les munir contre la rigueur de la saison dans un pays qui manquoit de bois, il leur permit de brûler les cloisons, les écuries, les granges, et jusqu'aux maisons des villages saxons situés entre Willsdorf et Kesselsdorf. Tandis que dans la disette de toutes choses, le camp dévastoit la contrée pour subsister, Zieten, dans la calamité commune, n'avoit d'autre consolation que celle de voir ses mesures de défense efficaces, et l'ennemi immobile.

Au soin d'observer cet ennemi, s'en joignit pour Zieten un autre qu'il eut à partager avec le roi et toute l'armée; c'étoit celui de se recruter. Les ressources de la Prusse paroissoient épuisées; celles des ennemis étoient inépuisables. L'Autriche comptoit sur cette circonstance; elle refusa opiniâtrement la paix. Elle ignoroit les ressources du génie de Fréde-

ric, qui sut, comme par un coup de baguette, créer une armée de soixante-mille hommes.

Fréderic savoit que tout cède aux efforts de la volonté. Il connoissoit ses généraux; l'ordre qu'il leur expédia de compléter chacun son régiment, voilà sa baguette magique. Zieten reçut de lui la lettre suivante, datée de Freiberg le 8 février 1760.

„- - - - - Indépendamment de vos houssards prisonniers de guerre, vous remettrez votre régiment sur le pied complet des quinzecents chevaux de fondation. Quant aux prisonniers, vous savez qu'il ne faut pas y compter; ils meurent, ils passent au service de l'ennemi, ils s'échappent; on ne les échange jamais tous.“

Zieten eut beaucoup de peine à se compléter. Il y réussit cependant; le nom même que portoit son régiment y contribua; au printemps il ne lui manquoit pas un homme.

La lettre suivante du roi sert à prouver les obligations que ce prince lui avoit:

„Mon cher lieutenant-général de Zieten. Je vous fais savoir, qu'à la place de la gratification stipulée pour les quartiers d'hiver, je viens de vous assigner quinze-cents écus, que vous retirerez contre votre quittance, de ma caisse de guerre. Je souhaiterois de tout mon coeur, que les circonstances me permissent de vous témoigner ma satisfaction d'une manière plus efficace. Je reconnois comme je le dois, vos bons et infatigables services. Soyez persuadé que je ne les oublierai jamais, et que dans toutes les occasions j'aurai plaisir à vous prouver que je suis votre bien affectionné roi,

de Freiberg, le 17 avril 1760.

Fréderic.

Nous voici parvenus à l'an 1760, à la cinquième campagne de cette longue et interminable guerre. Après de courts différens, l'Autriche et la Russie s'étoient de nouveau réunies, conjurées contre la Prusse, comptoient l'écraser de leur prépondérance, préparoient du moins au grand Fréderic de nouveaux orages. Pour les dissiper, il s'étoit rendu dès le prin-

temps en Silésie; de là, il avoit repassé en Saxe où il assiégeoit Dresde. Il avoit envoyé le prince Henri sur les frontières de la Pologne pour s'opposer aux Russes.

Pendant toute cette campagne Zieten ne quitta point l'armée du roi, dont il commandoit la cavalerie de l'aile droite, excepté dans les marches, où il se trouvoit toujours à la tête ou à la queue, selon que l'armée avoit besoin de lui. Telle étoit la réputation qu'il s'étoit acquise, que les ennemis craignoient de l'attaquer, du moins à forces égales. Ils ne le firent que deux fois avec succès, la première par la faute du roi, la seconde parce qu'ils avoient une supériorité décidée.

Le 7 juillet le roi fit une grande reconnoissance entre Nieder-Gurke et Göde, près de Dresde, contre le corps de Lascy. Zieten commandoit le détachement qui servoit d'escorte. Il avoit fait trois-cents prisonniers, et rempli le but de la reconnoissance. Il sollicitoit le roi de se retirer; il le voyoit à trois lieues du camp; les colonnes de Lascy s'ébran-

loient; le danger augmentoit à chaque pas. Fréderic insistoit sur l'arrivée de ses grenadiers qui suivoient de loin, et arrivèrent trop tard. La nombreuse cavalerie de Lascy culbuta celle de Zieten, qui se replia jusqu'à Welke sur les grenadiers. On n'osa la poursuivre plus loin, mais deux-cents braves avoient péri inutilement. Le lendemain on se remit en marche pour passer l'Elbe et faire le siége de Dresde.

Vers le même temps, un détachement de ses houssards attaqué et pris en queue par ceux de Lascy, à Kalkowitz sur la Sprée, perdit deux officiers, trois bas-officiers et quatre-vingt-trois soldats. Ils périrent, mais avec la gloire de n'avoir succombé qu'au nombre.

En général, les malheurs se succédoient rapidement, et la position du roi étoit extrêmement critique. Glatz s'étoit rendu; Laudon assiégeoit Breslau avec une armée de trente-mille hommes. La belle résistance du général de Tauenzien, qui avec trois mille invalides gardoit dix-neuf mille prisonniers et défendoit la place, donna au prince Henri le temps

d'arriver, et de sauver une seconde fois la Silésie.

Quatre-vingt mille Russes s'étoient mis en mouvement. Ils approchoient de Glogau pour y donner la main aux Autrichiens. Leur réunion sembloit inévitable. Il ne restoit au roi, pour l'empêcher, que de lever le siége infructueux de Dresde et d'accourir du fond de la Saxe. Il se mit en marche avec trente-mille hommes. Quatre-vingt-dix mille Autrichiens le talonnoient. Il opposa Zieten à Daun et Laudon réunis. Cette marche, de l'Elbe jusqu'à Lignitz, fut une des plus pénibles et des plus périlleuses de toute la guerre. L'armée entière rendit à Zieten le témoignage d'avoir par les efforts et la bravoure de son arrière-garde, assuré les opérations du reste. Elle arriva heureusement au lieu de sa destination. Zieten n'avoit perdu que peu de monde.

Entré dans le camp de Lignitz, éloigné de ses magasins, coupé du prince Henri, resserré dans un espace étroit, incommode, Frédéric n'avoit choisi cette position que pour

frapper un coup décisif qui seul pouvoit le sauver. Il falloit livrer bataille; il falloit la gagner. Elle se donna, et toute l'armée attribua le premier succès au major de Hund du régiment de Zieten, qui eut le bonheur de découvrir à temps l'ennemi en pleine marche.

C'étoient, d'un côté, les Autrichiens, de l'autre, les Russes. Ceux-là vouloient surprendre le roi, l'envelopper, le battre; ceux-ci devoient lui barrer la retraite et le chemin de Glogau.

Le roi ignoroit que les Russes fussent dans le voisinage, et lorsqu'au retour d'une patrouille, le lieutenant de Wolfrath *) du régiment de Zieten, le lui apprit, il refusa d'y croire. Néanmoins il leva son camp dans la nuit du 14, passa le Schwarzbach dans celle du 15, fit reposer les troupes jusqu'au matin, et se préparoit à gagner l'Oder.

*) Depuis lieutenant-général, et mort il y a quelques années.

Pendant que l'armée prend du repos, le major Hund et le lieutenant Wolfrath reconnoissent la contrée. Quelle est leur surprise, lorsque des hauteurs de Binowitz ils découvrent les colonnes de Laudon qui vont s'en emparer, et à Panten un corps de cavalerie! Chaque minute est précieuse; ils volent pour avertir le roi; ils ont le bonheur de le trouver dans un petit bois avec le margrave Charles et Zieten, autour d'un feu et endormi. Le jour commençoit à poindre. Le major arrive à toute bride, et s'écrie: „L'ennemi est à quatre-cents pas!“ C'étoit la voix de l'ange tutélaire de la Prusse.

Sans demander les ordres du roi, Zieten se met à la tête du régiment du prince de Prusse cuirassiers, qui n'avoit pas dessellé. Il culbute les tirailleurs, il donne sur l'infanterie qui les suit, et l'écharpe. On apprend des prisonniers, que c'étoient cinq-cents grenadiers volontaires de Laudon qui avoient dû tenter un coup de main. Le roi se sert de son corps de réserve pour arrêter l'attaque, et fait en même temps l'admirable disposition que l'histoire cé-

lèbre, et que le succès couronna. Assailli à la fois par Daun et Laudon, il se jette entre-deux, les sépare; son aile gauche bat Laudon, tandis que sa droite, aux ordres de Zieten et de Wédel, tient Daun et Lascy en respect, et les empêche d'avancer.

Si l'on avoit suivi ponctuellement les ordres de Zieten, les batteries n'auroient joué qu'à l'approche des Autrichiens. Elles commencèrent trop tôt leur feu, qui en fut moins meurtrier.

La bataille avoit commencé à l'aube du jour; dès les cinq heures elle étoit gagnée. Jamais victoire ne fut plus décidée; jamais vainqueur ne se vit transporté plus vite de l'abyme du danger au comble de la gloire. Tout en déplorant les calamités de la guerre *) et l'obligation de les prolonger, il ordonne des décharges du canon et de la mousqueterie, pour célébrer la mort de ses braves frères d'ar-

*) „Quand finira mon tourment!“ Fréderic prononça ces belles paroles sur le champ de bataille.

mes et l'issue de cette journée. Quatre-vingt-six officiers, six mille soldats, quatre-vingt-deux canons, vingt-trois drapeaux et étendards furent autant de trophées des armes prussiennes. La perte de Laudon s'éleva à dix mille hommes; celle des Prussiens montoit à six-cents morts, et le double de blessés.

Fréderic et Zieten avoient passé la nuit ensemble autour d'un feu de garde; incertains de la chance et des hasards qu'ils alloient courir, ils s'étoient quittés brusquement à l'alerte du major de Hund; l'un et l'autre ils avoient combattu pour la gloire et pour la patrie, ils se revirent vainqueurs sur le champ de bataille. Zieten félicite le roi, le roi embrasse Zieten, et le nomme général de la cavalerie.

Si le roi dut cette victoire à la rapidité de son coup-d'oeil et à l'étendue de son génie, qui savoit profiter et du moment et du terrain et des fautes de l'ennemi, il n'en fut pas moins redevable à l'habileté de ses officiers et à la bravoure de ses troupes. Le lieutenant-colonel de Möllendorf, le même qui avoit con-

tribué à la victoire de Leuthen, soutenu par le major de Rhodich *), empêcha toute une colonne de déboucher du village de Panten, d'où elle fut même obligée de se retirer. Les régimens de Wédel, Forcade, Saldern, les gardes, et surtout celui du prince Ferdinand se couvrirent de gloire. Ce dernier régiment avoit prodigieusement souffert. Après la bataille, le roi décora de la croix du mérite le petit nombre d'officiers qui étoient restés en vie, et leur promit de ne jamais oublier leurs services.

Zieten aimoit ce régiment de préférence. Il le distinguoit dans l'infanterie, comme il distingua toujours dans la cavalerie celui du prince de Prusse cuirassiers, aujourd'hui Schleinitz, qui lui avoit été d'un grand secours pour disperser les volontaires de Laudon avant la bataille.

La victoire de Lignitz avoit fait gagner du temps au roi, avoit affoibli l'un de ses en-

*) Mort lieutenant-général et chef du département de la guerre.

nemis. Il lui restoit encore à se débarrasser de l'autre. Le général Czernitscheff qui commandoit les Russes, s'étoit avancé jusqu'à Lissa. Il falloit lui faire repasser l'Oder. L'armée manquoit de vivres; il falloit s'en procurer de Glogau. Le prince Henri étoit à Breslau, et Daun devant Schweidnitz; il falloit se joindre au premier, et tourner le second. Dans toutes ces opérations heureuses Zieten rendit d'utiles services. Tour-à-tour ouvrant ou fermant les marches, toujours côtoyé, jamais entamé par Lascy, il fit aux généraux Saint-Ignon et Nauendorf un nombre considérable de prisonniers.

Fréderic étoit parvenu à nettoyer la Silésie d'ennemis, et à mettre Schweidnitz en état de la défendre. Ce n'étoit que la moitié de la grande tâche qu'il s'étoit imposée. Après tant de marches et de contre-marches pénibles, il entreprit celle qui devoit rétablir ses affaires dans le Brandebourg et en Saxe. Déjà les Russes et les Autrichiens s'étoient emparés de sa capitale, et les Cercles des principales villes de la Saxe, surtout de Torgau et de

ses magasins. Le roi détacha un corps pour délivrer Berlin, et conduisit lui-même son armée à Torgau, qu'il ne pouvoit laisser au pouvoir de l'ennemi. Daun le suivoit toujours; maître de Dresde, de Torgau, des deux rives de l'Elbe, de toute la Saxe, il lui coupoit partout les vivres, les communications. La position du roi étoit précaire. Il se voyoit sans magasins, sans places fortes, aux approches de l'hiver, n'ayant en Saxe que le pouce de terre qu'il occupoit, craignant d'être isolé de Berlin. Des rives de l'Oder et de la Warthe, les Russes menaçoient de prendre leurs quartiers d'hiver dans le Brandebourg. Il falloit à tout prix reprendre Torgau, reconquérir l'Elbe, empêcher la jonction des Autrichiens avec les Russes, et délivrer la Marche.

Mr de Daun connoissoit toute l'importance du poste de Torgau. En vain, par ses marches et ses démonstrations, le roi l'attiroit-il du côté de Dresde; il restoit immobile dans son camp.

La situation des Prussiens devenoit de jour en jour plus critique. Campés à Du-

ben *), réduits à l'unique magasin de cette ville qui ne pouvoit plus fournir à l'entretien de quatre semaines, il falloit vaincre ou périr. Dans cette perplexité, le roi se fit joindre par Zieten qui occupoit Wittenberg, leva son camp, et passa l'Elbe à Dessau, sans que l'ennemi qui attendoit ce passage sur trois autres points, se mît en devoir de l'empêcher. Après s'être renforcé des corps du prince de Wirtemberg et du général Hulsen, qui venoient de chasser les Russes de Berlin et les Cercles de Leipzig et de la Saxe, il concentra toutes ses forces, et se prépara à dissiper, par un grand coup que frappoit le courage du désespoir, les sombres nuages qui couvroient l'avenir à ses yeux.

Fréderic risquoit beaucoup, ou plutôt il risquoit tout. Pour la première fois sa grande âme se livroit à de noirs pressentimens; il balançoit pour la première fois sur le parti qu'il avoit à prendre. Incertain s'il courroit cette chance décisive, il en conféroit avec ses généraux en présence de Zieten. Livré à la crainte

*) Vers la fin d'octobre.

bien plus qu'à l'espérance, il leur exposoit ses doutes, ses appréhensions, et par là les leur communiquoit. Comment eussent-ils osé lui conseiller ce que son courage ne lui ordonnoit point, et se charger d'une responsabilité dont il paroissoit vouloir les charger dans le cas de non-réussite. Ils gardoient tous un silence profond et respectueux, quand Zieten entreprit de le rompre. „Tout est possible, sire; il n'y a qu'à triompher des difficultés!" Ce peu de mots décidèrent le roi; la bataille fut résolue.

Le roi s'ébranla avec toute l'armée le 2 novembre, marcha jusqu'à Schilde, prit son quartier-général à Lang-Reichenbach, et après s'être assuré de la position du maréchal Daun sur les hauteurs de Siptitz, il communiqua aux généraux de l'aile gauche la disposition de l'attaque projetée pour le lendemain. Quant à son aile droite aux ordres de Zieten, il donna à ce général des instructions secrètes.

Le jour de la bataille, 5 novembre, à six heures et demi du matin, l'armée se mit en

marche sur quatre colonnes. Les houssards de Zieten précédoient la première que le roi commandoit en personne. A dix heures, le corps de Zieten se sépara de l'aile gauche, au moment où la brigade de Saldern eut atteint la grande route de Leipzig à Torgau.

Les forces de Zieten consistoient en quatre brigades, celles

de Saldern,
de Zeunert,
de Tettenborn,
de Grumbkow.

Sa cavalerie, sous les ordres du duc de Wirtemberg, comprenoit

3 escadrons des gardes-du-corps,
5 — des gendarmes,
5 — des carabiniers du corps,
5 — des cuirassiers du Prince de Prusse,
5 — — — de Seidlitz,
1 régiment de Czettritz dragons,
1 — — Norrmann —
1 — — Krockow —

Le colonel de Kleist commandoit les troupes légères, savoir

1 régiment de houssards de Kleist,
1 régiment de dragons de Kleist,
1 bataillon-franc de Salemnon.

Le roi vouloit, en deux mots, pendant que Zieten attaqueroit l'ennemi de front, le prendre à dos, gagner en même temps que son général, le centre des hauteurs de Siptitz, et les emporter d'assaut. En conséquence, après avoir quitté la chaussée de Leipzig, Zieten devoit avancer le long du chemin dit la Butterstrafse, tandis que le roi prenant à gauche, fileroit par la forêt de Domitz pour tourner l'ennemi. Zieten avoit deux heures de moins à marcher. Pour combiner les deux attaques, il fut convenu qu'il se tiendroit caché dans les bois jusqu'à ce que le bruit du canon et de la mousqueterie l'avertît d'avancer et d'engager l'affaire.

Tel étoit le plan d'attaque. Celui de défense que Daun y opposoit, n'étoit pas moins redoutable. Son aile droite avoit garni les

vignobles derrière le village de Siptitz; elle étoit couverte par la forêt de Domitz et par des abattis. L'aile gauche s'étendoit jusqu'à Zinna. En avant de cette aile et du centre étoit le ruisseau dit Röhrgraben, qui prend sa source au-dessus de Siptitz, traverse le village, plusieurs étangs, une canardière, et se jette dans le lac de Torgau. Le corps de Lascy étoit posté près de Coswig, la réserve à Grofswig, deux détachemens en avant à Weidenhayn et Vogelsang, et plusieurs postes volans dans la forêt de Domitz et sur la chaussée de Leipzig.

Le roi et Zieten avancent, chacun de leur côté, Zieten lentement à cause des obstacles. La grande route de Leipzig étoit gâtée par les pluies, bordée de fossés et de haies qui ne permettoient pas d'en sortir. A l'entrée du bois de Klitsch les colonnes d'infanterie ont ordre de faire halte, jusqu'à ce qu'avec son avant-garde Mr de Kleist ait chassé les troupes légères qui l'infestoient. Cette opération prend une heure; après quoi la cavalerie continue à marcher sur la chaussée, et l'infanterie enfile

la Butterstrafse pour arriver aux hauteurs de Siptiz.

La cavalerie, où se trouve Zieten, rencontre un détachement de Lascy qui s'est posté à la Rothe-Fuhrt sur la chaussée de Leipzig, et qui derrière un abattis, fait mine avec deux canons, de disputer le passage. Un bataillon-franc se met en devoir de l'attaquer; l'ennemi se retire, abandonne ses canons; mais il faut déblayer l'abattis, il faut rétablir le pont de la Rothe-Fuhrt. Nouveau retard. Zieten en profite pour traverser le bois avec son escorte, et reconnoître l'ennemi. Il découvre le corps de Lascy, dont l'aile gauche, composée de cavalerie, a passé le Röhrgraben et s'étend jusqu'à la canardière; la droite, où est l'infanterie, s'adosse à la gauche de Daun. Ces deux ailes forment ensemble un angle rentrant, que le Röhrgraben couvre dans toute sa longueur. A la droite du corps de Lascy est la canardière, une chaîne de petits étangs et une batterie.

A peine Zieten est-il sorti du bois, que le premier boulet qui part de la batterie, étend

mort derrière lui, un de ses officiers d'ordonnance. Le plus jeune de ses camarades qui n'avoit jamais vu le feu, accourt à Zieten pour l'avertir. „Cela suffit, lui dit le général avec le plus grand sang-froid, il y en aura bien d'autres de tués.“

En même temps, un houssard arrive du roi avec des dépêches que Zieten parcourt avec une agitation marquée. Il tire sa montre, il s'écrie: „Est-il fou?“ Il étoit deux heures; on croyoit entendre une canonnade; mais la direction du vent étant contraire, on n'en étoit pas sûr.

De son côté, le roi entendoit distinctement tous les coups. Il avoit cru que ceux qui étoient tombés à la Rothe-Fuhrt, étoient le commencement de l'attaque. Il ne concevoit rien à cette précipitation. Il ne lui restoit qu'à en faire de même, d'autant plus que des paysans et des transfuges lui annonçoient que Daun va passer l'Elbe, qu'il a fait construire des ponts, qu'il y a un mouvement rétrograde dans ses bagages, son artillerie de réserve, ses

farines. Ce n'étoit qu'un changement de position, que le roi prend pour une retraite. Il se hâte d'arriver, d'attaquer avant que ses forces soient réunies. Ses premières brigades, soutenues par les seuls houssards de Zieten, sans artillerie, sans cavalerie de ligne, sans tout l'appareil imposant qui donne du nerf à l'assaillant, avancent contre l'ennemi retranché. Elles sont abymées plutôt que vaincues, et c'est du sang le plus précieux de ses troupes que Fréderic commence par payer la victoire qui doit couronner la fin de cette journée.

S'il avoit suivi à la lettre les ordres du roi, Zieten auroit marché droit à Grofswig, et de là aux hauteurs de Siptitz. Au lieu de cela, pour ne pas prêter le flanc au corps de Lascy qui auroit pu aisément le tourner, il prend un détour. Il se fait joindre par son infanterie, la place sur deux lignes, la cavalerie à droite, une batterie en avant; dans cet ordre de bataille, il attaque Lascy, adossant sa gauche à la montagne de Siptitz, et sa droite à la canardière. Une partie de sa cavalerie ayant trouvé

un gué, prend celle de Lascy en flanc, et la fait reculer.

Cependant, son monde souffre beaucoup du feu des redoutes de Zinna et des hauteurs de Siptitz contre lesquelles il avançoit. Zieten parcouroit lentement les rangs de la cavalerie, lorsqu'un boulet emporte la tête d'un cuirassier du prince de Prusse. Ses camarades frémissent. Zieten leur rend l'intrépidité par son exemple et par ces mots: „Mes enfans, cet honnête homme a une mort bien douce!“

La marche de l'infanterie continue. Malgré un feu d'enfer qui part des hauteurs de Siptitz, elle avance toujours. Daun lui oppose sa seconde ligne. Zieten déploie la sienne, et la place sur l'aile gauche de la première. Il veut attirer toute l'attention de l'ennemi sur ce point, pour faciliter l'attaque du roi. Il donne ordre à la cavalerie de rester en arrière de sa droite, immobile, tenant celle de Lascy en respect, évitant tout engagement avec elles. Le duc de Wirtemberg, à qui il a fait

passer cet ordre, le fait coucher par écrit, mot-à-mot, par l'aide-de-camp, craignant sans doute la responsabilité.

Zieten est en face de Siptitz avec ses bataillons. Il tire de la ligne le régiment de Dierke, et lui fait emporter une redoute et un moulin à vent, d'où il veut pénétrer dans le village. Mais les ennemis se retirent sur une des hauteurs environnantes, mettent le feu aux premières maisons, et forcent le régiment à la retraite.

A cette attaque, Zieten faillit être tué par l'imprudence d'un canonnier; mais au moment où le coup partit, son cheval se cabra et fit un saut de côté. Dans un premier mouvement de colère, Zieten, le sabre nu, se jette sur le canonnier; il se remet sur-le-champ, et se contente de le réprimander.

Cependant on cherchoit un autre passage pour gagner la hauteur. La brigade de Saldern traverse un petit bois, et attaque les vignobles. C'est là que l'ennemi étoit en force.

Les régimens de Harrach, Sincère, Harsch et Léopold Daun reçoivent les Prussiens à coups de canon, et les repoussent avec perte.

Le jour baissoit. On entendoit distinctement que du côté où le roi étoit, la canonnade s'éloignoit; on en concluoit qu'il étoit en retraite. Nouveau motif pour les guerriers de Zieten, de tenter l'impossible afin d'assurer le succès de la journée. Les difficultés augmentoient par la nature même d'un terrain glissant, marécageux, imprégné de l'eau de plusieurs sources, à peine praticable pour le piéton, impraticable pour les chevaux et l'artillerie.

Zieten ne se laisse point rebuter; tournant plus à gauche, il brave de nouvelles batteries. Le silence de sa marche, celui du jour tombant contrastent avec le tonnerre des bouches à feu. La victoire est dûe à tant d'efforts. Le colonel de Möllendorf, commandant des gardes, qui s'étoit couvert de gloire dans les journées de Leuthen et de Lignitz, et qui connoissoit parfaitement les environs de Torgau pour y avoir cantonné et en avoir étudié

le local, découvre une digue *) entre deux étangs que l'ennemi a négligé d'occuper. A la tête de la brigade de Saldern il y passe le premier; le général et sa brigade le suivent; on donne l'assaut à une redoute. Zieten, averti, envoie du soutien; la redoute est emportée; les Prussiens s'y logent, s'y maintiennent. Saldern grièvement blessé, ordonne au nom du

*) Cette digue étoit si étroite qu'il ne pouvoit y passer que trois hommes de front. La compagnie du major Lehmann, faisant partie du régiment du margrave Charles, est à la tête de la colonne. Au moment où elle se prépare à passer, elle aperçoit à l'autre bout deux canons qu'on alloit pointer pour enfiler la digue. Elle s'arrête, elle voit l'impossibilité d'avancer. Un seul mousquetaire, nommé Chrétien Gulle, s'écrie: „N'importe que je meure, ni comment!" Il s'élance sur la digue, court aux artilleurs, renverse l'un d'un coup de feu, l'autre d'un coup de crosse. Son fusil se brise; du tronçon il frappe les autres, leur fait abandonner leur arme. Trois de ses camarades le suivent, le soutiennent. Les canons sont encloués, renversés. La colonne passe la digue, monte à l'assaut de la redoute. En vain des bataillons ennemis s'opposent; ils sont culbutés. Gulle, à qui ses officiers promettent de belles récompenses, tombe dans la mêlée. Il est pleuré de ses camarades. Il n'étoit que blessé; il en réchappa. Oublié depuis, il jouit aujourd'hui à Soldin, sa ville natale, du traitement d'invalide.

roi et au sien, au colonel Möllendorf de se charger du commandement; Möllendorf prépare une seconde attaque, la dirige, la fait réussir; mais il est fait prisonnier.

Les Prussiens n'avoient d'autres canons que ceux qu'ils prenoient à l'ennemi. Les hauteurs étoient trop escarpées, le terrain trop sablonneux pour qu'il fût possible d'y monter cette arme. Les chevaux refusoient le service; en vain Zieten faisoit indistinctement frapper sur eux et sur leurs conducteurs; on les eût assommés sans parvenir à les faire avancer d'un pas. A la fin, les braves fantassins s'attèlent devant leurs pièces de campagne, les traînent en avant; Zieten place le gros canon à la droite de la digue, pour assurer ce passage.

Le manque d'artillerie retardoit la victoire. Outre la première redoute, il en restoit d'autres à emporter. Pour abréger, Zieten forme son infanterie en ligne au-delà de Siptitz, et donne l'assaut à la grande batterie. L'ennemi sa défend en désespéré, le sang coule à grands flots, le succès est incertain, peut-être la bat-

terie et le champ de bataille seroient-ils restés à l'ennemi, si dans ce moment décisif, l'ange de la Prusse n'eût amené le général de Lestwitz avec des troupes fraîches, qui secondèrent l'assaut et firent pencher la balance. Mr de Lestwitz faisoit partie de la réserve du roi. Avec cinq bataillons de grenadiers, il venoit d'établir une batterie, de protéger la retraite de la cavalerie du roi à Neiden, de repousser celle des Autrichiens qui vouloit la poursuivre. Maître de son poste, il avance pour soutenir Zieten qui se rapprochoit de lui; leur jonction s'opère, la dernière batterie est enlevée, l'ennemi se retire, le silence succède au tumulte, le champ de bataille est conquis; les Prussiens se doutent qu'ils sont vainqueurs, et attendent le jour pour s'en convaincre.

Cependant le roi, repoussé jusqu'à Neiden avec sa cavalerie, y passe une nuit cruelle dans l'église du village. Son inquiétude augmente de minute en minute. A tout moment il fait regarder si l'aube paroît. A la petite pointe du jour, il se jette à cheval, sort du village. Il a fait à peine cent pas, que le chasseur qui

l'accompagnoit, l'avertit qu'un officier enveloppé dans un manteau blanc, arrive au galop. Le chasseur prend les devans, reconnoît Zieten, le nomme au roi. Celui-ci, ne pouvant s'imaginer que son général soit porteur d'une bonne nouvelle, le reçoit avec une inquiétude marquée. Dans l'attitude et avec le ton de l'officier d'ordonnance qui fait son rapport, Zieten s'arrête et dit: „Sire, l'ennemi est battu; il se retire!“ Alors le roi se précipite de cheval. Zieten a sauté du sien; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, le roi dans l'extase de la joie, son général muet d'attendrissement et laissant un libre cours à ses larmes.

Après avoir payé ce premier tribut à la sensibilité, Zieten s'étant remis, instruisit le roi de tout ce qui s'étoit passé de son côté, et apprit à son tour, que l'infanterie du roi, soutenue par la cavalerie, s'étoit maintenue au pied des hauteurs, que par conséquent la retraite de l'ennemi étoit générale, et qu'il n'étoit pas besoin de recommencer le combat. En même temps, il apprit que le roi avoit couru les plus grands dangers, qu'un coup de

feu lui avoit effleuré la peau, que la balle s'étoit arrêtée dans son juste-au-corps. Après s'être assuré de toutes ces nouvelles et de la santé de son prince, il retourne à son corps. Arrivé à l'aile gauche de l'infanterie, et passant le long de la ligne, il crie à son monde: „Camarades, le roi a gagné la bataille; l'ennemi est complètement défait. Vive notre grand roi Fréderic!" Tous répondent d'un commun accord: „Vive le roi! vive notre Fritz *)! mais vive aussi Zieten, notre père, le roi des houssards!".

Pendant la bataille, la cavalerie de Zieten, commandée par le duc de Wirtemberg, avoit tenu en respect le corps de Lascy. A la fin, les canons pris à l'ennemi furent dirigés contre les bataillons que ce général envoyoit au secours de Siptitz.

Nous épargnons au lecteur tous les détails de cette action étrangers à Zieten, et par con-

*) C'étoit le nom de guerre que les soldats donnoient au roi, en abréviation de celui de Fréderic. Le roi aimoit qu'on l'appelât ainsi.

séquent à notre sujet. Nous le renvoyons, s'il en est curieux, à l'excellent ouvrage que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois dans le cours du nôtre, aux *Observations du Vétéran autrichien*, depuis la page 277 jusqu'à la page 303. Il y est rendu pleine justice à la part que Zieten a eue au gain de la bataille.

Nous finissons par une anecdote qui nous paroît remarquable. Cette bataille, qui fut la dernière où Fréderic et Zieten combattirent en personne, fut la première où Zieten teignit son sabre du sang des ennemis. Il le mit en si mauvais état, que son houssard d'ordonnance, le sieur Fahrenholz, de qui nous tenons l'anecdote, eut peine à le nettoyer.

Le régiment de Zieten, qui faisoit partie de l'armée du roi, s'est trop bien comporté dans cette journée, pour ne pas mériter qu'on en fasse mention. Avant la bataille, il fit prisonnier dans la forêt de Domitz, le général St. Ignon et la plus grande partie de ses dragons. Il y perdit son brave commandant, le major de Zettmar. Lorsque le roi fit la

première attaque avec ses grenadiers, il n'avoit que ce régiment pour soutien, et s'en servit comme de cavalerie de ligne. En général, on doit le nommer à côté de ceux de Baireuth, du margrave Fréderic et de Spaen *), pour leur rendre également justice.

„Tout est possible; il n'y a qu'à triompher des difficultés." Ces paroles prononcées le 2 novembre, et qui s'accomplirent à la lettre dans la journée du 3, le roi et Zieten se les rappelèrent sans doute plus d'une fois dans la suite.

La victoire de Torgau assuroit aux Prussiens des quartiers d'hiver sûrs et commodes. L'armée Autrichienne repoussée jusques sous Dresde, y prit les siens. Des corps détachés délogèrent l'ennemi de la Silésie, des Marches, de la Poméranie; les Russes retournèrent en Pologne, les Suédois repassèrent la Pène, le siége de Cosel ne fut point entrepris. Tout l'avantage des Autrichiens se bornoit à la prise de

*) Commandé par le brave colonel de Dalwig.

Glaz. Les armées étoient considérablement fondues; celle des Prussiens souffroit du refus d'échanger les prisonniers; celle des Autrichiens étoit mal payée. Les finances de l'Impératrice-reine étoient en désordre; les moyens et les ressources du roi de Prusse paroissoient inépuisables.

Le roi s'étendoit en Saxe, où il avoit pris son quartier-général à Leipzig. Zieten avoit le sien à Meissen; son corps cantonnoit entre cette ville et Nossen. Ce corps assez considérable, étoit composé de dix-huit bataillons et de quinze escadrons de dragons; son avant-garde, forte d'environ deux mille hommes de troupes légères, occupoit avec quelques canons la position de Siebeneichen, Wendischbohra, Robschutz et Miltitz.

Avant la dislocation de l'armée, le général avoit reçu du roi la lettre suivante, qui fait honneur aux sentimens de justice et d'humanité de ce prince.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. Vous allez entrer en quartiers d'hi-

ver. Il est nécessaire que la fin de la campagne ramène l'ordre dans l'armée, et fasse cesser les abus qui s'y sont glissés. Les marches et les contre-marches, les mouvemens, les opérations militaires ont nécessité des moyens violens et arbitraires pour se fournir de vivres, et leur ont servi d'excuse. Maintenant l'ordre, la justice et le soin de notre conservation exige de l'uniformité et la plus exacte discipline dans le mode de nous procurer les choses nécessaires à la vie, d'établir des magasins, de lever des contributions en Saxe. Je veux et entends qu'à l'avenir toute concussion, toute exaction, toute livraison violente et arbitraire cesse; je veux que l'armée se soumette aux lois de la discipline, et que les excès et les transgressions soient sévèrement punis. Je vous charge particulièrement, mon cher Zieten, de veiller à l'exécution de mes ordres, de faire savoir aux habitans des campagnes, par-tout où vous commandez et commanderez dans la suite, que moyennant qu'ils soient exacts à fournir les livraisans et les contributions régulières qu'on leur imposera, ils ne seront

nullement inquiétés du reste, mais au contraire protégés et maintenus dans leurs propriétés; et qu'on n'emploiera contre eux des voies de rigueur qu'autant qu'ils les auront eux-mêmes provoquées par leur négligence à se conformer à ce qu'on exige raisonnablement d'eux. Un édit détaillé que je ferai publier et distribuer, les mettra suffisamment au fait. Au reste, ce que je vous ordonne par la présente, n'aura vigueur de loi qu'après que vous aurez passé la Tribsche. De ce moment-là, vous maintiendrez l'ordre et la discipline dans votre corps. Je suis votre bien affectionné roi,

à Leipzig, ce 27 nov. 1760.

Fréderic."

Dans le cours de cet hiver Zieten reçut plusieurs lettres du roi, qui se sont conservées parmi ses papiers. Elles ne contiennent rien d'intéressant. Ce sont des réponses aux rapports du général, des instructions, des avis sur la position des ennemis, des raisonnemens militaires. En voici deux que nous distinguons des autres, parce qu'elles servent à peindre

Fréderic, et que la dernière est apostillée de sa main.

I.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. Je vous ai fait savoir par le général Ramin, l'heureux succès du détachement de Sybourg à Langensalze. J'entre aujourd'hui dans les détails de l'expédition. Le général Sybourg a forcé le passage de l'Instrut; il a repoussé jusqu'au-delà de Langensalze, les François et les Saxons commandés par le comte de Stainville; il a abymé les Saxons; joint au général Spörke, il a chassé les François jusqu'à Eisenach, et leur a pris dans la suite cinq canons, cinq drapeaux, soixante-deux officiers, trois-mille soldats. Depuis, l'ennemi pressé par le général Luckner, a évacué Eisenach et Gotha, et s'est replié sur Vach. De son côté, le prince Ferdinand de Brunsvic me mande que le prince héréditaire est entré dans la Hesse, s'est emparé de Fritzlar et du superbe magasin des François. Enfin, je viens d'apprendre avant-hier par courrier, que le

prince Ferdinand a délivré Cassel, a fait la garnison prisonnière, s'est emparé des magasins et d'un train considérable de chariots. C'est avec plaisir que je vous communique toutes ces bonnes nouvelles. J'ai ordonné pour dimanche les cérémonies militaires usitées. Les progrès du corps de Sybourg ne laissant pas que de me donner de l'occupation à cause des arrangemens ultérieurs qu'ils exigent, je compte rester ici jusqu'au commencement de mars, dans la supposition que tout sera tranquille de votre côté. S'il en étoit autrement, donnez-m'en avis tout de suite, et je suis à vous. Votre bien affectionné

à Leipzig, le 20 février 1761.

Frédéric.

II.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. J'ai reçu votre lettre du 21. Persuadé de la part vive et sincère que vous prenez à mon service et à mes intérêts, je vous informe avec plaisir de la continuation de nos succès en Thuringe. Le général Sy-

bourg s'étant avancé le 20 jusqu'à Arnstadt au-delà de Gotha, les Cercles se sont retirés précipitamment à Ilmenau et Smalkalden. Toute la contrée est nettoyée, car j'ai fort lieu de croire que ce qui reste encore de troupes de l'Empire dans le cercle de Neustadt, regagnera la Franconie. Quant au général Spörke, il a dispersé le corps de Stainville à Vach. Luckner leur a pris six canons et tout le bagage. L'expédition du duc Ferdinand s'est confirmée. Il a emporté Cassel d'assaut, a fait dix bataillons prisonniers de guerre, pris trente canons, s'est emparé des magasins de Fritzlar. Tout cela fera sortir les François bredouille de Hesse, j'en suis sûr. J'approuve, au reste, que vous envoyiez le bataillon de Quintus à Strehlen. Pour la garnison et le magasin de Lomatsch, c'est au lieutenant-général de Forcade d'y pourvoir. Il n'a point encore affoibli son corps par des détachemens. Vous lui donnerez, comme de ma part, vos ordres et vos dispositions. Je suis toujours votre affectionné roi,

à Leipzig, 23 février 1761.

Fréderic.

**

(De sa main.)

„Le maréchal de Broglio est arrivé à Fulde avec vingt-mille hommes; c'est tout ce qui lui reste d'une armée de soixante mille. Cela peut nous donner la paix!"

Fréderic.

Tous les voeux du roi tendoient à la paix. Le guerrier, le conquérant faisoit place à l'homme, au père de son peuple. Cependant, deux années d'épreuves lui étoient encore destinées. On sait que la campagne de 1761 fut la plus périlleuse, la plus désespérée de toutes.

C'est aux maîtres de l'art à décider, si la jonction de la grande armée russe avec les Autrichiens est une de ces opérations que Fréderic auroit pu empêcher, si c'est une faute de ce grand capitaine, si l'épuisement de ses forces et la durée de la guerre l'ont fait sommeiller un moment, ou si cette circonstance fatale tient à la mort du général Golz. Ce qu'il y a de certain, c'est que Zieten, son successeur au commandement, arriva deux jours trop tard. Il avoit été chargé auparavant du soin de met-

tre les vivres et les pontons en sûreté; de couvrir ensuite la marche du roi en Silésie. Le général Golz qui avoit pris les devans pour tomber sur les Russes encore dispersés en Pologne, et les battre séparément, étoit tombé malade à Glogau, y étoit mort sans avoir pu exécuter son plan. Le roi envoya Zieten pour lui succéder. Il arriva trop tard: l'armée russe s'étoit concentrée. Malgré cela, Zieten se mit à la tête du corps de Golz, pénétra en Pologne, prit son camp à Kosten, vis-à-vis des Russes; l'Obra seule les séparoit. Le roi étoit à Schweidnitz, où il avoit Laudon en tête. Inquiet de la direction que prendroit l'armée russe, il ordonna à Zieten de renforcer les garnisons de Brieg et de Breslau. Ces détachemens ayant considérablement affoibli son corps, il dut se borner à la défensive.

A cet aperçu général il ne paroît pas inutile de joindre le journal détaillé des opérations de Zieten.

Dès qu'il eut reçu l'ordre du roi de succéder au général Golz, il se rendit à sa destina-

tion. Arrivé le 29 juin à Glogau, il se mit en marche le 30 pour Kosten. Cependant, les deux premières divisions russes s'étoient mises en mouvement, avoient marché le 26 et le 27; arrivées à Moszina, elles y avoient fait halte le 28. Les deux autres divisions de Fermor et de Czernischeff avoient suivi le 27 et 28, s'étoient jointes aux deux premières le 29, et la grande armée réunie s'étant mise en mouvement le 30, avoit occupé le camp de Czempin, à deux lieues de Kosten.

Le corps de Golz, tel que Zieten l'avoit trouvé en se chargeant du commandement, consistoit en vingt-quatre bataillons d'infanterie et quarante-sept escadrons de cavalerie de ligne et légère. Il avoit environ vingt mille hommes à opposer à soixante mille Russes. Malgré cette grande disproportion de forces, il avance le 30 jusqu'à Polnisch-Lissa et Borchen, et arrive le 1 juillet à Kosten. Pendant cette marche, son avant-garde rencontre un détachement ennemi commandé par le brigadier Löpel, le mène battant jusqu'à Kosten, fait prisonniers le brigadier, trois officiers et qua-

rante cosaques. Mais voulant poursuivre trop loin leurs avantages, les houssards de Zieten et de Malachowsky tombent dans un gros de cavalerie que le général Czernicheff conduit lui-même, et perdent quatorze morts et dix-huit prisonniers.

Cependant Zieten prend un excellent camp à Kosten. Sa droite s'étend jusqu'à Czerkowa, et sa gauche jusqu'à Gukowa. La ville de Kosten couvre le front de sa droite; il y met en garnison un bataillon de grenadiers. Outre cela, le front et les deux flancs de son camp sont couverts d'un marais de quatre milles de long, que traverse une seule digue fort étroite à Kotta. Mr de Tempelhof, auteur de l'Histoire de la guerre de sept ans, que personne ne récusera pour juge en ces matières, assure (T. V. p. 93) que ce camp de Zieten est un des plus forts qu'on ait jamais pris, vu qu'il faut deux jours de marche pour le tourner, et pour forcer l'armée qui l'occupe à prendre une nouvelle position. De plus, il reste toujours à cette armée la ressource de se replier par Schmiegel et Fraustadt sur Glogau,

sans avoir rien à craindre, même de forces supérieures.

Cependant, Zieten ne profita pas longtemps des avantages que lui offroit son camp de Kosten. Ayant été informé le 3, que l'ennemi alloit à Dalskow, et craignant pour les forteresses de la Silésie, il prit lui-même par Storchnest, appuyant la gauche de son camp à cette ville, et sa droite à Kopkowa. Il détacha le prince de Bernbourg avec cinq bataillons et quinze escadrons, pour garnir les hauteurs de Grätz qui protégeoient sa gauche. Tous les efforts qu'il fit pour s'assurer de la position de l'ennemi, furent inutiles. Mr d'Anhalt avec quatre-cents chevaux, réussit tout aussi peu que Mr de Dalwig avec deux bataillons et vingt escadrons, à passer l'Obra; et les rapports de ces deux officiers se bornèrent à lui apprendre que le camp et le gros de l'armée russe étoient à Dolskow.

Zieten réitéroit tous les jours ses tentatives. Tous les jours, le grand nombre de troupes légères qui voltigeoient en devant du

camp, rendoit les reconnoissances vaines. A la fin, voulant se tirer de cette incertitude dangereuse et cruelle, il détacha le 8, le colonel Dalwig avec deux bataillons et vingt escadrons à Krzwin, pour y effectuer le passage de l'Obra. Cet officier trouva un gué dans une contrée fort marécageuse; mais à peine arrivé à l'autre bord, il y fut accueilli d'une si grande quantité de cavalerie ennemie, que la prudence l'obligea à faire retraite. La perte ne fut pas considérable, mais il revint sans apporter de nouvelles lumières à son chef.

Le 9, Zieten apprit enfin que l'ennemi s'étoit mis en marche, et campoit à Borke. Cette nouvelle se confirma dans la suite. Czernicheff avoit occupé Borke le premier; la grande armée l'y avoit suivi le 11, et campoit le 12 à Kobielin. Cette marche indiquoit clairement que les Russes en vouloient à Breslau. Pour prévenir l'ennemi, Zieten marcha le 9 jusqu'à Bojanowa, le 10 jusqu'à Trachenberg, et prit le 11 son camp à Brausnitz.

Ce fut dans ce camp que lui parvint l'ordre du roi de partager son corps en deux

moitiés, et de prendre tout de suite le chemin de Breslau. Ces deux divisions, destinées l'une pour Brieg, l'autre pour Breslau, campèrent l'une et l'autre séparément, dans les environs de cette dernière ville. Cependant l'armée russe touchoit à la frontière de Silésie; elle la passa le 15, prit son camp à Henrichsdorf et Brzlavecz proche Militz, et avança le 17 en deux divisions jusqu'à Tscheschen. Zieten fut informé de cette invasion par le colonel de Lossow qu'il avoit envoyé à Oels et Bernstadt en reconnoissance, avec le régiment de Ruesch houssards, et qui deux jours après, lui amena quatre officiers, quatorze bas-officiers et cent-huit dragons qu'il avoit pris aux Russes.

Ce mouvement de l'ennemi obligea Zieten à se camper près de Breslau entre Gubitz et Hufen, avec la division qui lui restoit, et qui se bornoit à onze bataillons et au double d'escadrons. Il fit travailler deux mille hommes à des retranchemens, pour suppléer au nombre des troupes.

Breslau et Brieg étoient à couvert d'un coup de main; Zieten défendoit la première de ces forteresses, et le général de Knoblauch la seconde. Si cependant Zieten, avec tout le corps de Golz, avoit conservé la position de Brausnitz, peut-être auroit-il pu opposer aux Russes, à leur entrée en Silésie, une résistance plus vigoureuse; du moins il auroit pu les arrêter quelque temps, et contre-carrer leur jonction avec l'armée de Laudon. Au lieu que maîtres de la partie du duché au-delà de l'Oder, ils se portèrent sans obstácle sur Militsch, Wartemberg et Namslau, et en remontant le fleuve, se joignirent à leurs alliés.

De ce moment, la conservation de la Silésie dut être le fruit, non d'une action décisive, mais de marches et de contre-marches, de démonstrations, de manoeuvres, de positions que le roi prit et fit prendre à son armée distribuée en différens corps, confiés à ses meilleurs généraux, et disposés de manière à ne présenter aucune lacune par où l'ennemi eût pu pénétrer. A la fin, voyant que les Impériaux et les Russes se concentroient, il ne resta d'autre

parti au roi que de suivre leur exemple, et d'occuper en rase campagne une espèce de forteresse artificielle à Bunzelwitz, d'y établir le célèbre camp qui en porta le nom, et d'y attendre l'événement. Cette enceinte étroite renfermoit à la fois le roi, son armée et le salut de la patrie.

A cette époque critique Fréderic éprouva la fidélité et le zèle de ses généraux, en même temps que leur courage et leur activité. Zieten venoit d'être rappelé de Breslau avec son corps. Il fut du nombre de ceux qui assistèrent le roi de leur tête et de leur bras, de leurs conseils et de leurs efforts: il fit plus; il joignit aux devoirs de son poste, le tendre intérêt du coeur pour la personne de son souverain. Il n'ignoroit pas que dans son abattement, dans son découragement, Fréderic appeloit la mort le dernier ami qui lui restât. Dans leurs entretiens nocturnes, quand couchés sur la paille dans la redoute la plus exposée aux ennemis, les deux héros se confioient mutuellement leurs peines et leurs secrets, c'étoit Zieten qui aux craintes du roi opposoit ses

espérances; c'étoit lui qui relevoit le courage de son royal ami, en l'assurant „que tout iroit bien.“ Il prononçoit ces paroles avec tant de conviction, il les répétoit si souvent et si positivement, qu'un jour le roi aigri par le malheur, fatigué d'un genre de consolation qui n'étoit pas de son goût, lui demanda d'un ton moqueur, „s'il étoit venu un nouvel allié à la Prusse?“ — „Non sire, répondit Zieten, je ne connois que l'ancien d'en haut; mais il ne nous abandonnera point.“ — „Mais, dit le roi, il ne fait plus de miracles!“ — „N'importe, répliqua Zieten; il n'en est pas besoin. Qu'il combattre pour nous, et nous ne succomberons pas!“ Bientôt après, le roi fit l'heureuse expérience que la piété ne confond point, que la Providence n'est pas un vain nom, et que l'assurance de Zieten étoit celle du héros chrétien. L'armée sortit intacte de son camp transformé en prison, et Fréderic dit à son général, avec une feinte indifférence et l'accent vrai de la sensibilité: „Pour cette fois vous avez eu raison, et votre allié a tenu parole.“

Le dévouement tendre de Zieten pour son roi ne l'empêchoit pas cependant d'agir vigoureusement et avec énergie, toutes les fois qu'il s'agissoit de maintenir ses droits. Mais il savoit allier la délicatesse à la fermeté. Nous en fournirons un exemple pris dans l'histoire de cette campagne.

Nous avons vu plus haut, que le roi l'avoit envoyé à Glogau après la mort du général Golz, pour se charger du commandement et marcher contre les Russes. La santé de Zieten, toujours foible, donnoit alors de vives alarmes. Apparemment que le roi craignit de le perdre comme Golz, ou craignit du moins que son état valétudinaire ne l'empêchât de pousser les opérations avec l'activité nécessaire. Quoi qu'il en soit, il envoya son aide-de-camp général d'Anhalt joindre le corps de Zieten, en le chargeant secrètement du soin de conduire les affaires. Cet officier favori de Fréderic arrive, s'annonce respectueusement à Zieten, en est accueilli au mieux. Sous prétexte de recevoir les ordres du général, il se prépare à en donner; mais celui-ci, quoique

du premier coup-d'oeil il eût pénétré les vues du roi et l'objet de la mission, quoique cet arrangement secret l'eût blessé au vif, sans se trahir, sans manifester la moindre sensibilité, se montre imperturbable, continue seul l'exercice de ses fonctions de général-en-chef, se débarrasse de son rival de la manière la plus simple, en se servant de lui comme d'un aide-de-camp; il l'emploie en cette qualité seule, l'envoie porter, exécuter ses ordres, le charge des commissions les plus insignifiantes, et parvient à lui enlever toute l'importance dont il jouissoit à l'armée du roi et à laquelle il avoit bien espéré d'ajouter celle de sa nouvelle mission. Trompé dans son attente, il pria le roi de le faire revenir, par la raison „qu'il n'y avoit rien à faire avec le vieux Zieten, et qu'il ne lui étoit d'aucune utilité." Le roi prit le parti de le rappeler.

La fin de cette campagne se signala par la surprise de Schweidnitz. Ce coup de main du général Laudon fut le seul échec que les deux grandes armées réunies portèrent au roi; cependant la perte de cette place, jointe à la

perspective de la campagne prochaine, lui fut des plus sensibles. Les ennemis avoient pris pied en Silésie. Ils y établirent, aussi bien que le roi, leurs quartiers d'hiver. Un corps de Russes commandé par le général Czernitscheff, et que le maréchal de Butturlin avoit cédé au général Laudon, prit les siens dans le comté de Glaz. La grande armée russe retourna en Pologne, trop tard pour empêcher le général Platen de ruiner les magasins de Posen et un train de cinq mille chariots. Daun et le prince Henri hivernèrent en Saxe avec leurs troupes, Laudon à Schweidnitz, et le roi à Breslau.

L'attentat du 30 novembre contre la personne du roi à Strehlen, généralement connu, généralement abhorré, avoit répandu l'épouvante dans l'armée prussienne. Pour un danger découvert, pour un crime puni, que de dangers, de crimes, de traîtres cachés! Les chaînes, les poignards, nouvelles armes qu'il falloit combattre!

Si, dans la vie de Zieten, nous indiquons cet événement et quelques autres relatifs au

roi, c'est que tout ce qui concernoit ce prince et la patrie n'étoit point étranger à son coeur. Nous voici arrivés avec lui à une époque fertile en grandes révolutions.

Elisabeth, impératrice de Russie, l'ennemie personnelle de Fréderic, meurt le 25 décembre 1761. Son successeur et son neveu, Pierre III, l'admirateur de ce prince, fait la paix avec lui, veut y engager l'Autriche. Au refus de cette puissance, il ordonne à son général Czernitscheff de quitter avec ses vingt-mille hommes, l'armée de Laudon pour se joindre à celle du roi. A son imitation, la Suède se détache de la ligue, et le roi eut lieu de se rappeler de son allié d'en haut, auquel du moins Zieten ne manqua point d'attribuer la gloire de ces heureux événemens.

Ainsi s'ouvrit, sous l'aspect le plus riant, la septième et dernière campagne de cette guerre. Le roi la commença par les préparatifs du siége de Schweidnitz qu'il vouloit reprendre aux Autrichiens. Laudon se disposoit à faire une vigoureuse résistance. Toutes les

puissances belligérantes se voyoient au dernier acte de cette sanglante tragédie, et vouloient la finir avec éclat.

Zieten n'eut point de corps particulier à ses ordres. Toujours dans le quartier-général du roi, il commandoit en chef pendant les absences de ce prince, ou partageoit le commandement avec lui quand deux opérations marchoient de front. L'intention des Prussiens étoit de déloger l'armée autrichienne qui empêchoit le siége de Schweidnitz. Immobile, elle résistoit à toutes les démonstrations d'attaque. Retranchée sur les flancs, sur le centre, sa position sembloit la mettre à couvert de toute insulte.

Le maréchal Daun avoit épuisé tout son art dans le choix de son camp. Il l'avoit assis sur les hauteurs de Burkersdorf; des corps détachés occupoient les gorges des montagnes, formoient une chaîne de communication avec Schweidnitz, tenoient en sujétion toute la contrée, et rendoient le siége impossible. Cependant le roi ne pouvoit se résoudre à laisser ce

fleuron de la Silésie au pouvoir de l'ennemi. Ne pouvant assiéger la place, il voulut emporter le camp d'assaut. Son élève, son émule, le major-général de Möllendorf, le même que nous avons vu dans les journées de Torgau, de Lignitz, de Leuthen, vainqueur par-tout, se met le 21 juillet à la tête de sa brigade, et à la vue des armées combinées russe et prussienne, il escalade le camp, et s'en empare dans l'espace de quatre heures. Ce chef-d'oeuvre de tactique prussienne est exécuté avec autant de précision que de célérité. Toutes les barrières sont franchies, et l'armée en déroute ne peut refuser son admiration au vainqueur. Avec lui, se distingue le général comte de Lottum, qui mourut depuis commandant de Berlin, et à la tombe duquel nous attachons avec sensibilité cette branche de laurier.

Le succès de cette journée étoit de la plus grande importance pour Fréderic. Ce prince avoit perdu son puissant allié. Le 9 juillet s'étoit opérée la grande révolution de Russie. Pierre III détrôné, mort; Catherine II lui succédant, changeant de système, ordonnant à

son général Czernitscheff de ramener ses troupes; ces nouvelles accablantes pour la Prusse désespéroient le roi, transpiroient déjà dans l'armée. Les Autrichiens ne pouvoient tarder d'en être instruits; il falloit frapper le coup avant qu'ils pussent le faire avorter. Frédéric gagna sur le coeur du général russe, et non sur son âme intéressée, comme on l'a faussement répandu, de différer son départ de vingt-quatre heures, pour appuyer l'attaque de Burkersdorf. Ce général fit plus; il rangea son armée en ordre de bataille, imposa par un front menaçant, facilita le succès. Le major de Berge son ami, le même dont il a déjà été parlé dans cet ouvrage, lui ayant demandé le lendemain: „Eh qu'eussiez-vous fait si l'événement avoit été douteux?“ — „Marché en avant, et m'être fait tuer.“

Zieten qui avoit appris la grande nouvelle par un de ses aides-de-camp, le lieutenant de Kleist des gendarmes, refusoit absolument d'y croire, la traitoit de fable et d'invention politique. Cependant il voulut être sûr de son fait, et voici ce qu'il imagina. Il avoit le

même jour tous les officiers russes à dîner. A table, il se lève, et porte la santé de l'empereur. Les convives se troublent, leur embarras est extrême; les uns se lèvent et boivent, les autres restent assis et balancent. Zieten vit clair.

La séparation des deux armées leur fut également sensible. Les officiers russes et prussiens s'étoient liés de cette amitié tendre qui semble être naturelle aux deux nations. Ce qu'ils redoutoient, n'arriva point; ils ne durent plus tourner leurs armes les uns contre les autres, et les Russes, en partant, firent des voeux pour celles des Prussiens.

Après avoir délogé les Impériaux de Burkersdorf, le roi entreprit au commencement d'août le siége de Schweidnitz. Le général de Tauenzien commandoit l'armée de siége. Celle du roi étoit partagée en deux moitiés. La première, campée à Lampersdorf, et alternativement aux ordres de ce prince et de Zieten, couvroit le siége. L'autre moitié, conduite par le duc de Bevern qui venoit d'être rendu

à l'état, étoit postée à Reichembach. Le maréchal Daun, à qui il importoit de faire lever le siége, avoit pris sur les hauteurs de Langenbiel une attitude menaçante. Le roi alloit, venoit incessamment, visitoit les deux camps, la tranchée qu'on avoit ouverte le 8 d'août, pressoit le siége, appréhendoit une bataille, se retranchoit, pour l'éviter, dans les gorges et jusques sur la crête des montagnes, entretenoit soigneusement la communication des deux camps, pour qu'ils pussent se soutenir au besoin.

L'événement justifia ces mesures. Le maréchal Daun avoit conçu un plan d'attaque qui paroissoit infaillible. Tandis que le général Beck tomberoit sur le flanc gauche et à dos des Prussiens, que Lascy les attaqueroit de front avec dix bataillons d'élite, le comte Odonell avec vingt-cinq escadrons devoit passer le Pailbach, gagner la plaine de Reichenbach, couvrir la gauche de Lascy, en se jetant entre elle et le secours que le corps du roi pourroit prêter à celui de Bévern. Plusieurs détachemens au pied des montagnes avoient la même destination.

Peu avant la bataille, le roi et Zieten se rencontrent au retour d'une reconnoissance que chacun a faite de son côté. Le roi n'avoit avec lui que ses aides-de-camp MM. d'Anhalt et de Schwérin; l'adjudant Lestocq accompagnoit Zieten. A l'approche de son général, Fréderic s'arrête; indécis, il demande à la troupe: „A qui en veut l'ennemi? à Lampersdorf ou à Reichenbach?" On se tait; on n'ose décider. Zieten seul a le coup-d'oeil juste, la présence d'esprit nécessaire, le courage de répondre: „Sire, quoi qu'il arrive, il faut placer une aile de cavalerie sur les hauteurs de Reichenbach. Ce conseil fut bientôt après trouvé salutaire; le succès du 16 août, le gain de la bataille en dépendirent. Déjà Beck avoit tourné le corps de Bévern; déjà il avoit remporté des avantages; la cavalerie d'Odonell pouvoit envelopper le duc: le danger étoit pressant; il fallut appeler au secours celle du roi. Le duc de Wirtemberg qui la commandoit, arrive à temps avec son aile droite, et rétablit la ligne. S'il eût tardé davantage, si l'on eût oublié, négligé l'avis de Zieten, tout étoit perdu. Odonell avoit passé

le défilé, avoit gagné la plaine, formoit sa ligne. Mais l'artillerie à cheval de Wirtemberg ouvre un feu terrible sur son flanc gauche; le général Lentulus, du corps de Bévern, tombe sur sa droite; le combat s'engage, l'infanterie prussienne avance, la cavalerie autrichienne repasse le défilé en désordre, le duc de Wirtemberg la poursuit, lui enlève quatre étendards et plusieurs centaines de prisonniers. Tous les corps d'attaque se retirent, la victoire demeure aux Prussiens, et le siége de Schweidnitz est poussé avec vigueur.

Pendant la bataille, Zieten étoit à son poste. Il commandoit le camp de Lampersdorf, et se partageoit entre les secours qu'il devoit au duc de Bévern, et la résistance qu'il s'agissoit d'opposer à l'ennemi. Après avoir détaché le duc de Wirtemberg avec la moitié de sa cavalerie, il donne ordre à l'autre moitié d'appuyer sa gauche de Reichenbach et sa droite du Roth-Vorwerk, pour contenir l'aile droite de l'ennemi qui menaçoit sa gauche. L'aide-de-camp qu'il avoit chargé de cet ordre, après l'avoir fait parvenir au général qui com-

mandoit cette moitié, continue son chemin pour aller trouver le roi, qui avoit joint Bévern et auquel Zieten avoit à faire passer des rapports. Le général Kiau comprenant mal, ou exécutant mal l'ordre de son chef, place son monde sur la même ligne que l'infanterie, en appuyant sa gauche du Vorwerk et sa droite de la batterie de Péterswalde. Zieten arrive, voit la faute, la redresse sur-le-champ, et se met dans une si violente colère, que le général, pour se tirer d'affaire, a recours au mensonge, rejette le tout sur l'aide-de-camp, et proteste avoir exécuté l'ordre reçu. Au même instant Mr de Lestocq arrive; c'étoit le porteur de l'ordre. Zieten le lui fait répéter mot-à-mot en présence du général. Le mensonge se découvre; Zieten ne se modère plus. Dans son emportement, il dit entre autres à Mr de Kiau: „Sachez que ce n'est pas avec une tête à l'évent comme la vôtre qu'on bat l'ennemi; sachez qu'on ne vous le passera pas une seconde fois." Cependant, revenu de son premier mouvement, Zieten ne donna point connoissance du fait au roi, et le général plus touché de la délicatesse de son chef qu'il n'a-

voit été sensible à sa vivacité, ne cessa de lui prouver dans la suite son dévouement et son respect.

Après tant d'inutiles tentatives, les Autrichiens abandonnèrent Schweidnitz à son sort, et se retirèrent. Ils ne le regardoient pas comme perdu: outre sa force naturelle, ils y avoient toute une armée en garnison. Le siége continue lentement, mais avec moins de danger. Zieten jouit de quelques heures de loisir; il les emploie à s'entretenir avec ses officiers sur l'art de fortifier les places, avec les laboureurs sur celui d'ensemencer les champs. Il alloit souvent dans la tranchée, s'exposer aux bombes des ennemis, et les voir tomber à ses pieds sans les craindre.

Ce fut la dernière fois que Zieten vit des bouches à feu dirigées contre lui. Quatre mois plus tard, aux cris funèbres de la mort succédèrent les chants de la paix et de l'alégresse. La patrie ouvrit les bras à ses enfans, et les accueillit en triomphe.

Schweidnitz se rend le 9 octobre par capitulation, avec sa garnison d'onze mille hom-

mes. Le 29, le prince Henri que l'Histoire nommera toujours le Fabius et le César des Prussiens, le capitaine sans peur et sans reproche, gagne sur les Cercles la bataille de Freyberg. Les princes Ferdinand, Charles et Fréderic de Brunsvic cueillent de nouveaux lauriers sur le Rhin, et Fréderic le grand, l'unique, entrelace les siens de l'olive de la paix, en la donnant au monde *).

Les héros de la Prusse firent rentrer leurs glaives dans le fourreau, avec le sentiment honorable et doux de ne les en avoir tirés que pour la défense de la patrie. Ils avoient rendu leur roi immortel, pour prix de ce que leur roi les avoit rendus invincibles. Élevé au-dessus des plus grands capitaines de tous les âges, Fréderic leur devoit une partie de son élévation et de sa gloire. De ce moment, le nom de *Prussien* honora le général comme le soldat; pour l'un comme pour l'autre, le souvenir de la guerre de sept ans devint une jouissance délicieuse et la douce récompense de leurs tra-

*) Le 15 février 1763 à Hubertsbourg.

vaux passés. L'Histoire elle-même imprimoit son cachet sur les titres de leur illustration, et leur consacroit la plus belle page de ses annales.

Depuis, un fanatisme politique et révolutionnaire a mis l'Europe en combustion; une guerre cruelle a déchiré les entrailles du corps social; des peuples, et non des armées, se sont levés en masse; des nations entières se sont combattues; à peine la terre et la mer ont suffi à une lutte non-interrompue de dix ans. C'est aux siècles futurs à comparer ces deux périodes, à en rapprocher les principaux traits, à en fixer le caractère, et à prononcer avec impartialité. Heureux l'univers, si à côté de ces deux guerres on n'en compte jamais une troisième!

Nous n'ajouterions point à la gloire de Zieten, en récapitulant ses exploits. Nous l'avons suivi dans ses campagnes, nous avons rapporté ses faits; notre simple récit est devenu son éloge; ses actions ont parlé pour lui; il ne leur faut point d'ornement étranger. Mais nous manquerions au devoir d'historien si nous passions sous silence la manière dont il s'est

conduit à l'égard de ses troupes; nous devons ces détails aux jeunes guerriers que son exemple doit instruire.

Général et général-en-chef, il n'a jamais rien négligé de ce qui l'avoit occupé comme officier subalterne; il a étendu sur tout un régiment, sur toute une armée, les soins qu'il avoit commencé par rendre à sa compagnie. En marche, on le voyoit à la tête, à la queue des colonnes, pourvoir à tout avec une infatigable activité. Tantôt il ralentissoit la marche pour donner aux derniers le temps de suivre et d'arriver; tantôt il remplissoit les lacunes; tantôt il reconnoissoit les ponts, les défilés, toute la contrée; en un mot, il n'eut jamais de meilleur quartier-mestre-général que lui-même.

L'armée entroit-elle au camp, Zieten n'étoit satisfait qu'après avoir tout examiné, tout arrangé, jusqu'aux moindres détails, suppléé aux omissions, obvié aux inconvéniens. Quand, selon lui, le roi avoit négligé un point, il y avisoit; il plaçoit et déplaçoit les gardes du

camp, en augmentoit, en diminuoit le nombre; dans un terrain coupé il facilitoit les communications, faisoit construire des ponts etc. On respectoit ses ordres à l'égal de ceux du maître.

Après avoir pourvu à l'intérieur du camp, il en visitoit les environs. Le jour, la nuit, quand les autres se livroient au repos, il montoit à cheval pour étudier la contrée, pour découvrir les points sur lesquels l'attaque des ennemis pouvoit se diriger, et ceux qui pouvoient servir de défense. C'étoit-là sa constante occupation, en marche, au camp, partout. Aussi l'armée lui avoit-elle donné le surnom de son gardien. Quand, étant devenu vieux, il lui arrivoit quelquefois de s'endormir à la table du roi, ce prince ne vouloit pas qu'on l'éveillât. La première fois qu'on se mit en devoir de le faire, le roi l'empêcha, et dit à cette occasion ces belles paroles: „Laissez-le dormir; il a assez veillé pour nous!"

Fréderic l'estimoit particulièrement à cause de la fermeté de son caractère, que les plus

grands revers militaires n'ont pu ébranler un moment. Elevé au milieu des orages, il avoit appris à leur opposer un front d'airain. Quand les autres trembloient, il restoit calme, et se confioit en Dieu. Ce courage froid, cette patience tranquille, ce fond de caractère imperturbable, influoit sur l'âme de son prince, qui souvent, quand de sombres nuages obscurcissoient son horizon, se rendoit seul, la nuit, dans l'humble cabane où Zieten reposoit, pour lui demander des consolations et des conseils. Plus d'une fois le coeur du consolateur a saigné, quand au lieu de se rendre à ses raisons, le roi découragé lui disoit pour toute réponse: „Cela n'ira pas; cela ne sauroit aller!“ —

Zieten étendoit jusqu'au soldat le talent qu'il avoit de relever les abattus. Il savoit que dans le repos et dans l'inaction des camps se manifeste le germe du découragement, qu'on y sent doublement la faim et la misère. Pour cet effet, il parcouroit les rangs à pied, à cheval, invitoit les soldats à sortir de leurs tentes: „Allons camarades! que faites-vous là-dedans?“ Dès qu'on entendoit sa voix, on pa-

roissoit, on lui crioit un „Vive notre bon père Zieten!“ — „Eh bien, continuoit-il alors, comment va-t-il?“ Répondoit-on: „Mal!“ il savoit adoucir cette réponse et le sort de celui qui la faisoit, en répliquant: „Courage, si tout va mal aujourd'hui, tout ira mieux demain!“ Souvent il descendoit de cheval, s'entretenoit familièrement avec ses vieux grenadiers, chassoit les nuages qui ombrageoient leurs fronts, et leur faisoit oublier la faim en les repaissant d'espérance. Cette grande popularité, jointe à une bienveillance franche et sincère, qui s'étendoit indistinctement sur toutes les armes du camp, qui ne lui faisoit oublier que lui-même, lui avoit gagné le respect et la confiance de l'armée, au point que, d'un commun accord, comme nous venons de le voir, et entraînée par la force du sentiment, elle ne l'appeloit plus que son père.

Dans les combats que Zieten dirigeoit ou livroit en personne, le plus jeune officier savoit d'avance qu'il n'échapperoit point à ses regards, que ses exploits seroient remarqués, distingués, récompensés. Dans la journée de

Lignitz, à l'attaque des volontaires de Laudon avant la bataille, un jeune lieutenant du régiment du prince de Prusse, nommé Calbo, avoit été blessé. Après la victoire, Zieten passe devant l'officier qu'on étoit occupé à panser. Il le reconnoît, parle avec éloge de son courage, avec intérêt de sa blessure, le félicite de ce qu'elle est légère, vante à cette occasion les services que le régiment a rendus et la bravoure qu'il a montrée. De tels procédés ne pouvoient que lui gagner tous les coeurs. Encore aujourd'hui, au bout de vingt-neuf ans, Mr de Calbo se rappelle avec sensibilité cette anecdote et l'impression qu'elle fit sur lui et que le temps n'a point effacée. C'est ainsi que deux mots de Zieten devenoient pour les jeunes guerriers un puissant aiguillon à la gloire et au devoir.

Des officiers de mérite, des régimens entiers pouvoient compter sur ses bons offices, sur sa puissante intercession. Quand, sans leur faute, à une trop grande distance du roi, ou par quelque accident imprévu, ils avoient perdu les bonnes grâces de ce prince, Zieten

cherchoit et trouvoit le moment favorable de le guérir de ses préventions. Obligé souvent de revenir à la charge, il ne se lassoit point qu'il n'eût réussi. Dans la campagne de 1761, où, comme on sait, le roi vouloit empêcher la jonction des deux armées, il faisoit dans cette vue plusieurs démonstrations qui devoient en imposer à l'ennemi. Un jour qu'il avoit ordonné à Zieten de faire sous ses yeux une expédition du côté de Kloster-Wahlstadt, ce général détacha à gauche, avec ordre de reconnoître un bois, deux escadrons du régiment de Finkenstein dragons, que le roi n'aimoit pas. La tête de ces escadrons découvre un gros de cavalerie autrichienne dans un fond; on a su depuis que c'étoient quarante-deux escadrons. Mais resserrés dans un terrain étroit, il étoit possible de les attaquer avec avantage pourvu qu'on le fît avec hardiesse et en faisant croire qu'on étoit soutenu. Ce fut le parti que prirent les deux chefs de ces escadrons *); fiers de pouvoir répéter sous les yeux du roi les exploits qui les avoient illustrés à

*) MM. de Borgsdorff et de Schätzel.

Créfeld et à Minden, officiers et soldats prennent la résolution d'arracher à ce prince une approbation qui jusqu'alors leur avoit été injustement refusée. Ils attaquent à grands cris, après être convenus qu'ils ne s'arrêteroient point à faire des prisonniers, après s'être dit que Zieten ne les abandonneroit point. A peine le roi a-t-il vu ce mouvement qu'il envoie à toute bride un de ses aides-de-camp avec cet ordre: „Dites à Zieten qu'il empêche les deux escadrons de joindre l'ennemi; il est trop fort." Zieten le renvoie avec la réponse: „Dites au roi, que je le prie de les laisser faire, et d'être témoin du succès. Je lui ai toujours dit que ce sont de braves gens; c'est maintenant à eux de le prouver. J'enverrai le reste du régiment à leur secours." La promesse de Zieten se réalise; les dragons font des prodiges de valeur et de tactique. A leur retour, le roi distribue à tous les officiers la croix du mérite, et leur permet de porter des sabres d'honneur relatifs à cette journée. Depuis ce jour, Fréderic témoigna constamment son estime au régiment. Zieten qui avoit eu le bonheur, ou pour mieux dire, le

mérite de la lui faire rendre, s'applaudit encore long-temps après, d'avoir si bien saisi et employé ce moment favorable.

Toujours sérieux, souvent très-sévère à l'égard des officiers qui lui étoient subordonnés, surtout quand ils étoient d'un rang élevé, il exigeoit d'eux le même secret qu'il mettoit lui-même dans ses moindres expéditions. Il poussoit le scrupule au point de n'instruire les troupes de leur destination qu'au dernier moment. A la veille d'une marche, d'un mouvement, rien n'osoit transpirer dans l'armée, et les instructions ou les dispositions qu'il avoit à donner aux généraux, il les leur dictoit en secret, après avoir fait retirer leurs aides-de-camp. Un jour que le général de Bandemer, dont la main trembloit de vieillesse, lui avoit demandé la permission de faire écrire son aide-de-camp à sa place, Zieten ne la lui accorda qu'avec peine, et après l'avoir rendu formellement responsable de la discrétion de son officier.

De nouveaux officiers, de nouveaux aides-de-camp, surtout quand ils lui étoient adressés

par la faveur, jouoient les premiers temps un rôle très-passif, très-secondaire: il les employoit aux commissions les plus insignifiantes. Ce n'étoit qu'après les avoir mis à l'épreuve, qu'après avoir appris à les connoître, qu'il leur donnoit sa confiance et leur rendoit justice.

Il choisissoit ses aides-de-camp-majors parmi ses meilleurs officiers. Pour remplir ce poste, il falloit avoir infiniment de talent et d'activité. Sévère jusqu'à l'excès envers eux, très-exigeant, et ne leur pardonnant tout au plus que des fautes de jeunesse et étrangères au service, Zieten les mettoit à une rude école. Deux grands généraux ont rempli long-temps et honorablement ce poste sous lui; l'un, aujourd'hui lieutenant-général, Mr de Köhler, qu'il appeloit toujours son élève, son ami, qu'il chérissoit tendrement, qu'il a particulièrement recommandé au roi; l'autre, Mr de Lestocq, major-général, qui succéda au premier, et dont cette histoire a déjà parlé avec éloge. L'un et l'autre reconnoissent avec sensibilité ce qu'ils doivent à leur maître, à leur père, à leur ami.

A la sévérité que Zieten mettoit dans tout ce qui regardoit le service militaire, il savoit allier l'indulgence dès qu'il voyoit que l'officier étoit plus jaloux encore de son honneur qu'esclave de la subordination. Mr de Romberg en fournira la preuve. Cet officier plein de talens, et que la Prusse auroit compté au nombre de ses plus grands capitaines si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la carrière des armes, étoit aide-de-camp-major de Zieten. Un jour que le général venoit de le charger d'une commission de peu d'importance, l'officier, après s'être bien assuré qu'elle se bornoit à un simple message, en chargea un chasseur, et l'expédia en présence de Zieten, qui, frappé de la leçon, se tourna froidement de son côté, et lui dit: „Eh, monsieur le lieutenant, vous voilà devenu grand seigneur!“ Mais le même jour, à dîner, il déclara en présence de plusieurs officiers, „que le lieutenant avoit très-bien fait de ne pas déroger à son rang; que lui (Zieten) aimoit qu'on se montrât à propos jaloux de ses droits; qu'une résistance bien placée indiquoit le bon officier, retenoit le général dans de justes bornes en l'empêchant de

dégrader ses inférieurs, comme il convenoit de l'avoir fait ce matin."

Quoique, pendant les dernières années de la guerre, Zieten ne se rencontrât presque jamais avec son régiment, il ne négligeoit cependant rien de ce qu'il lui devoit comme son chef. Les arrangemens intérieurs et particuliers étoient son ouvrage, les exploits du régiment sa récompense. Il n'y avoit dans l'armée et chez l'ennemi, qu'une voix sur la bonne tenue et la bravoure de ce corps. Dominés par l'ambition, par l'émulation, aiguillonnés par la gloire, les houssards de Zieten, ses officiers, ne vouloient pas rester en deça de leur général; et celui-ci poussoit la confiance qu'il mettoit en eux, au point de se croire invincible à leur tête. Quand il lui arrivoit de camper au milieu de son régiment, il se croyoit plus en sûreté que par-tout ailleurs, et prenoit avant de se coucher, d'une drogue sudorifique qu'il portoit toujours sur soi. Peu lui importoit alors que l'ennemi fût loin ou près; après avoir visité les quartiers, il se retiroit dans sa tente, et se livroit au repos. Un

jour il étoit si foiblement gardé, et l'insulte d'un ennemi supérieur en nombre si facile, qu'un officier d'un régiment étranger en fit la remarque. Zieten lui dit pour toute réponse: „Ne suis-je pas au milieu de mes houssards? Le régiment apprit ce mot. Ce qui n'étoit qu'un éloge mérité devint un nouvel encouragement pour lui, et resserra les liens de tendresse et de dévouement qui l'attachoient à son chef. A la paix, officiers, bas-officiers, soldats, se rendirent chez Zieten comme chez un père, pour lui montrer les cicatrices qui les décoroient, pour lui rappeler les lieux et les occasions honorables où ils les avoient remportées.

Ils avoient assisté aux principales batailles. A Prague, ils avoient arraché la victoire à la cavalerie ennemie, et préparé celle des Prussiens. A Collin, à Breslau, ils n'avoient point partagé la défaite de l'armée. Avant que d'aider au gain la bataille de Leuthen, ils avoient cueilli des lauriers à Neumarck; après la victoire, ils avoient chassé les ennemis de la Silésie. A Zorndorf, ils accru-

rent leur renommée; à Hochkirch, ils sauvèrent l'armée; à Kunersdorf, le roi. A Lignitz, ils furent les premiers à découvrir l'ennemi, à le vaincre; les derniers sur le champ de bataille. Enfin, à Torgau, ils mirent le comble à leur gloire, en s'opposant aux vainqueurs qui pousuivoient le roi, en couvrant les vaincus de leurs corps, en repoussant une colonne d'infanterie autrichienne, en culbutant une colonne de cavalerie, en se joignant aux leurs, et en arrêtant l'ennemi pour donner à Zieten le temps de le vaincre. Encore le régiment n'étoit-il pas complet. Une partie étoit occupée à garder le général St. Ignon, dix-huit officiers, deux majors, un colonel, quatre-cents dragons qu'ils avoient faits prisonniers avant la bataille.

En général, il n'y a point d'action où ce régiment se soit mal comporté; point d'officier dans ce corps qui ne se soit distingué plus ou moins dans les batailles rangées, dans les combats, dans des occasions particulières. Il faudroit les nommer tous pour leur rendre justice à tous; mais leur nombre est trop grand, et

nous nous contentons de placer ici les noms de Seelen, Möhring, Sommogy, Probst l'aîné, Troschke, Herrmann, Mahlen, Velten, Lenz, Zettmar, Hund, Prittwitz, Probst le cadet, Köhler, Wolfrath, Berge, Lestocq, Kordshagen, Drössel, Schulz, Kalis, Köppen, Voigt, Schwarz, Reizenstein, Möllendorf, Puttlitz, Biela, Breetz, Bock, Löwenek, les frères Quast, les frères Jurgas. Sans décider si ces noms sont les plus célébres, nous pouvons assurer que ceux que nous avons omis, mériteroient une mention tout aussi honorable, et qu'il n'en est point qui dépareroit cette liste, soit qu'ils ayent survécu à Zieten, soit que victimes des combats, ils l'ayent précédé dans la tombe. En général, depuis le camp de Pirna jusqu'à la prise de Schweidnitz, il n'y a pas eu d'officier dans ce corps qui n'ait montré ou du talent, ou de la bravoure, ou de la présence d'esprit, ou toutes ces qualités à la fois. Outre ceux qui dans les premières campagnes furent décorés de l'ordre pour le mérite, il y en eut plusieurs qui dans celles de 1760 jusqu'à 1763, le durent à leurs exploits, plusieurs à qui le roi accorda depuis des titres de noblesse.

Les derniers combats où les houssards de Zieten parurent avec gloire, sont ceux de Langensalza, Rudolstadt, Saalfeld, Hoyerswerda, Dittmannsdorf, Tharon, Borau, Pantenau, Habersdorf, Plauen et Gottsberg. Le major de Prittwitz les commandoit dans ces diverses actions, à l'exception de celle de Plauen (1761) dont l'issue malheureuse est dûe à un point d'honneur excessif du major de Hund et de ses escadrons.

La victoire étoit douteuse. En vain Mr de Hund qui commandoit les houssards, élevoit sa main droite fracassée d'un coup de feu, la montroit aux siens pour enflammer leur courage et leur vengeance; en vain en faisoit-il une bannière d'honneur: l'ennemi restoit invincible derrière ses retranchemens. Ce fut alors qu'un des camarades du major lui ayant reproché „que ses houssards faisoient les plongeons pour échapper au canon et à la mousqueterie.“ Pour répondre à un reproche si peu mérité, Mr de Hund se jeta tête baissée avec le lieutenant Schulz et sa petite troupe, au milieu de l'infanterie et d'un abatis qui la

couvroit. Ils se battirent en désespérés, et périrent en héros.

En 1762 le capitaine de Köhler se montra grand général à Gottsberg, en conduisant à travers un gros d'ennemis, un bataillon carré d'infanterie, flanqué de ses houssards.

Nous craignons de fatiguer nos lecteurs par de plus longs détails, quoiqu'instructifs peur ceux du métier, et aussi intéressans qu'authentiques, puisque ceux qui nous les ont fournis, se rendent garans de leur vérité.

Quels durent être les sentimens de Zieten, lorsqu'à la tête de son régiment il rentra dans les murs de Berlin? Quelles réflexions n'avoit-il pas été appelé pendant toute la marche, à faire sur l'issue de cette guerre périlleuse, sur le rare avantage d'en être sorti sans accident et avec l'usage de tous ses membres? Trois fois il avoit suivi son prince en Silésie, trois fois il y avoit cueilli des lauriers et ajouté à sa gloire! Quelle satisfaction pour lui, de s'être si religieusement acquitté de sa pro-

messe de combattre et de vaincre pour la patrie! Bien plus, il pouvoit regarder en partie comme son ouvrage, la prospérité future d'un état, dont la guerre avoit posé les heureux fondemens et dont elle avoit assuré les progrès; et son âme satisfaite se livroit tour-à-tour à ces deux jouissances.

La somme de ses souvenirs, le rang élevé où son mérite l'avoit placé, l'intimité de ses relations avec son roi ne lui laissoient plus rien à desirer. Ce qu'il avoit jadis semé avec peine, aujourd'hui il le moissonnoit avec gloire; sans les épreuves de sa jeunesse, sans les victoires remportées sur ses passions, sans les degrés par où il étoit monté à la perfection, à la maturité du sage, il n'auroit point joui jusqu'à la fin de sa longue carrière de cette belle sérénité d'âme qui relevoit le prix de son existence et des avantages qui l'accompagnoient.

D'année en année, le destin lui réservoit de nouveaux plaisirs, de nouveaux honneurs. Pendant l'espace de vingt-six ans, son monar-

que s'étudia constamment à lui prodiguer les marques de son estime, de son amitié, on diroit presque de sa vénération. Les princes du sang imitoient à l'envi l'exemple de Frédéric; Henri, Ferdinand, l'héritier présomptif de la couronne croyoient s'honorer eux-mêmes en honorant le mérite de Zieten. La cour, les étrangers admiroient également les égards qu'avoient pour ce héros des personnes qui lui étoient si supérieures pour le rang et pour la naissance; c'étoit un beau spectacle pour tout le pays, de voir le sujet caressé par ses maîtres et par la famille de ses rois.

Ces distinctions honorables que Zieten devoit au seul mérite, n'ont plus été empoisonnées par l'envie. Ses ennemis avoient disparu; et parmi les témoins de sa gloire il ne lui restoit que des approbateurs et des amis. Tous ses compatriotes, dans l'état, à l'armée, dans les villes, dans les campagnes, l'estimoient, le chérissoient, le regardoient comme un père, le respectoient comme un héros, croyoient voir rejaillir sur eux-mêmes une partie de sa gloire.

Sa renommée ne tarda pas à franchir les bornes de sa patrie. Elle pénétra dans les contrées les plus lointaines, où son nom accompagnoit toujours celui de Fréderic. De tous les généraux prussiens, il n'y en eut point que les étrangers fussent aussi curieux de voir, de connoître. En visitant les monumens, les beautés, les grands hommes de Berlin, ils ne souffroient pas que Zieten leur échappât. L'impératrice de Russie, la reine de Suède lui demandèrent son portrait; la reine lui envoya le sien en retour; son illustre chef, le prince Henri, eut pour lui la même attention.

Ce n'est pas seulement dans le champ des grandeurs que Zieten recueilloit ces distinctions flatteuses; un nouveau genre de gloire l'attendoit dans les basses classes du peuple. On ne l'y nommoit qu'avec enthousiasme; on lui rendoit une espèce de culte. Il n'y avoit personne qui ne parlât de lui, qui n'eût un trait à en rapporter, qui ne se procurât son estampe bonne ou mauvaise, et ne prît plaisir à la placer à côté de celle du roi. On voyoit Zieten et ses houssards dans les plus humbles

chaumières; on y lisoit, en méchans vers, leur éloge et leurs exploits. Un fabricant de tabac *) eut l'heureuse idée de le choisir pour étiquette de ses paquets; il le fit graver en bois, et l'enveloppe servit à débiter la marchandise.

Ceux qui ont connu personnellement Zieten, conviennent généralement que ce n'est point à son extérieur grâcieux ni à des formes engageantes qu'il étoit redevable de cet hommage universel qu'on lui rendoit; il n'étoit dû qu'aux qualités de son âme.

Zieten étoit de petite taille, maigre, bien pris; il avoit le visage long, les cheveux foncés, le front rentrant, les yeux grands et bleus, le nez long et d'une venue, le bout du nez retroussé, la bouche grande, de grosses lèvres, celle d'en bas cicatrisée **); de gros traits, la physionomie rude et mâle; de l'harmonie dans

*) Le sieur C. F. Bramigk et compagnie à Acken sur l'Elbe.

**) Il avoit été blessé à la bouche, comme lieutenant enrôleur.

l'ensemble, le regard fixe, beaucoup d'expression et de feu dans l'oeil, beaucoup de dignité et de sérieux dans la figure.

Il se tenoit droit, avoit la démarche libre et aisée, mettoit de la vivacité dans tous ses mouvemens, manioit l'épée de la gauche comme de la droite, ce qui lui fut d'un grand avantage dans plusieurs occasions; il dansoit avec grâce *), montoit à cheval hardiment et sans gêne, et préféroit, jusqu'à la fin de sa vie, les chevaux les plus légers et les plus fougueux. Paroissoit-il à pied, à cheval, ses mouvemens étoient rapides; par-tout ailleurs, calmes et lents. A le voir dans sa chambre, s'occuper de ses affaires domestiques, on ne lui eût jamais supposé ce degré d'activité, de résolution, d'audace, qui le caractérisoit en public.

Avare de paroles, il disoit beaucoup en peu de mots. Ses réponses avoient et de la justesse et de la précision; ses répliques ne

*) Il ne se rappeloit d'avoir dansé que huit fois dans sa vie.

manquoient pas d'esprit. Le son de sa voix étoit mâle et rude; il avoit le commandement distinct. L'ensemble de sa personne annonçoit le repos, l'expérience et la fermeté, demandoit l'attention, l'obéissance et le respect.

La plus grande propreté régnoit dans son linge et dans ses habits. Cette habitude qu'il avoit prise dès sa plus tendre jeunesse, ne le quitta jamais. Jusqu'aux derniers temps de sa vie on le trouvoit en uniforme dès le matin. Il avoit presque toujours dans sa chambre le chapeau sur la tête, pour la tenir chaude. Dès qu'il étoit lavé et habillé, son valet-de-chambre avoit ordre de se retirer; il faisoit alors sa prière. Il n'a jamais manqué à ce devoir, même dans ses maladies.

Son déjeûner consistoit en une soupe, du pain et du beurre. Il n'a jamais voulu prendre ni café ni thé, à l'exception d'un thé d'écorce de citron, auquel il se soumettoit quelquefois par régime ou par ordonnance du médecin.

A dîner, il mangeoit de bon appétit et copieusement de trois plats. Il ne paroissoit sur sa table d'autre légume que des carottes; il s'en nourrissoit toute l'année par un principe de santé, et ne buvoit que de l'eau ou de la tisane qu'il se préparoit lui-même d'après la recette du docteur Oehm, son médecin favori. A souper, c'étoient deux plats légers, presque toujours les mêmes, dont il mangeoit aussi avec beaucoup d'appétit, même avec une espèce de sensualité, mais sans toucher jamais aux autres mets qu'on servoit à ses commensaux. C'étoit par principe qu'il avoit adopté cette méthode; toutes les fois qu'il s'en étoit écarté il avoit payé ses excès par des indigestions; de sorte qu'après plusieurs essais il s'étoit mis à ce régime presqu'inconcevable, qu'il observa toujours depuis scrupuleusement et sans effort.

Cette simplicité patriarchale ne le quitta point jusqu'à son dernier soupir, au point que ses meilleurs amis ne purent l'engager qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, foible et infirme, à se donner un fauteuil plus commode.

**

Son penchant à l'hospitalité s'accrut avec les années. Sobre à l'excès pour sa personne, il vouloit que sa table fût servie avec profusion. Il aimoit à la voir garnie de convives dont il partageoit la gaîté. Sans avoir besoin de cette distraction pour remplir ses momens, il s'y livroit avec plaisir; elle n'influoit pas sur sa façon de vivre, mais elle lui prêtoit de nouveaux charmes; et les visites qu'il recevoit à Berlin et à Wustrau, lui devenoient de plus en plus agréables. Il accueilloit ses hôtes avec cette bonté prévenante qui ressemble à la reconnoissance; il imaginoit tout ce qui pouvoit leur faire plaisir; à Wustrau surtout, il invitoit les jeunes gens des deux sexes à la danse, à de petits jeux de société; il aimoit à s'entourer des officiers de son régiment et de celui du prince Ferdinand, que depuis la dernière guerre il chérissoit presque à l'égal du sien. Il existe encore une foule de témoins de ces fêtes simples et champêtres, à qui cette courte description rappellera une foule de détails agréables, et qui conviendront tous, que sans rien perdre de sa dignité, le vieux Zieten savoit dispenser la joie

et assaisonner la gaieté. En petit comité, il n'admettoit que des officiers de marque et de mérite; alors la conversation rouloit sur la guerre. Lui-même ne parloit jamais de ses exploits.

Tout officier de l'armée qui s'étoit distingué par des traits de valeur ou de probité, lui étoit cher. Il les honoroit comme s'ils n'avoient agi qu'en vue de lui plaire. Il recherchoit le mérite caché, le mettoit au jour, et lui obtenoit souvent, de la part du roi, des récompenses tardives.

Sa reconnoissance envers ceux qui lui avoient rendu service pendant la guerre, étoit sans bornes, et s'étendoit indistinctement sur chacun. Peut-être la poussoit-il trop loin; d'un espion qui lui avoit été utile dans la guerre de sept ans, il fit son valet-de-chambre; mais cet homme abusa de sa confiance, de ses bontés, même de son indulgence; car ce ne fut qu'après s'en être vu itérativement et grossièrement trompé, que son maître le chassa.

Jeune, Zieten avoit aimé la chasse avec passion. Il renonça depuis à cet exercice, et dans sa vieillesse il ne le reprit que rarement, pour se donner du mouvement et pour faire plaisir à ses amis. Il se corrigea en même temps d'une autre habitude que dans sa jeunesse il avoit poussée à l'excès. Après avoir été le glus grand fumeur de tabac de l'armée; après avoir fait pendant quarante ans, de la pipe sa compagne fidèle, qui ne le quittoit pas même à table, il y renonça tout d'un coup dans la seconde moitié de sa vie. Le poëte Matthison s'est procuré une pipe à fumer de porcelaine avec le portrait de Zieten. Cette pipe a passé depuis dans la collection du prince régnant de Wittgenstein, qui la conserve comme une relique. Zieten y est représenté comme le patron des fumeurs, avec le bonnét de houssard, et par conséquent à une époque où il ne fumoit plus.

Quant à ses passions de tempérament, il étoit parvenu à l'aide de la raison, à les vaincre, quoiqu'il lui fût impossible de les étouffer.

A la soif de la gloire et de l'ambition, qui dans sa jeunesse avoit fait à la fois son malheur et sa fortune, avoit succédé un sentiment d'honneur plus paisible, quoique fondé toujours sur une noble fierté qui ne lui permettoit pas de céder le moindre de ses droits, fût-ce aux premiers du royaume. Il n'a jamais varié sur les principes d'honneur qu'il s'étoit faits dans sa jeunesse, et qu'il étendoit sur tout son état; de sorte qu'un jour un de ses lieutenans s'étant plaint à lui, comme à son chef, des propos offensans d'un officier-major, Zieten lui dit pour toute réponse: „Si vous balancez sur le parti que vous avez à prendre, je n'ai aucun conseil à vous donner."

La colère fut le dernier ennemi qu'il dut combattre, et dont il ne triompha jamais entièrement. Il pensa un jour faire sauter l'escalier à un officier d'un autre régiment, lequel après lui avoir enlevé un houssard, venoit s'en excuser en personne. Tous ses officiers sans exception, dès qu'il leur arrivoit de s'écarter de la ligne du devoir, étoient sûrs d'encourir son courroux et de le trouver inexorable. Hors

de là, lorsqu'il ne s'agissoit pas du service militaire, ou lorsqu'il n'avoit pas affaire au soldat, ce n'étoit plus le même homme, et ses propres gens ne le reconnoissoient plus. Il n'y a pas d'exemple qu'il ait exercé sa colère sur un de ses domestiques, ou sur un paysan de Wustrau. Il se contentoit de les réprimander; tout au plus en venoit-il aux menaces, jamais à des voies de fait; et cette distinction qu'il sut toujours mettre entre le service du roi et le sien, prouve l'importance qu'il attachoit au premier, et l'obligation où il se croyoit de ne pas suivre les mouvemens de son coeur, mais la lettre invariable de la loi.

On ne sauroit nier que dans sa jeunesse Zieten n'ait été fortement enclin à l'amour, et souvent pris dans ses filets. Son expérience le rendoit indulgent envers les autres, et, dans leurs galans écarts, ses jeunes officiers n'eurent pas à se plaindre de la sévérité de leur chef. Il les railloit même souvent à table, finement et avec délicatesse, de leurs bonnes et mauvaises fortunes. Mais il étoit terrible lorsqu'il apprenoit qu'on avoit séduit l'innocence, ou

abandonné celle qu'on avoit plongée dans le malheur et dans l'infamie, ou enfin troublé la paix d'un ménage et porté atteinte aux liens sacrés de l'union conjugale. L'amour a pu égarer ses sens; jamais cette passion ne s'est rendue maîtresse absolue de son coeur; jamais elle n'a entravé son activité, son génie, ni paralysé son bras. La patrie eut toujours son premier hommage; le beau sexe n'eut que le second. Tant qu'il vécut, sensible à la beauté, à l'esprit et aux grâces, il faisoit parade de ce sentiment.

La passion de l'intérêt fut une de celles qu'il ne connut jamais. On accuse cette passion de chercher à s'emparer de la vieillesse. Ses efforts échouèrent contre Zieten. Jusqu'à sa fin il se montra libéral, généreux, sensible aux maux d'autrui, peu inquiet de sa propre fortune. Le besoin de thésauriser n'en fut jamais un pour lui; il n'en connoissoit point d'autre que celui de donner. À la suppression de la communauté des champs à Wustrau, il céda les meilleures portions à ses paysans; à chaque occasion il les avantageoit, cédoit de

ses droits, ajoutoit aux leurs, les enrichissoit; il établissoit dans ses terres des colons, leur bâtissoit à ses frais des maisons et des granges, étendoit ses bienfaits jusques sur les villages voisins qui se réclamoient de sa protection. Lorsqu'à la fin il eut acquis, à l'aide de capitaux étrangers, la seigneurie entière de Wustrau, et qu'il falut la rebâtir en partie, il employa pendant l'hiver, où le paysan a du loisir, les services de ces villages, qu'il paya largement. Il faisoit si peu de cas de l'argent, qu'un jour il répondit à une personne très-qualifiée pour lui faire de représentations à cet égard: „J'espère que vous n'attachez aucun prix à cette boue d'Eldorado!"

En passant en revue les passions, les qualités de Zieten, sa vie toute entière, nous arrivons à la source pure de ses vertus et de sa moralité, nous nous arrêtons à l'homme religieux. Dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, Zieten fut ce qu'on appelle un vrai chrétien. Sa foi, sa religion toute entière consistoit en une confiance humble et illimitée en Dieu, le maître et l'ordonnateur suprême de toutes choses,

au gouvernement duquel il subordonnoit les destinées des hommes et soumettoit la sienne avec assurance, regardant toujours les maux comme des épreuves, les peines de la vie comme les échelons de la perfectibilité, et la volonté de Dieu comme une volonté sans appel, à laquelle on ne pouvoit répondre que par une soumission aveugle, par le langage de la résignation: „Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté! le nom du Seigneur soit béni!“ Ce langage, Zieten l'auroit-il pu tenir sur le corps glacé de son épouse et de son fils, si la religion, la foi, la confiance en Dieu n'avoient pas jeté de profondes racines dans son âme? Voulant plaire à Dieu et lui obéir en toutes choses, pouvoit-il ne pas s'appliquer au bien et user de charité envers ses semblables, puisqu'être charitable et bon, c'étoit se rendre agréable à Dieu? De là, cette abnégation totale, cet entier renoncement à lui-même, lorsque ses intérêts se trouvoient en conflit avec ceux des autres; de là, dès son adolescence, dès les premiers pas qu'il fit dans le monde avec l'intention et le desir de s'y pousser, cette délicatesse rare qui ne lui permit jamais aucune

voie louche et oblique. De là, lorsqu'il fut parvenu au sommet, ce noble calme, exempt de tout reproche. De là, ce bonheur pur, inaltérable, dont il jouit au soir de sa vie, comme d'une récompense d'en haut, comme du salaire de ses travaux et de sa foi, et en répétant souvent au sein de sa famille, „que Dieu lui avoit accordé tout ce qu'il lui avoit demandé; qu'il ne falloit que prier avec foi, avec confiance, avec persévérance, pour que tout allât bien; que l'homme foible et pusillanime ne parvenoit jamais à rien.“ Cet heureux vieillard, pour qui l'existence fut toujours un bienfait, même à un âge où elle passe pour un fardeau, et qui au milieu de ses infirmités et de sa foiblesse sut conserver un esprit serein et vigoureux, avoit constamment demandé au ciel une longue carrière; et le ciel lui accorda ce voeu dans toute son étendue.

Nous venons d'en dire assez pour guérir le lecteur des fausses idées qu'il pourroit se faire de la piété de Zieten. Ce n'étoit pas une dévotion machinale, une bigoterie puérile et superstitieuse; c'étoit une religion pure et

simple. Cependant, il regardoit le culte comme un hommage dû à Dieu; aussi long-temps que sa santé le lui a permis, on l'a vu tous les dimanches dans le temple, donner l'exemple édifiant du respect et de la soumission envers Dieu, en même temps que celui de la dignité du chrétien sentant le prix de la rédemption, de sa vocation céleste et de ses relations intimes avec la divinité.

Il ne se permit jamais de négliger le devoir de la prière; il ne passa point un jour sans s'humilier à genoux devant le maître de ses destinées, sans lui payer dans le silence du cabinet, et à l'exclusion du monde entier, le tribut que la créature doit à son créateur, sans lui rendre grâce de ses bienfaits, sans avoir recommandé à sa puissante protection le roi, l'état et sa personne. Ses prières ne se bornoient pas à des heures fixes; il y consacroit ses momens de silence et de solitude, ses veilles, ses insomnies; souvent sa couche fut arrosée de larmes.

Quand, par une suite de l'âge, ses genoux se furent refusés à leur service; quand

il lui fut impossible de se prosterner pour prier, on savoit que penché sur le dos d'une chaise il les ployoit encore, pour imiter du moins l'attitude du chrétien s'humiliant devant son Dieu. Sa prière faite, on le voyoit sortir de son cabinet les yeux rayonnans de joie, et répandant autour de soi la joie et la sérénité de son âme. Pour achever ce tableau, qu'on se représente le héros, le guerrier, au milieu du tumulte des camps, de l'horreur des combats, endurci au sang, à la mort, ne craignant ni l'ennemi, ni les hommes, ni les dangers, — ni la crainte elle-même; qu'on se le représente, après avoir défendu de son bras son roi et sa patrie, élevant ce bras au ciel pour implorer l'Éternel des armées et lui demander sa protection; après s'être montré fier et invincible à l'ennemi, à ses envieux, à ses persécuteurs, se montrant humble devant Dieu, devant la loi et devant sa conscience!

Il étoit peut-être, dans toute l'armée, le seul qui fût exact à remplir ce devoir; il ne l'ignoroit pas, mais il ne s'en croyoit pas meilleur, et ne méprisoit aucun de ceux qui s'y

refusoient, lorsque, du reste, ils étoient bons soldats.

Dans la vie ordinaire, il retiroit sa confiance à l'officier qui n'avoit point de religion, mais sans le lui faire sentir avec dureté. Il n'y avoit que ses familiers qui pussent s'en apercevoir. En général, il ne forçoit au culte public ni sa famille ni ses domestiques ni aucune personne dans sa dépendance; et quoiqu'il aimât que ceux qui l'entouroient fussent dans les bons principes, il ne parloit jamais de religion avec eux. Il ne recherchoit pas non plus le commerce des ecclésiastiques, quoiqu'il les estimât et les honorât toujours à proportion de leur probité et de leur vie exemplaire. Tout ce qu'il croyoit devoir à la religion, c'étoit de prouver par sa propre conduite, combien elle contribue à rendre l'homme parfait, et à le rendre heureux.

Il faut croire cependant, que la fermeté de son caractère l'eût abandonné, que la religion même eût eu peine à le soutenir, si Fréderic et l'état avoient succombé aux efforts

de leurs ennemis. L'épreuve eût été trop forte pour y résister; il ne devoit pas y être appelé. Un de ses officiers, le lieutenant Schulz, a été témoin d'une scène dans ce genre. Il étoit d'ordonnance chez le roi, et ce prince l'avoit envoyé à Zieten avec une très-mauvaise nouvelle. Le général l'apprend avec un saisissement qu'il lui est impossible de cacher. Il se retire à l'écart, laisse le lieutenant sans réponse; celui-ci, frappé de voir pour la première fois son chef découragé et muet, le suit de loin, pour profiter du premier moment où il sera rendu à lui-même. Bientôt, il le voit entrer dans une cabane, et là, dans un coin, se mettre à genoux et en prières. Après s'être recueilli, après avoir épanché ses douleurs dans le sein de son père céleste, le héros se relève; l'espérance et la joie brillent sur son front; il rejoint l'officier, l'assure que tout ira bien, l'exhorte à avoir bon courage, et le charge de dire au roi, „que lui (Zieten) prend une vive part à ce nouveau malheur, mais qu'en même temps il prie sa majesté de se tranquilliser, puisque l'ennemi ne tirera aucun avantage de cet événement fâcheux.“ La conduite de Zie-

ten et ce changement subit firent sur l'officier une impression si profonde, qu'il n'en a jamais perdu le souvenir. Ce trait suffira pour donner au lecteur une haute idée du patriotisme de celui que la mort d'une épouse chérie, celle d'un fils unique n'ébranlèrent point, mais qui ne put supporter la nouvelle du danger que couroit sa patrie sans en être terrassé, sans avoir besoin, comme son divin modele, de se fortifier par le recueillement et par la prière.

Le temps des alarmes avoit cessé; Fréderic et ses compagnons d'armes reposoient à l'ombre de leurs palmes. L'olive de la paix croissoit sur les champs ensanglantés de Mars; les plaies de la guerre se cicatrisoient, le règne de l'ordre succédoit à celui de la destruction. Zieten s'attacha particulièrement à le rétablir au milieu de son régiment. La discipline des camps est souvent relâchée; le service du houssard en campagne entraîne dans mille écarts inséparables de sa nature; une guerre de sept ans paroissoit les avoir légalisés. Rentrés dans leur garnison, les soldats devoient rentrer dans

l'ordre, déposer les habitudes de leur course vagabonde, se soumettre au joug d'une nouvelle organisation. Zieten commence la réforme par ses officiers; dès la route, il leur montre une sévérité à laquelle ils ne s'attendent point après leurs exploits et l'indulgence qu'il a eue pour eux en campagne; ils n'ont point encore vu les tours de Berlin, que déjà ils ont une idée de l'esprit qui doit y régner.

Le régiment approche de la capitale, se forme en ligne devant une des portes. Zieten détache un officier-major au prince Henri, pour s'annoncer à lui, dans l'absence du roi, comme à son ancien. En attendant que le prince arrive pour se mettre à la tête du régiment et entrer en triomphe avec lui, le général passe en revue l'habillement de ses officiers où il s'est glissé plusieurs abus, plusieurs changemens, et leur déclare qu'il est décidé à tout remettre sur l'ancien pied. Cependant, par un mal-entendu, l'officier n'a pas été trouver le prince Henri, mais le prince de Prusse, depuis Fréderic Guillaume II. L'héritier du trône arrive; il étoit plus jeune général que

Zieten. Celui-ci, croyant voir de loin le prince Henri, son aîné, donne le signal d'honneur, tire et fait tirer le sabre; mais s'apercevant de l'erreur, du plus loin qu'il put se faire entendre dans les premiers transports de sa colère, il la reproche au major qui en étoit la cause, ordonne à haute voix au régiment de rentrer les armes, et ne se permet de présenter au prince son hommage particulier, qu'après avoir satisfait à ce qu'exigeoit de lui la marche de la subordination et l'étiquette du service.

Heureux le sujet, l'habitant d'un pays où les lois sont toutes-puissantes, où le général ose refuser à un prince du sang, voisin du trône, les honneurs militaires, parce que ce prince est d'un grade inférieur au sien! Heureux le pays où les agens, les administrateurs, les auteurs de la loi sont tellement pénétrés de l'importance et de la sainteté de leur haute destination, que ce prince auguste, au lieu d'exiger un honneur que le moment et la circonstance lui refusoient, fut le premier à en savoir gré au héros qui venoit de choisir entre le rôle de général et celui de courtisan!

**

Après avoir fait dans sa garnison tous les arrangemens nécessaires et pourvu au régiment, Zieten se rendit à son cher Wustrau, pour y jouir, après une longue absence, de la vue du présent et des souvenirs du passé. Ce plaisir fut rehaussé par une circonstance qui fait honneur aux guerriers Suédois. Dans une de leurs campagnes, ils avoient pénétré jusqu'à Wustrau; mais apprenant que c'étoit le berceau et la propriété du célébre Zieten qui combattoit contr'eux et leurs alliés, non-seulement ils ne touchèrent à rien de ce qui lui appartenoit, mais donnèrent à connoître le respect qu'ils lui portoient, en plaçant des sentinelles devant sa maison, sa faisanderie, en se faisant montrer son portrait etc.

De Wustrau, Zieten qui avoit obtenu du roi un congé pour rétablir sa santé, fit le voyage de Carlsbad. Il eut lieu d'être satisfait à tous égards de ce séjour. Son physique y gagna; son coeur fut flatté des honneurs dont on le combla par-tout à son passage et à Carlsbad même. A Zwickau, où il étoit entré

souvent en ennemi, on lui donna une garde d'honneur, et quoiqu'il ne s'y arrêtât que quelques heures, les officiers de la garnison et le magistrat en corps lui firent leur cour; le peuple en foule s'étoit rassemblé devant la poste pour revoir le grand homme qui pendant la guerre avoit tâché d'en alléger pour eux le fardeau, qui les avoit encouragés à le porter avec constance, qui tantôt avoit assisté avec édification à leur culte religieux, tantôt avec complaisance à leurs fêtes et à leurs bals, pour donner à ses officiers l'exemple de l'ordre et de la décence, et à la ville une marque de sa bienveillance. A Görlitz, à Schneeberg, et généralement dans toute la route, on lui fit à l'envi l'accueil le plus honorable avec un empressement et une cordialité qui prouvoient qu'il avoit traité la Saxe et la Lusace en bienfaiteur, et non en ennemi. Arrivé à Carlsbad, il y trouva plusieurs généraux autrichiens, les comtes de Wartensleben, d'Harrach, de Buquoi, Messieurs de Nugent et de Stampach, et surtout le général Laudon. On vit avec intérêt ces deux capitaines, après avoir épuisé long-temps leurs forces et leurs talens à se

mesurer et à se combattre, lier amitié ensemble à la source de la vie, et devenir inséparables.

Dans ce voyage Zieten fit la connoissance du poëte Gellert, que pendant la guerre le roi avoit honoré de la sienne. On trouve dans une des lettres de ce savant, le portrait du général très-bien esquissé, à une circonstance près. Gellert nous le représente vieux, cassé, rassasié de jours. C'étoit tout le contraire. Dans sa soixante et cinquième année, loin de renoncer aux douceurs de la vie, Zieten voulut se donner une compagne, pour remplacer celle qu'il avoit perdue avant la guerre. Il n'avoit point attendu la paix pour former ce projet. De Meissen, où il étoit en quartiers d'hiver, il avoit fait une excursion à Wustrau, où toute sa famille s'étoit rassemblée; il y avoit vu la personne à laquelle il destinoit secrètement sa main; il la lui offrit à la paix, et reçut sa foi. C'étoit une demoiselle de Platen de la maison de Mesendorf dans la Prignitz. Elle n'avoit point de fortune, mais

une très-bonne éducation, et beaucoup de caractère et d'amabilité.

Zieten causa au roi une surprise agréable en lui demandant son agrément pour ce mariage. On le voit par le ton de gaîté que le monarque mit dans sa réponse.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. Par votre lettre du 4, vous me demandez mon consentement à votre mariage avec Mademoiselle de Platen. Je vous l'accorde avec beaucoup de plaisir et en vous souhaitant tout le bonheur possible. Si je savois le lieu de la noce, je ne manquerois pas de m'y rendre pour danser avec la mariée. Je suis votre affectionné roi

de Potsdam, 7 avril 1764.

Fréderic."

La cérémonie se fit chez la soeur et le beau-frère *) de la mariée. Le lendemain il

*) Monsieur et Madame de Blumenthal, à Krampfer dans la Prignitz.

y eut bal, et malgré ses treize lustres, Zieten qui l'avoit arrangé, étonna toute l'assemblée par la grâce et la légéreté avec laquelle il dansa. Quoique absent, le roi signala cette fête par un cadeau qu'il fit à la mariée. Il lui envoya une bague de brillans d'un très-grand prix *).

L'année d'après, l'épouse de Zieten le rendit père d'un fils, et le roi qui s'étoit offert à le tenir sur les fonts baptismaux, sommé de tenir sa promesse, arriva tout exprès de Potsdam à Berlin, le 14 octobre, fixa la cérémonie au soir du 15, et nomma le matin, en pleine parade, l'enfant nouveau-né cornette effectif au régiment de son père. Dans le brevêt qu'il lui fit expédier, les noms de baptême restèrent en blanc, puisqu'on ne devoit les lui donner que le soir, où le roi, la reine, la maison royale se rendirent chez Zieten, pour procéder à la cérémonie. Le parrain fit présent à l'accouchée de quatre belles girandoles

*) De deux-cents louis.

d'argent, et, à compter du jour même, il assigna sur sa cassette à son filleul la traitement de cornette.

A la satisfaction d'être père, se joignit pour Zieten celle de voir le roi s'intéresser si vivement à son bonheur, et le lui prouver d'une manière si flatteuse et si signalée. Il n'arrivoit pas tous les jours à Fréderic de créer des officiers au berceau, ni de se rendre chez des particuliers pour tenir leurs enfans sur les fonts baptismaux.

Sensible à cette faveur, Zieten fut loin d'en abuser. Il éleva son fils dans les principes qui devoient un jour le rendre digne de ces avantages anticipés. A douze ans, il le plaça dans l'académie des nobles, sans vouloir permettre qu'il avançât dans le régiment Quand on lui objectoit l'intention du roi et l'usage, il répondoit avec véhémence: „Que voulez vous? ce n'est qu'un enfant!“ Incorporé à la fin, il ne le fit agréer lieutenant - en - second que lorsque Mr de Malzahn aujourd'hui

major et aide-de-camp de l'inspecteur, lui eut fait place par son avancement. De cette manière le jeune Zieten dut à la noble délicatesse et aux scrupules de son père, de n'être lieutenant qu'en 1782, dix-sept ans après avoir été nommé cornette. Le régiment, l'armée, le public admirèrent ce trait de désintéressement, reconnurent la grandeur du sacrifice. Le coeur paternel de Zieten avoit résisté à sa propre impulsion, en même temps qu'aux assauts redoublés du dehors. En vain Mr de Krokow, alors commandant du régiment, en vain le corps entier des officiers le sollicitoient à tirer avantage pour son fils de la faveur royale; plus on lui en imposoit le devoir, et plus il s'opiniâtroit à ne point écouter. A la fin, voyant qu'on ne gagnoit rien sur les principes et la fermeté de son âme, Mr de Krokow s'adressa directement au roi; à l'insçu du père, il proposa le fils lieutenant à la place d'un autre qui venoit de mourir. En approuvant le procédé du colonel, le roi honora les scrupules du général, et répondit relativement au jeune homme: „J'attends que son digne père me le propose lui-même."

Zieten n'apprit rien de cette négociation, qui eût exposé le colonel à de vifs reproches de sa part. Peu après, il donna, dans un autre genre, aux généraux de l'armée l'exemple d'une entière soumission aux ordres du roi. Un nouvel arrangement militaire excitoit alors un mécontentement général; le roi venoit de ranger ses régimens sous différentes inspections, de donner aux inspecteurs des pouvoirs très-étendus, au point de se faire en quelque sorte représenter par eux. La multitude de ses travaux, la multiplicité des branches d'administrations justifioient cette nouveauté, la rendoient nécessaire; cependant, elle ne pouvoit qu'affecter sensiblement une foule d'officiers qui, par là, se voyoient soumis à leurs égaux, ou même à leurs inférieurs. Le temps approchoit, où par l'ordre du roi, les inspecteurs devoient passer en revue spéciale les régimens qui appartenoient à leur division. Celui de Zieten, de l'inspection du général Lölhöfel, se rassemble au jour déterminé, à la place Guillaume. Les yeux de la garnison sont fixés sur ce régiment, sur son chef. Celui-ci ne s'étoit point encore expliqué sur cet arrangement; il

va le faire ce jour même. Tout est dans l'attente. Que fait Zieten? Il donne un bel exemple qui est généralement suivi. Quoique l'inspecteur soit son cadet de beaucoup, il l'attend, comme le moindre de ses soldats, à pied, le sabre au bras; et, avec le même respect qu'il eût témoigné au roi lui-même, il se tient dans cette humble posture à la tête de son régiment. L'inspecteur-général de Lölhöfel n'en croit pas ses yeux: un général de la cavalerie lui rendant cet hommage de subordination! A peine l'a-t-il reconnu, qu'il saute de cheval, s'approche de lui, le conjure de ne pas le rendre confus par cet excès d'honneur. Alors Zieten, sans se déranger, et pour éclairer l'inspecteur sur son devoir, lui répond: „Mon général, vous représentez le roi; c'est à lui, non à vous, que mon hommage s'adresse."

Aux grands jours de revue, Zieten s'étoit réservé le droit de commander la cavalerie. L'inspecteur recevoit ses ordres et les faisoit exécuter à la ligne. Le lieutenant-général de Krusemark, inspecteur en 1773, venoit de

mourir peu avant la revue; la place étoit encore vacante. Zieten se prépare à commander la ligne en personne. Il avoit alors soixante-seize ans. Cet âge et sa foiblesse firent craindre pour lui et pour la revue. Le général de Wiersbitzky lui fit demander la permission de l'accompagner et d'exécuter ses ordres. Il lui fit répondre par son aide-de-camp, le lieutenant de Jurgas, „qu'il n'avoit qu'à rester à la tête de son régiment;“ mais ayant vu que le général, avant de s'y rendre, avoit eu l'air de dire quelque chose à son officier, il s'informa soigneusement de ce que c'étoit. Effectivement, dans la crainte que la voix de Zieten ne fût assez forte pour être entendue le long de la ligne, le général Wiersbitzky avoit chargé l'aide-de-camp de faire signe du bonnet, dès que Zieten auroit commandé halte! après la charge. Celui-ci, piqué de la précaution, ordonne à l'officier de n'en rien faire. „Point de signe, je te le défends; ce n'est pas l'usage chez nous. Ils verront bien le moment où je baisse le sabre et où je tourne mon cheval.“ Au même instant le roi arrive. Ce prince connoissoit Zieten, et par conséquent

ne se défioit pas de ses forces. On sonne la charge; elle commence sans confusion, sans cris; elle s'achève dans la plus grande précision à la surprise des spectateurs, à l'entière satisfaction du roi. Tout alla aussi bien le second jour, le troisième; malgré ses infirmités, malgré une mémoire que l'âge avoit affoiblie, Zieten retint parfaitement la disposition du roi, et la fit passer exactement aux chefs. Deux évolutions extraordinaires qu'il exécuta sur-le-champ, et qui n'entroient pas dans le plan général, lui attirèrent des éloges de la part de son souverain.

Ce fut la dernière fois qu'il se chargea d'un commandement à la revue: depuis, s'il y assistoit, c'étoit comme chef de son régiment, s'il y manquoit, c'étoit pour cause de maladie.

En 1770, il en fut empêché pour la première fois. Au retour de la revue, le roi inquiet de la santé de son général, fit en rentrant à Berlin un détour, et alla le voir. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit: „Je ne suis pas le seul de vos anciens

amis qui vienne vous voir; quelqu'un attend dans l'anti-chambre. Devinez!" C'étoit le duc régnant de Brunsvic, père de celui d'aujourd'hui.

Tout lecteur sensible partagera sans doute ici la satisfaction et le triomphe de Zieten. S'il devoit, en partie, cette distinction à ses exploits militaires, il la devoit sans doute aussi à la probité de son caractère.

Dans le cours de la même année, son roi lui fit un présent de dix mille écus, à l'occasion d'une perte considérable qu'il avoit faite à Wustrau par la mortalité du bétail. Il venoit d'acquérir les deux tiers de cette terre avec tous les bestiaux; il avoit emprunté pour payer; la contagion en exerçant ses ravages, pesoit triplement sur lui. Cependant, il étoit dans ses principes de ne jamais se plaindre; jamais le roi n'eût appris cet accident et les embarras qui en résultoient pour Zieten, sans le colonel de Prittwitz qui commandoit alors le régiment. Ce favori ne put cacher à son prince la peine que lui faisoit son chef; le roi

entra dans les mêmes sentimens, et vint au secours. La négociation fut conduite avec délicatesse et dans le plus grand mystère, le général ne soupçonna jamais son colonel de lui avoir rendu ce service; le secret ne fut trahi que long-temps après, par une personne qui étoit en tiers.

Depuis la paix jusqu'à la mort de Zieten, il s'est tenu chez lui plusieurs conseils de guerre. Il ne se trouve là-dessus, dans ses papiers, que la lettre suivante du roi.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. En réponse à votre rapport du 10, relativement au conseil de guerre pour examiner le procès des généraux Finck, Gersdorf et Rebentisch, je vous fais savoir que j'ai nommé Wédel, pour y assister en qualité de lieutenant-général. Je nomme encore les lieutenans-généraux de Czettritz et de Wylich. A cause des distances, il m'est impossible d'en nommer davantage. Quant aux majors-généraux, colonels, lieutenans-colonels et majors, il y en a ici un grand

AVANT-PROPOS.

De tout temps, l'Histoire a regardé comme un tribut qu'elle paie aux grands hommes, le soin de faire passer leurs actions à la postérité.

La Prusse se voit élevée au faîte de la gloire. Fréderic le grand, assisté de héros et de sages, l'a placée au rang des premières puissances de l'Europe, après l'avoir défendue contre ces mêmes puissances long-temps conjurées à sa perte. Les contemporains de ces grands événemens ont eu

peine à y croire, même en les voyant; la postérité qui les admire, n'ose plus en douter.

Des écrivains patriotes se sont empressés de toutes parts à tracer l'histoire du génie créateur de la Prusse; que n'ont-ils consacré une partie de leurs travaux à sauver de l'oubli les services et les exploits de ceux que le grand roi appeloit lui-même ses frères d'armes et les colonnes de l'état! Que reste-t-il à la plupart de ces grands hommes, de leur gloire passée? Leur nom, et quelques traits épars dans le grand tableau de la monarchie prussienne. Les détails de leur vie reposent dans l'urne qui renferme leurs cendres, sans que la main de l'Histoire ait daigné les en tirer.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire la vie du héros, du politique,

lorsque, de son vivant, on a négligé de rassembler les matériaux qui devoient y entrer. Quel motif pour l'historien, de les recueillir à temps, d'en composer un trésor auquel il puisse recourir! La Prusse abonde en grands hommes, et il est si doux pour la patrie d'entendre l'éloge de ses enfans!

L'auteur de cet ouvrage a essayé de remplir une grande lacune. Quoique favori de l'armée et de la nation, quoiqu'en possession de l'estime de son roi et de l'admiration de ses contemporains, le général de Zieten n'avoit point encore trouvé de plume qui traçât l'histoire de sa vie, à cause des difficultés presqu'insurmontables qui s'opposoient à cette entreprise.

Quatre-vingt-sept années de vie, dont soixante-treize de services, avoient fait dis-

paroître la plupart des contemporains de Zieten, et tari ces sources vivantes dans lesquelles on auroit voulu puiser son histoire. Ses amis espéroient en vain, qu'une main hardie se feroit jour au milieu de ces ténèbres; dix ans s'étoient écoulés depuis sa mort, qu'il n'avoit paru de lui qu'un squelette informe qu'on osoit appeler sa vie.

Ces considérations, jointes au sentiment de la tendresse, de la reconnoissance et du devoir, inspirèrent à une femme le courage d'entrer dans une carrière si peu faite pour elle. Elle ne put résister plus long-temps à l'impulsion de donner au public l'histoire authentique d'un grand homme qui fut son parent, son allié, son ami. Se voyant la seule qui pût remplir cette tâche, elle crut un moment en avoir la force.

Mais la vérité rejette le voile de l'anonyme, et demande des témoins. Celle qui croyoit d'abord échapper aux regards, et cacher la main qui travailloit au monument de son héros, sentit bientôt que pour inspirer la confiance, il falloit se nommer et nommer ses garans.

Se nommer, c'étoit produire à la fois trois titres de légitimation. Madame de Blumenthal, née de Platen, étoit nièce de Zieten, par le sang et du côté de sa mère; elle le fut d'alliance, par le mariage de Zieten avec sa tante; enfin, par un second mariage de Zieten avec sa soeur aînée, elle devint sa belle-soeur.

Elevée dans sa maison dès sa jeunesse, n'en étant sortie que pour se marier dans le voisinage, elle y étoit rentrée après la

mort de son époux, pour ne plus quitter celui qu'elle chérissoit comme un père.

Témoin de sa vie domestique, elle fut la dépositaire de ses pensées les plus secrètes, dès qu'il osoit les verser dans le sein de l'amitié. Elle a recueilli de sa bouche toutes les circonstances de sa vie jusqu'à sa trente-septième année. Au-delà de cette époque, il se refusa constamment à parler de soi; ou, s'il le faisoit, ce n'étoit que pour amener l'éloge de ses amis.

Si dès lors Madame de Blumenthal avoit conçu le projet d'écrire la vie de Monsieur de Zieten, sans pouvoir mettre plus d'intérêt dans ses recherches, elle y eût mis sans doute plus de persévérance; et en surmontant un excès de discrétion et de délicatesse de part et d'autre, elle

lui eût arraché mille détails qui malheureusement ont péri avec lui.

Cependant, et à ce défaut, un heureux concours de circonstances l'a favorisée. La tradition militaire du régiment de Zieten supplée au témoignage des contemporains de ce héros, et a rempli en quelque sorte le vide de ses premières campagnes; ce sont des fragmens, il est vrai, mais des fragmens précieux.

Le lecteur doit s'attendre à trouver des lacunes, surtout dans la première guerre de Silésie; dans l'impossibilité d'y suppléer, il ne reste à l'auteur qu'à en prévenir.

Un témoin oculaire de la seconde guerre de Silésie vit encore; c'est le colonel de Lentz, vétéran respectable et le fidèle com-

pagnon de Zieten. En faisant l'éloge de son étonnante mémoire, Madame de Blumenthal lui rend ici un témoignage public de reconnoissance pour les services essentiels qu'elle en a reçus dans le cours de cet ouvrage.

Les Oeuvres posthumes de Fréderic II, l'Histoire de la guerre de sept ans par Mr de Tempelhof, les Confessions d'un Vétéran autrichien sont les principaux guides qui ont dirigé Madame de Blumenthal, toutes les fois que dans les champs de Mars elle couroit risque de s'égarer. En général, elle a consulté tous les ouvrages classiques du temps, puisé dans les meilleures sources, soumis son travail aux lumières des juges compétens que sa reconnoissance brûle de nommer, que le devoir lui ordonne de taire.

Cet ouvrage doit beaucoup à la famille même de Zieten. Le fils a fourni à l'auteur les lettres originales du roi, des extraits utiles, des facilités de toute espèce; la veuve, plusieurs détails domestiques qui lui étoient familiers; le gendre et deux officiers de ses parens *), des particularités intéressantes de sa vie militaire.

Mais cet ouvrage doit plus encore, il doit peut-être son existence à Son Excellence monsieur le général de Köhler; que ne l'a-t-il pour auteur! Le héros seul est digne d'écrire l'histoire du héros. Ses journaux de la guerre qu'il a communiqués à Madame de Blumenthal, les notes précieuses qu'il lui a fournies font le principal

*) Monsieur de Jurgas gendre de Zieten, le conseiller des forêts de Jurgas son frère, Monsieur de Blumenthal, fils de l'auteur; ils avoient servi tous les trois dans le régiment de Zieten.

mérite de l'ouvrage; c'est à lui surtout qu'appartient ce qu'il contient de solide, d'exact, de détaillé et d'intéressant sous le point de vue militaire.

L'auteur paie aux cendres du général de Prittwitz le juste tribut de la reconnoissance; les notices, les fragmens qu'il doit à sa bonté, lui ont été d'un très-grand secours.

Une foule de noms se présente à sa plume; elle a peine à les tracer tous. Messieurs de Wolfrath, de Lestocq, de Berge, de Breetz, de Velten, de Brösemann, de Crivitz, de Beauvré, de Malzahn, de Calbo, le comte Dohna, etc. se sont empressés à parer la tombe de Zieten de fleurs, et sa vie de détails curieux et intéressans.

Malgré les secours et les facilités qu'elle rencontroit à cet égard, à mesure que Madame de Blumenthal avançoit dans son travail, elle se sentoit arrêtée par des difficultés d'un autre genre. Trop voisine des temps et des lieux où Zieten avoit vécu, elle avoit de grandes vérités à dire, et de grands ménagemens à garder. La première édition de son ouvrage parut en 1796; la seconde en 1800. Elle avoit choisi la langue de son pays; elle écrivoit pour la Prusse, pour l'Allemagne. Le *parcere personis, dicere de vitiis* *) étoit pour elle une règle de la plus haute importance. De là, dans l'original, ces voiles délicats qui couvrent les fautes, et plus souvent encore les noms des personnages qu'elle fait paroître à côté de Zieten; de là, ces sages réticen-

*) Epargner la personne, en parlant de la faute. *Martial.*

ces que la prudence ordonne, que la Politique approuve, mais qui laissent quelque chose à desirer à l'Histoire.

Plus hardie en employant, pour parler à l'Europe, la langue universelle de l'Europe, elle a permis à son traducteur de reculer quelquefois ces bornes; par là, ce travail qui s'est fait sous ses yeux, vient d'acquérir le seul mérite auquel il puisse prétendre, celui d'un intérêt plus général et plus piquant.

S. H. Catel.

Avis au relieur.

Ordre dans lequel les deux Tomes seront reliés.

T. 1. Frontispice, Statue de Zieten.
Titre.
Dédicace au Roi et à la Reine.
Avant-propos.
Table des matières.
Fautes à corriger.
Première partie, p. 1 — 280.
Explication du plan de Tein.
Plan de Tein.

T. 2. Frontispice, Bas-reliefs de la Statue.
Titre.
Dédicace à S. A. R. Mde la Princ. douairière.
Table des matières.
2 Seconde partie, p. 1 — 336.
/ Explication du plan de Sorau.
3 Plan de Sorau.

Fautes à corriger.

Tome premier.

p. 147. l. 8 *d'en bas*, *lisez* étoit entré dans la haute Silésie.

p. 155. „et les distribua dans les quartiers.“ *lisez* et leur permit de se rafraîchir eux et leurs chevaux, sur la grande place.

p. 163. l. 9. „avec son seul régiment“ *ajoutez*: si le margrave lui promettoit de le soutenir.

p. 239. l. 16. *lisez* il ne vaut pas le diable.

p. 245. Ce n'étoit point un affront pour le régiment de Zieten d'avoir été morcelé en plusieurs corps, puisque c'est l'usage chez les houssards.

p. 263. l. 10. La tour de la prison étoit située hors de la ville; dans son embarras, Mr de Seelen rentra en ville avec son prisonnier, et le cacha dans sa maison.

p. 267 l. 1. „gaieté folâtre.“ Effacez l'épithète qui n'est point dans le caractère du héros, et qui n'eut jamais lieu dans sa façon d'être.

Tome second.

p. 45. l. 12. „le duc“ *lisez* le prince.

p. 72. l. 4. *d'en bas*, *lisez* du duc.

p. 134. l. 8. *lisez* Guben.

p. 159. l. 6. *d'en bas*, „en Silésie“ *lisez* en Pologne.

p. 200. l. 2. *d'en bas*, *lisez* l'ennemi la défend, *ou* l'ennemi se défend.

p. 241. l. 12. *au lieu de* „vingt-neuf ans“ *lisez* quarante ans passés.

p. 305. l. 13. *lisez* en mettant, *ou* on mettoit.

nombre; vous pourrez choisir. Au reste, j'ai fait prévenir moi-même les trois lieutenans-généraux. Je suis votre affectionné roi
à Berlin, 19 mai 1763.

Fréderic."

(De sa main.)

Forcade peut être du conseil de guerre.

Dans un de ces conseils de guerre, Zieten eut avec le général de Ramin, gouverneur de Berlin, une querelle qui fit trop de bruit dans le temps, pour la passer sous silence.

Il s'agissoit du procès du général de Reizenstein. Le roi avoit nommé Zieten président du conseil, en lui associant les généraux Ramin, Wédel, Krusemark, Koschenbahr, Braun, Steinkeller, en un mot les généraux et les colonels, et en lui laissant le soin de faire avertir selon l'usage, les lieutenans-colonels et les majors. Zieten se prépare à satisfaire aux ordres de son souverain. Il fait inviter par son aide-de-camp de Jurgas, les généraux et les colonels à la

séance et à dîner. Il le charge en particulier, de prier le général Ramin de convoquer les lieutenans-colonels et les majors nécessaires. Celui-ci, dans un moment d'humeur, s'y refuse, et répond: „qu'il ne voit pas la raison, pourquoi le président ne s'acquitte pas lui-même de ce soin.“ Zieten étonné s'informe si le général est indisposé? — Au contraire, il est sur le point d'aller à la chasse. — Zieten se fâche, renvoie son aide-de-camp au gouverneur; avec la différence qu'au lieu de le prier, il lui fait ordonner la même chose. Le second message est aussi infructueux que le premier. On répondit „que le général Zieten n'avoit qu'à faire venir le major de place, et s'arranger avec lui.“ L'aide-de-camp essaie d'humbles représentations; on le fait taire, on le renvoie en ces termes: „Dites au général ce que vous venez d'entendre.“ Zieten plus étonné d'une scène aussi nouvelle pour lui, qu'irrité en raison de ce qu'on pouvoit s'y attendre, répond: „Je ne conçois rien à la résistance que le général Ramin oppose à mes ordres. Retournes-y tout de suite; dis-lui de ma part, que s'il persiste à ne point faire aver-

tir les officiers, je lui donnerai les arrêts, et ferai mon rapport au roi. Tu n'as qu'à prendre un de mes chevaux." La commission étoit épineuse; cependant il n'y avoit pas à biaiser avec Zieten. L'officier se jette à cheval, arrive: il étoit tard; il trouve le gouverneur couché, il a peine à se faire annoncer; après bien des difficultés on l'admet, on lui répond: „Soit, je me charge du soin de convoquer les officiers, puisqu'on m'y force; mais je ne resterai pas à dîner."

Dans sa soixante-dix-neuvième année Zieten éprouva un des plus violens chagrins de sa vie. C'étoit en 1778; la guerre de Bavière venoit d'éclater, les troupes avoient ordre de marcher, ses équipages étoient prêts, il l'étoit lui-même, un nouveau feu circuloit dans ses veines et les rajeunissoit, lorsqu'il apprit que le roi entreroit en campagne sans lui, et ne l'avoit point couché sur l'état de guerre. Il lui écrivit une lettre pressante: voici la réponse du roi.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. La crainte où je suis, que l'état de

votre santé ne vous permette de faire la campagne, m'a seule empêché de vous nommer. Je suis mortifié de vous laisser en arrière; mais vous sentez bien qu'à votre âge, et après toutes les fatigues que vous avez essuyées, vous seriez hors d'état de supporter celles d'une nouvelle guerre, et que vous avez besoin de repos. Je suis, du reste, votre bien affectionné roi

de Potsdam, 26 mars 1778.

Fréderic."

Zieten n'étoit pas homme à se laisser rebuter du premier coup. Il revient à la charge, redouble ses sollicitations, reçoit une réponse semblable à la première.

„Mon cher général de la cavalerie de Zieten. En réponse à votre lettre du 27, je me hâte de vous faire savoir combien je suis mortifié de vous laisser dans la garnison, attendu que votre situation ne vous permet pas de faire la campagne. Je suis persuadé de votre bonne volonté, mais personne n'est tenu à faire au-delà de ses forces, et il ne

vous reste qu'à jouir du repos dû à vos travaux passés. Je suis, du reste, votre bien affectionné roi

de Potsdam, 28 mars 1778.

Fréderic."

Nous n'essaierons point de peindre la douleur de Zieten, lorsqu'il vit partir le roi et l'armée. Le jour où son régiment quitta Berlin, fut un jour de deuil pour lui. Dès la pointe du jour il s'étoit rendu sur la grande place ronde à la porte de Halle, pour prendre congé de ses élèves et de ses enfans; là, dans un discours court mais pathétique, il les exhorte à faire leur devoir; là, ses larmes se confondent avec les leurs. A son retour chez lui et long-temps après, on vit sur ses traits les combats de son âme, les efforts qu'il faisoit pour s'endurcir à cette privation. Sa douleur, pour être muette, n'en étoit que plus forte; une seule fois il lui échappa une plainte. Ce fut le jour même du départ. Au sein de sa famille, environné des femmes qui la composoient, tout d'un coup il rompt un long silence, et avec un profond soupir: „Il ne me reste

plus, dit-il, qu'à lever un régiment de femmes!" Le mot est sublime.

A la fin, le séjour de Berlin lui parut insupportable; il alla à Wustrau, mais sans y apporter l'activité et l'ardeur qui jusqu'alors l'y avoient accompagné. Il fit dresser de longues tables dans sa salle à manger, les couvrit des meilleures cartes du théâtre de la guerre, et passoit des heures entières à les étudier. Peu-à-peu il reprit sa tranquillité, sa gaîté, devint plus communicatif; et c'est à cette époque que la femme reconnoissante qu'il honoroit de son amitié et de sa confiance, et qui osa depuis rédiger ces Mémoires, attentive à ses récits, sauva de l'oubli ceux que la discrétion lui permettoit de révéler, et les fit entrer dans le monument qu'elle élevoit à ce héros. Dans ces récits, dans les détails où il entroit, il n'omettoit qu'un point, son éloge; prodigue de celui des autres, il se refusoit souvent à lui-même la justice qui lui étoit dûe, et au lieu de s'étendre au long sur ses exploits, il ne s'arrêtoit qu'aux épreuves et aux vicissitudes de sa vie. Lorsqu'il en vint à l'histoire de son duel

en Prusse, à la perche qui lui servit d'épée, le vieillard s'oublia, s'élança de son siége avec tout le feu de la jeunesse, et mit son récit en action. C'est ainsi qu'au lieu d'exiger des compagnes de sa solitude et de son chagrin, des consolations qu'elles n'étoient pas en état de lui donner, il se plaisoit à les distraire en les instruisant.

Mais à peine a-t-il appris que le roi ramène son armée et la paix, qu'il vole à la rencontre de son régiment, et se récrie sur sa beauté: „Qu'il a gagné dans la campagne!“ Bientôt il éprouve dans les embrassemens du roi, qu'il n'a rien perdu de son amitié, et ses yeux brillent de la joie la plus pure. Ce moment effaça dans son coeur celui du départ; il oublia le refus qu'il avoit essuyé, et qui fut le dernier chagrin qui traversa sa vie.

Rajeuni par le sentiment du repos dont jouissoit son pays, par le plaisir d'avoir son régiment avec lui et de prendre part aux évolutions de ses élèves, par les marques réitérées de la faveur et de l'estime de son roi,

par le bonheur domestique dont il jouissoit et par la constante prospérité de sa famille, il ne lui restoit plus rien à souhaiter. De tous côtés et sous toutes les faces, le bonheur se présentoit à ses regards et sourioit à son coeur. A Wustrau, où depuis 1766 il passoit régulièrement quelques mois de l'année, ses paysans, ses voisins lui témoignoient la joie sincère de le revoir. En arrivant, il examinoit avec plaisir le progrès des ouvrages entrepris durant son absence; en partant, il en ordonnoit de nouveaux, et vivoit d'espérance. La dernière satisfaction qu'il eut, fut celle d'amender un terrain inculte et sablonneux; en le faisant couvrir de terre grasse et argileuse, il le vit transformé en champ et couvert de belle orge. Jamais il ne calculoit les avantages; il ne songeoit ni aux frais ni au profit. Il lui suffisoit de créer, de défricher, de bâtir, d'embellir, d'occuper utilement une foule de bras, de s'occuper utilement lui-même, d'entretenir autour de lui le mouvement et l'activité. Agé de quatre-vingts ans passés, il entreprit un grand bâtiment qu'il s'étoit proposé depuis long-temps, et dont il espéroit de voir la fin, quoiqu'il

eût plusieurs années à l'attendre. C'étoit le clocher de l'église de Wustrau, qui sert encore aujourd'hui d'ornement au village. Il consacroit une grande partie de son traitement et de ses revenus à satisfaire ce penchant à bâtir, tandis que la sage économie de son épouse suffisoit avec le reste à l'entretien de sa maison et de sa famille, de sorte que la fin de l'année arrivoit sans qu'il mît jamais rien en réserve.

Nous voudrions pouvoir faire la description de son bonheur domestique. Il falloit le voir, l'éprouver, le partager avec lui. Son épouse, ses enfans, tout ce qui l'environnoit, tout ce qui le servoit, lui devoit ses momens les plus doux. Il étoit le chef adoré de sa famille, la gloire de tout ce qui lui appartenoit. On étoit fier d'être à son service, de porter sa livrée. Père de trois enfans, sa fille aînée du premier lit, se maria de son vivant, avec Mr de Jurgas de la maison de Ganzer. Sa fille cadette épousa, depuis sa mort, le major de Zieten des carabiniers, de la maison de Wildberg. Son fils, filleul du grand Fréderic,

quitta le service peu d'années après la mort de son père, pour cause de santé; les Etats du comté de Ruppin viennent de le nommer leur conseiller provincial.

Il étoit ravissant de voir le vieillard en cheveux blancs au milieu de sa famille naissante, prenant part aux jeux, aux progrès de ses enfans, répétant sans cesse qu'il étoit le plus heureux des époux et des pères, et qu'il rendoit grâce à Dieu de l'excellente femme qu'il lui avoit donnée. En fait d'égards et de délicatesse envers elle, l'amant le plus tendre et le plus complaisant eût eu peine à l'égaler. Il devinoit ses voeux plutôt qu'il ne les accomplissoit, et en travaillant à la rendre parfaitement heureuse, il croyoit s'acquitter d'une dette. Un jour, il exprima en deux mots tout ce qu'elle étoit pour lui, en lui disant les larmes aux yeux: „Des femmes comme vous, Dieu les réserve pour ceux qu'il aime!"

Nous avons remarqué plus haut, qu'avec l'âge de Zieten son caractère devenoit plus doux, plus communicatif, plus sociable, plus indulgent; qu'il trouvoit plus de plaisir à

épancher son coeur dans le sein de quelques-uns de ses familiers. Au lieu que d'autres vieillards s'arrêtent opiniâtrement dans leur carrière et contrastent avec leur siècle, à plusieurs égards Zieten avançoit avec le sien en approuvant les modifications que le temps et l'usage y apportoient. Entre autres, il se relâcha sur un point militaire qui lui avoit tenu fortement au coeur, sur la forme et la coupe des habits. Il permit à ses officiers de se conformer au goût moderne, toutefois en leur posant des limites qu'il leur étoit sévèrement défendu de franchir. Quant aux femmes qui composoient sa maison, il aimoit à les voir mises décemment et avec goût. Pour tout le reste, il les renvoyoit au tribunal de la mode.

Toujours satisfait du présent, il ne lui arrivoit jamais, comme aux autres vieillards, de trouver que le monde physique, dont il ne pouvoit plus jouir comme autrefois, n'étoit plus le même et se détérioroit de jour en jour. Au contraire, Zieten rajeunissoit avec les fleurs du printemps, se réchauffoit aux rayons du soleil d'été, savouroit les fruits de l'automne, vivoit

d'espérance pendant l'hiver. Le changement des saisons, les vicissitudes de la nature, un bel orage, une belle campagne, tout excitoit en lui des sentimens délicieux; et ceux qui l'accompagnoient de Berlin à Wustrau et de Wustrau à Berlin, ont souvent répandu des larmes d'attendrissement à la vue de ses transports et de son extase.

Son oeil libre de préjugés savoit apprécier le monde moral comme le monde physique. L'expérience de sa jeunesse lui avoit appris, qu'à côté des gens de bien et des hommes de mérite s'élevoient quelquefois des méchans, des imposteurs, des intrigans et des lâches. En conservant toute sa vie une juste défiance contre ceux qui s'étoient poussés par des voies obliques, il rendoit doublement hommage à ceux qui étoient parvenus à la fortune, à force de talens et d'efforts.

En général, tandis que son corps s'affoiblissoit, son âme conserva jusqu'à la fin sa force et sa vigueur. Il ne céda jamais qu'à lui-même; personne n'a triomphé de sa volonté. Il

ne faisoit, ne disoit que ce qu'il s'étoit proposé. Dans les dernières années de sa vie, un de ses amis, un de ses confidens, qu'il connoissoit à fond, qu'il voyoit tous les jours, dont il faisoit le plus grand cas, l'ayant prié de lui raconter l'histoire de ses duels, Zieten se contenta de lui montrer le doigt crochu de sa main gauche *), en ajoutant: „Je ne suis pas venu au monde avec ce drôle-là!“ On n'en tira pas davantage de lui.

Dans tout ce qui étoit du ressort de la justice exécutive, il ne s'écartoit jamais de la règle. Indulgent dans ses relations particulières, surtout envers les foibles et les petits, il ne permettoit à personne de l'offenser ni de lui faire tort. Dès que la chose étoit soumise au moindre doute, il en appeloit à la décision des lois, et recouroit à la chambre de justice, comme à son tribunal. Sans avoir jamais aimé les procès, il ne les évitoit point dès qu'il les jugeoit nécessaires au maintien de la justice et de la vérité.

*) Voyez Tome I, p. 59.

Il ne parloit jamais de sa mort comme d'un événement prochain; ce mélange de dévotion et de mécontentement, commun à tant de vieillards, il ne le connoissoit point; au contraire il rassuroit contre la mort ceux qui la craignoient, il les encourageoit à vivre, en leur promettant une longue carrière. Cependant, il se préparoit en silence à payer son tribut à la nature; et ne le jugeant plus éloigné, il prit quelques années avant sa mort une précaution qui prouvoit à la fois sa fidélité envers le roi et l'état, et la tranquillité avec laquelle il envisageoit sa fin. Il brûla de ses propres mains les principales lettres de la correspondance royale pendant les trois guerres. Cette opération se fit à Wustrau, de la manière suivante. Après avoir prié son gendre et une personne de confiance, de transporter dans sa chambre et de poser devant un feu de cheminée, un coffre rempli de lettres, dont plusieurs étoient en chiffres, il voulut être seul. On trouva, en rentrant, le coffre vide. Zieten avoit jugé convenable d'anéantir des papiers dont la communication pouvoit devenir dangereuse, et l'abus funeste.

Pendant son séjour d'été à Wustrau, il se rendoit régulièrement tous les mois à Berlin, pour revoir son cher régiment sans lequel il ne pouvoit vivre. Plus il avançoit en âge, et plus il s'attachoit au corps de ses officiers. Il se plaisoit à réunir les anciens à sa table, à voir les jeunes à cheval ou en groupes à la parade; il admiroit leur beauté, leur taille, leur adresse; quoique de petite stature, il aimoit les grands hommes, et les choississoit de préférence pour officiers. La bonne mine, un air de santé, cette noble fierté qu'inspirent ces avantages extérieurs à ceux qui en sont doués, réjouissoit Zieten; il en pleuroit de joie, et ne tarissoit point sur les éloges de cette belle pépinière de héros. Un autre sentiment prenoit le dessus, quand c'étoient de vieux officiers qu'il revoyoit. Sa vue avoit considérablement baissé. A mesure qu'il en reconnoissoit un, il le recevoit avec une exclamation amicale et tendre. Un jour, le colonel Lentz arrive: „Ah, c'est toi, vieux camarade! lui dit-il: viens, viens! nous avons fait ensemble mainte course!" Une autrefois, (c'étoit le jour de l'an, où, selon l'usage, tous les

officiers s'étoient rendus chez lui) il aperçoit le lieutenant de Kalis dans la foule; il l'appelle, lui tend la joue: „Donne-moi un baiser! tu m'as rendu de bons services à Domstädtel!“

Un de ses vieux officiers s'étant plaint à lui, de n'avoir point reçu la croix militaire qu'il croyoit avoir méritée comme ses camarades, et accusant un des généraux de l'avoir oublié, Zieten lui répondit: „Contentez-vous d'avoir mérité la distinction que vous n'avez point reçue; l'honneur ne consiste pas dans des décorations, et le titre de brave officier vaut mieux que tous les cordons et toutes les croix du monde.“ Il est vrai qu'il ne faut souvent, pour parler ainsi, que savoir par coeur la morale des livres; mais il est tout aussi vrai, que pour convaincre par de telles maximes, il faut les avoir puisées ailleurs que dans les moralistes, et que Zieten en prouvoit la justesse plus par son exemple que par ses discours.

De tout temps il s'étoit appliqué à connoître le vrai prix des choses, à n'estimer les

avantages de la fortune et de la gloire que ce qu'ils valoient, à en jouir avec modération, avec dignité, et sans permettre à leurs fumées d'offusquer son cerveau. Nous avons vu le roi, le pays, lui prodiguer sans se lasser, les honneurs les plus choisis: âgé de quatre-vingt-six ans, on l'accueilloit toujours avec le même enthousiasme; le plaisir de le voir sembloit ne rien perdre de sa nouveauté. Quand, à pied ou à cheval, il parcouroit les rues de Berlin, on s'arrêtoit pour le considérer, on le saluoit avec respect, on se le montroit l'un à l'autre, on le suivoit des yeux, en mettoit toute autre affaire de côté.

Toutes les fois qu'à Berlin, le roi distribuoit la parole au château, et que Zieten se trouvoit du nombre des généraux qui la recevoient, ce prince l'embrassoit tendrement, et s'informoit de l'état de sa santé. Un jour qu'à Sans-Souci, après les grandes manoeuvres de Potsdam, il avoit pris congé des princes et congédié les généraux sans apercevoir Zieten caché dans la foule, il se rappelle de lui, le cherche des yeux, le suit, l'embrasse à plu-

sieurs reprises, l'accable de caresses, ne peut le quitter. L'hiver, à son retour de la salle d'exercices, il alloit le voir chez lui, le surprenoit souvent dans sa chambre, ne lui permettoit jamais de le reconduire. Il étoit beau et touchant de voir Fréderic le grand septuagénaire, dans son carosse couvert de neige, visiter son général octogénaire, oublier son rang et sa grandeur, ou plutôt les retrouver à la porte de son sujet. Les princes du sang imitèrent l'exemple du maître. Le prince de Prusse, depuis roi sous le nom de Fréderic-Guillaume II, choisit pour l'honorer de sa visite, le jour intéressant de son anniversaire, et à ce sujet, lui témoigna un intérêt si vif et si tendre, que le vieillard ravi compta cette heure parmi les plus belles de sa vie. Le prince Henri, frère du roi, se rendit exprès de Rheinsberg à Wustrau, pour lui donner toute une journée.

Les généraux prussiens n'avoient pas besoin de ces modèles pour rendre unanimement à Zieten un hommage qu'ils ne payoient ni à sa naissance, ni à son rang, ni à la faveur

dont il jouissoit, mais à sa personne. Cette expression de respect que l'usage n'a consacrée que pour les enfans, et que les droits imprescriptibles de l'homme semblent refuser à toute autre relation; cette humiliation volontaire, cette marque de soumission que la piété filiale seule, ou tout au plus la tendresse de l'amant autorisent, des militaires distingués par leur grade comme par leur famille, ne balançoient pas de l'accorder à Zieten, en pressant leurs lèvres sur sa main ou sur l'uniforme qu'il portoit, et qui leur paroissoit sacré parce qu'il couvroit ce héros. Le spectateur ne voyoit dans cet acte d'humilité que la force du sentiment qui le dictoit, la belle âme de ceux qui s'y abandonnoient, et la supériorité de celui qui en étoit l'objet.

Un dévouement pareil donna lieu un jour, à la table de Zieten, à une scène qui toucha tous les convives jusqu'aux larmes. Le vieillard avoit rassemblé une troupe nombreuse d'amis, de ministres, de généraux. On buvoit à sa santé. Contre son ordinaire il fait remplir son verre pour porter celle de la compagnie,

lorsque le général de Krusemark, son voisin, valétudinaire et mourant, sachant qu'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre supporter cette liqueur, pour égargner la santé de son ami, sacrifie la sienne, lui arrache le verre, le vide, aimant mieux porter ce poison dans ses entrailles, que le voir passer dans celles de Zieten.

Rien n'étoit plus douloureux pour ce dernier que d'être empêché par le mauvais état de sa santé, d'assister aux revues et aux manoeuvres annuelles. Il s'y rendoit souvent sans avoir consulté ses forces. Un jour on le ramena à moitié mort. Dès l'an 1780 il avoit demandé et obtenu du roi d'être dispensé d'y paroître le premier jour en grand costume, c'est-à-dire avec la peau de tigre sur les épaules, et l'aile d'aigle au bonnet. Le roi lui avoit même répondu très-gracieusement à ce sujet.

„Mon cher général de Zieten. Je verrai toujours avec le même plaisir paroître à mes revues, à la tête de son régiment, un général de votre âge et qui s'est distingué comme vous par les plus grands services.

J'approuve fort que vous veniez en pelisse, sans peau de tigre, sans ornement de tête. Mais s'il fait froid, je vous conjure de ménager votre santé et de rester chez vous, afin de ne pas vous attirer, par un excès de zèle pour mon service, une indisposition ou quelque autre accident. Quiconque a, comme vous, servi aussi long-temps et avec autant de gloire, peut user du privilége que les Romains accordoient à leurs vétérans. Recevez ce conseil de la part de votre tout affectionné roi

à Potsdam, 17 mai 1780.

Fréderic."

Zieten avoit quatre-vingts ans passés, lorsque de très-bon matin, il sortit des portes de la ville à la tête de son régiment, pour le soumettre à la revue spéciale du roi. Ce fut la dernière fois. Le souvenir de cette journée est encore présent à tous ceux qui en furent témoins, et surtout au régiment même. A peine le roi eut-il aperçu son général qu'il accourut au galop, descendit de cheval, lui exprima le plaisir et la peine de le voir. Zieten

qui venoit de remplir son devoir, de se présenter au roi avec son régiment, de voir la condescendance de ce prince, parut régénéré à son retour. Monté sur un superbe cheval, il précédoit son régiment comme s'il eût été dans la vigueur de l'âge. Ses officiers, ses houssards et lui, paroissoient également fiers de s'appartenir les uns aux autres.

Nous remplirions mal le devoir de l'historien, si nous prétendions nier, que malgré les égards que le roi avoit pour Zieten, malgré la reconnoissance qu'il devoit à ses services et qu'il lui témoignoit, il ne le regardoit pas comme un parfait capitaine. Mais, tout en portant ce jugement sur lui, il n'a jamais voulu, après la guerre, lui en faire sentir la rigueur et l'amertume. L'anecdote suivante suffit pour le prouver. On sait qu'à table, Fréderic aimoit à s'entretenir de ses campagnes avec ses généraux. Un jour, on parle de Torgau; Zieten qui, selon sa coutume, sommeilloit, s'éveille à ce nom. Le roi le croyant endormi, s'explique à haute voix et sans contrainte, sur ce qu'il appeloit la faute et les délais de son gé-

néral *) et finit par dire: „Zieten a pensé faire une grande sottise.“ En prononçant ces mots, il jette les yeux sur le dormeur, qui le regardoit de tous les siens, qui écoutoit de toutes ses oreilles, qui n'osoit interrompre un récit auquel il y avoit tant à redire: confus, décontenancé, muet, Fréderic pose la serviette, et sort de table.

Nous touchons aux dernières heures de Zieten. Depuis quelques années il s'affoiblissoit considérablement. Ses nuits étoient inquiètes, une fièvre brûlante troubloit son repos, il s'y mêloit quelquefois des transports. Cependant, au plus fort des accès, son caractère ne se démentit pas un instant. Une nuit

*) Fréderic persista toujours dans la même opinion. „Mr de Zieten, au lieu d'attaquer, s'amusa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de Mr de Lascy, qui étoit, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau; en un mot, la disposition ne fut point exécutée; le roi attaqua seul sans être secondé de Mr de Zieten, et sans que sa cavalerie s'y trouvât..... Enfin, Mr de Zieten étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté.

Guerre de sept ans.

qu'il éprouvoit les ardeurs de la fièvre, il s'imagina qu'il y avoit du feu dans le souterrain, et qu'il sentoit brûler son lit. Il appelle son valet-de-chambre, qui veut le calmer, le désabuser. En vain; le malade persiste, il ne reste d'autre expédient au garde, que d'appeler Mr de Jurgas à l'aide. Zieten se met en colère en voyant arriver son gendre: „N'allez pas croire, lui dit-il, que j'aye peur du feu qui est sous mon lit!"

De jour il ne paroissoit que foible; on s'apercevoit qu'il baissoit, surtout du côté de la vue et de l'ouïe; mais ses facultés intellectuelles étoient bonnes, il recherchoit plus que jamais le commerce et la société des siens. Il se sentoit récréé par leurs entretiens, il le leur disoit, il les en remercioit. En général, il redoubloit de bonté et d'attentions pour tout ce qui l'environnoit.

Outre son épouse, la providence lui avoit adressé les six dernières années de sa vie, un homme qui lui a rendu les services les plus importans, et qu'il regardoit comme le soutien de sa vieillesse. Ce mérite est trop rare dans

la classe des mercenaires pour que nous ne distinguions pas de la foule celui qu'il honore. C'étoit le sieur Wagner, valet-de-chambre de Zieten, aujourd'hui maître des comptes de la cuisine du roi. Cet homme estimable s'étoit familiarisé à fond avec le caractère et le genre de vie de son maître; de jour, il l'amusoit par des lectures, tantôt de dévotion, tantôt d'économie rurale, tantôt de politique; la nuit, il le veilloit, le soignoit; il ne le quittoit pas d'un instant, renonçant pour sa personne à toute récréation hors de la maison; possédant l'entière confiance du général, il remplissoit auprès de lui les fonctions de secrétaire; tant que son maître a vécu, il a constamment refusé les emplois, les établissemens qu'on lui a offerts. En retour de ses bons et fidèles services, et à la recommandation expresse de Mr de Werder, ministre d'état, il fut nommé, peu après la mort de Zieten, au poste de confiance qu'il revêt honorablement jusqu'à ce jour.

La dernière lettre du roi à Zieten est en réponse à celle que le général lui avoit écrite au renouvellement de l'année.

„Mon cher général de Zieten. Je sens tout le prix de vos voeux, et vous en témoigne ma reconnoissance. Je souhaite à mon tour, que vos forces se renouvellent et s'affermissent, et que votre santé égale votre contentement. L'accomplissement de ces voeux tournera à ma plus grande satisfaction. Je suis votre bien affectionné roi

de Berlin ce 1 janvier 1785.

Fréderic.

Plusieurs circonstances font croire à un pressentiment secret que Fréderic avoit de la mort prochaine de Zieten. Ce pressentiment étoit-il accompagné pour ce prince, comme pour tant d'autres, de l'idée au fond bien naturelle, que ces deux héros appelés à vivre, à combattre ensemble, l'étoient aussi par les arrêts du destin à se suivre de près dans la tombe? Il ne nous convient pas de décider cette question.

Les circonstances permirent au grand Fréderic de donner à son général une dernière preuve du cas qu'il faisoit de lui et de la ma-

nière dont il se plaisoit à récompenser le vrai mérite.

C'étoit dans le cours de l'hiver de 1785. Le roi étoit venu à Berlin avec une santé déjà fort délabrée. Le 22 décembre, malgré le fardeau de ses quatre-vingt-six ans, Zieten se rendit au château après la parade, pour payer à son souverain ce dernier tribut d'hommage, pour revoir son roi après six mois d'absence. La parole étoit distribuée, les ordres donnés aux généraux de Möllendorf, de Braun, de Prittwitz; Fréderic alloit se tourner du côté des princes, lorsqu'il aperçoit Zieten à l'écart, entre son fils et ses deux aides-de-camp. Surpris agréablement à cette vue inespérée, il jette un cri de joie, avance de son côté: „Ah vous voilà, mon bon vieux Zieten! Que je suis fâché de la peine que vous avez prise de monter les escaliers du château. J'aurois passé chez vous. Comment est l'état de votre santé?“ (Zieten) Sire, ma santé est bonne, mon appétit bon; mais les forces, les forces.... (Le roi) „Cela ne me fait plaisir qu'à moitié: mais vous devez être las; vite un fauteuil!“

On courut en chercher un; Zieten proteste en vain qu'il ne se sent pas fatigué; le roi insiste à plusieurs reprises: „Asseyez-vous, mon père; je le veux: sinon je me retire, car je ne veux point que vous vous gêniez pour moi.“ Le vieillard obéit, et Fréderic le grand se tient debout devant lui au milieu du cercle brillant qui s'étoit formé autour d'eux. Après lui avoir fait plusieurs questions sur son ouïe, sa mémoire, son physique, etc. il le quitte en lui disant: „Adieu, mon cher Zieten;“ (hélas, ce fut son dernier adieu!) prenez garde de vous refroidir; conservez-vous aussi long-temps que votre âge le permettra, afin que j'aye encore souvent le plaisir de vous revoir!“ A ces mots, le roi, au lieu de parler aux autres et de faire le tour des salles, comme il étoit accoutumé, se retire, et s'enferme dans son cabinet.

Cette scène touchante, également digne de Fréderic le grand et de Zieten, et qui eut pour témoins l'élite de la cour et de l'armée, fit verser des larmes aux guerriers les plus endurcis. Zieten étoit trop touché, trop ébranlé

pour pouvoir en répandre; nous manquons de termes pour peindre son état. Le burin de l'inimitable Chodowiecki a immortalisé les adieux du roi et de son général, par une estampe qui à l'intérêt du moment joint la fidélité des portraits, et qui s'est répandue dans l'Europe entière.

Le soleil de Zieten se précipitoit à son couchant; l'édifice de son corps alloit s'écrouler. Il ne lui restoit plus de desirs; il avoit bu dans la coupe de la vie jusqu'à la dernière goutte de la gloire et des jouissances; son voeu constant, celui d'une longue carrière, étoit accompli; il l'avoit fournie sans reproche; il sentoit le besoin du repos, il nourrissoit l'espoir de l'immortalité, il se préparoit à la mort sans la desirer ni la craindre.

Il entra dans la quatre-vingt-sixième année du siècle sans atteindre la quatre-vingt-septième de sa belle vie. Le 25 janvier, après avoir fait avec son épouse un tour de promenade en carosse, il s'en trouva si bien qu'il projeta avec elle une course à Wustrau, et de

là chez son beau-frère, Mr de Blumenthal, qui l'avoit choisi pour parain de son fils. Le vieillard se servit même de l'expression badine: „Il faut aller complimenter le nouveau compère.“ Il passa la soirée en famille, de la meilleure humeur du monde, s'amusant avec ses enfans, disant à sa fille cadette qu'il espéroit de lui voir bientôt la robe neuve dont il venoit de lui faire présent. On se met à table: tout d'un coup, pour la première fois de sa vie, Zieten se plaint de mal-aise. La consternation est générale; on se hâte de lui administrer des remèdes; l'effet en fut si prompt, que Zieten, tout le premier, rassura les autres: le calme renaît; on se couche, on espère que ce ne sera rien.

La dernière nuit de Zieten ne fut pas sans sommeil pour lui, mais c'étoit un sommeil inquiet et interrompu. On l'entendit prier à haute voix et à plusieurs reprises. Vers quatre heures il appelle son valet-de-chambre, lequel en entrant, voit l'empreinte de la mort sur le visage de son maître, et se hâte de sonner pour demander du thé. Cependant, le

mourant avoit toute sa connoissance; il tousse, crache, demande „si c'est du sang?“ et avant que le thé soit arrivé, avant que le sieur Wagner ait pu lui répondre, il a expiré dans ses bras.

Ainsi mourut Zieten; ainsi mourut cet homme pieux, probe, noble et généreux, ce héros parfait, ce sujet fidèle, ce fils zélé de la patrie, cet époux, ce père tendre, ce mortel selon le coeur de Dieu. Ce Dieu auquel il avoit consacré sa vie et confié le fil de ses destinées, ne lui fit point éprouver les tourmens de l'agonie; il ordonna à ses anges de le porter dans le sein de l'éternel repos.

Cette mort, quoiqu'inévitable dans l'ordre des choses et de la nature, fit dans tout Berlin une sensation extrême. On alloit à grands flots voir son corps exposé en parade, contempler ces traits glacés, méditer et pleurer sur son cercueil. Parmi les guerriers de toute arme et de tout ordre, qui lui payèrent le tribut de respect et de larmes, il y en eut un qui se faisant jour à travers la foule, et s'ap-

prochant du cadavre, lui adressa, de l'abondance du coeur, une oraison funèbre si belle et si touchante, qu'elle eût mérité d'être conservée avec le nom de son auteur. C'étoit un vieux fantassin de la garnison qui avoit souvent combattu sous ses ordres, que la vue de son général mort inspiroit encore, et que son enthousiasme élevoit au-dessus de son état *).

La douleur de la famille de Zieten, celle de son régiment orphelin fut au-delà de toute expression, et ne put être sentie que par ceux qui perdoient avec lui la gloire et le lustre dont il les avoit environnés.

Le corps du défunt, escorté par son fils et le capitaine de Velten, fut transporté sans pompe à Wustrau, et déposé dans le cimetière de la famille près du temple. Une pierre modeste couvre ses cendres; elle est surmontée d'un monceau d'armes et de faisceaux, pour annoncer à la fois sa double qualité de guerrier et de général-en-chef. Ses noms, ses

*) Cette anecdote en rappelle une autre. Un grenadier françois se rend au tombeau du comte de Saxe à Strasbourg, tire son sabre, l'applique au marbre, le remet dans le fourreau, et se retire en silence.

dignités, le jour de sa naissance, celui de sa mort, ses soixante-treize années de services sont gravés dans l'intérieur d'une couronne de lauriers.

Sa famille lui érigea un second monument dans l'église de Wustrau.

Sur une console de six pieds repose une urne de marbre gris de Silésie avec le portrait ressemblant de Zieten en médaillon, de marbre blanc de Carrare, et l'inscription autour: H. J. v. Zieten. Deux guirlandes de laurier descendent du milieu de l'urne; des festons de feuilles de chêne en entourent le pied. Ces ornemens sont en bronze. Derrière l'urne s'élève une pyramide tronquée. D'un côté, on voit la Religion sous les traits d'une femme à demi-voilée, qui tournant vers l'urne des regards de douceur, reçoit d'une main le volume sacré qu'un ange lui présente, et pose, de l'autre, la couronne d'étoiles de l'immortalité sur la tête du héros. De l'autre côté, le Courage, sous la figure d'une femme couverte d'une peau de lion, s'appuie sur l'urne. Elle

porte sur son casque un lion dressé, et sur sa cuirasse la tête de Méduse. Dans sa droite, elle tient une couronne de laurier, d'où tombent des fruits mûrs; et dans sa gauche, un glaive, avec la pointe tournée contre la terre. Sa tête est tristement penchée sur son sein; elle la détourne de l'urne avec douleur. Son bras repose sur un bouclier où se trouvent gravés les noms et les dates des principales batailles auxquelles le héros a assisté. Sur une table de marbre noir appliquée contre la console dans sa longueur, et fixée par quatre rosettes de bronze, on lit en lettres d'or l'inscription suivante, en allemand:

IL VÉCUT AVEC FRÉDERIC
DANS LES FASTES DE L'HISTOIRE,
ADMIRÉ COMME HÉROS, CHÉRI COMME
HOMME ET COMME CHRÉTIEN.
IL RENDIT SURTOUT HEUREUX CEUX
QUI LUI CONSACRENT CE MONUMENT,
SON ÉPOUSE ET SES ENFANS ÉPLORÉS.

Enfin, au pied de la console on a placé une houlette, une charrue, une gerbe de fro-

ment, pour faire allusion au goût que le défunt avoit pour la vie rustique. Les figures sont de grandeur plus que naturelle; une décoration en perspective très-bien faite semble placer ce monument dans une niche entre deux grandes fenêtres, portée par deux colonnes auxquelles sont suspendues des armes. Les dessins sont du célébre peintre B. Rohde de Berlin, à qui la mémoire de Zieten doit un second monument dont nous allons parler. Celui-ci fut exécuté par le sculpteur Mayer *).

Fréderic-le-grand s'empressa de son côté, à en dresser un à la gloire de son général, par la lettre qu'il écrivit à sa veuve; et nous sentons que nous aurions dû mettre ce morceau précieux à la tête de tous ceux par lesquels on a voulu honorer ses cendres.

„Les sentimens que j'avois voués à feu votre époux, vous sont trop connus, madame, pour que j'aye besoin de vous dire à

* *

*) Ce fut le dernier ouvrage de cet habile artiste.

quel point, quoique je dusse m'y attendre à son âge, sa perte m'afflige. Il faudroit ne point savoir apprécier un mérite comme le sien, pour en douter. Je l'ai connu, et je le pleure. Il ne me reste qu'à vous témoigner, madame, ainsi qu'à votre fils et à vos autres enfans, la part toute particulière que je prends à cette grande perte. En souhaitant que ma douleur serve à alléger la vôtre, je finis par vous assurer que dans toutes les occasions je ne cesserai d'être votre affectionné roi et le leur

de Potsdam 28 janv. 1786.

Fréderic."

Au lieu de la pension ordinaire, le roi fit remettre à la veuve et aux enfans la somme de dix mille écus. Les finances du défunt, auxquelles sa libéralité avoit porté de fréquentes atteintes, eurent besoin de cet accroissement.

Fréderic ne survécut Zieten que de quelques mois. Il n'y a pas de doute, qu'en ap-

prenant la mort de son général, il ne portât déjà en lui le germe de la sienne. Occupé de ce pressentiment funeste, appelé par les soins de la couronne à se consacrer aux vivans, eût-il été surprenant de le voir oublier les défunts, et leur appliquer ces mots de l'évangile: „Laissez les morts ensevelir leurs morts?“ Au lieu de cela il essuie les larmes de la famille de Zieten, et (pour nous servir encore des paroles de l'écriture) „il contribue à l'appareil de sa sépulture.“

Les officiers du régiment voulant ériger à leur chef bien-aimé un monument digne de leur tendresse, s'adressèrent au même peintre qui avoit fourni les dessins de celui de Wustrau, au fameux Bernard Rohde; inspiré par son sujet, cet artiste distingué se surpassa lui-même dans un tableau allégorique qu'il composa des mérites de Zieten; le profil parfaitement ressemblant du héros se trouve sur une urne qui porte une inscription allemande, dont voici le sens:

MONUMENT DE RESPECT ET DE RECONNOISSANCE, CONSACRÉ À LEUR CHEF PAR LES OFFICIERS DE SON RÉGIMENT.

L'artiste refusa noblement toute rémunération, et se contenta de prier les officiers de consacrer à un cadre superbe la somme qu'ils avoient destinée au tableau même. Ce chef-d'oeuvre fut placé dans l'église de la garnison de Berlin, où on le voit encore. Le dessin de Rohde, réduit et gravé par Rosenberg, est aussi connu qu'il mérite de l'être, et nous épargne la peine d'une description qui ne seroit que très-imparfaite.

A Francfort sur le Main on frappa une médaille sur la mort de Zieten. Elle a d'un côté le buste du héros avec le bonnet de houssard sur la tête, la pelisse boutonnée, et cette légende: MEMORIAE DOMINI DE ZIETEN, HEROI BORVSSIAE SACRVM; dans l'exergue: NAT. D. 18 MAY 1699; à la partie inférieure du bras: REICH I, qui est apparemment le nom de l'artiste. Le revers de la médaille représente un trophée romain avec l'étendard prussien, et a pour légende: NIHIL TIBI COHORS, NIHIL

TVRMA DECERPIT; on lit dans l'exergue DEN. D. 27 JANVARII 1786. L'artiste a, comme on le voit, ajouté un jour à la vie de Zieten.

Un graveur de Courlande, dont le nom et la ville nous ont échappé, ayant esquissé sur une planche la figure de Zieten en plein, n'en avoit tiré encore que trois épreuves lorsqu'il mourut subitement. Ses héritiers attachèrent un si grand prix à cette planche qu'après se l'être long-temps disputée, plutôt que de se la céder l'un à l'autre, ils la brisèrent. La fille aînée de Zieten possède une de ces épreuves. On voit en l'examinant, que la planche n'est point encore achevée; mais la ressemblance est frappante, et le dessin mâle et hardi.

La réputation de Zieten qui assuroit aux artistes de tout pays un prompt débit de leurs ouvrages, les encourageoit sans doute à multiplier ces monumens de sa gloire, et à rehausser l'éclat de sa famille.

Nous avons parlé des regrets de Fréderic. Il nous reste à y joindre les souvenirs de son

auguste frère. En 1790, le prince Henri de Prusse fit élever dans ses jardins de Rheinsberg une pyramide consacrée à la mémoire de son frère chéri, Auguste Guillaume, prince de Prusse, aïeul du Roi. Sur les quatre faces de cette pyramide furent inscrits les noms de vingt-six guerriers particulièrement chers au prince Henri, avec une courte description de leurs vertus et de leurs exploits. L'inauguration de la pyramide fut renvoyée à l'année 1791. Pour la rendre plus solennelle, le prince avoit rassemblé, des garnisons voisines, depuis le général jusqu'au soldat, tout ce qui restoit de la guerre de sept ans. A un signal donné, le monument est découvert; le prince fait lire un beau discours qu'il a composé lui-même; les larmes des héros coulent; ils célèbrent d'un commun accord la fête anniversaire de cette guerre fameuse. Le devant de la pyramide offroit au-dessous du médaillon d'Auguste-Guillaume, et au milieu des noms de Keith, de Schwérin, du prince Léopold, du prince Ferdinand, de Seidlitz, du duc de Bévern, de Platen, celui du général Zieten et l'éloge suivant, de la main du prince:

LE GÉNÉRAL DE ZIETEN
PARVINT
À UNE VIEILLESSE ÉGALEMENT HEUREUSE
ET GLORIEUSE.
TOUTES LES FOIS QU'IL COMBATTIT
IL TRIOMPHA.
SON COUP-D'OEIL MILITAIRE, JOINT
À SA VALEUR HÉROÏQUE,
DÉCIDOIT DU SUCCÈS DES COMBATS;
MAIS CE QUI LE DISTINGUOIT
ENCORE PLUS,
CE FURENT SON INTÉGRITÉ, SON DÉSINTÉRESSEMENT
ET SON MÉPRIS POUR TOUS CEUX
QUI S'ENRICHISSOIENT AUX DÉPENS
DES PEUPLES OPPRIMÉS.

Enfin, pour mettre le comble à la gloire de Zieten, le successeur du grand Fréderic le plaça dans le panthéon militaire en lui décernant une statue. En mémoire des services signalés que sous les deux règnes précédens, le héros avoit rendus à l'état, Fréderic-Guillaume II la fit placer, le 27 février 1794, à Berlin, sur la place Guillaume, en face de la rue des nègres. Ce beau morceau de sculpture

est digne du roi qui l'a ordonné, du héros qu'il représente, de l'artiste *) qui l'a exécuté.

La statue, dont le frontispice du premier volume de cet ouvrage offre une copie exacte, est la cinquième qui décore la place. Les quatre autres, érigées du temps de Fréderic II, représentent le maréchal de Schwérin, Winterfeld, Seidlitz et Keith. Elles sont toutes du plus beau marbre blanc de Carrare. Celle de Zieten, avec le piédestal, a quinze pieds et demi de hauteur. Le héros est représenté debout, les jambes croisées, en uniforme de houssard, le bonnet sur la tête, et revêtu du grand ordre de l'aigle noir. La main gauche appuyée sur le sabre, il a l'air d'observer l'ennemi; tandis que tenant son menton de la droite, il semble s'occuper de la sûreté et du salut de l'armée. Non-seulement l'artiste a parfaitement attrapé la ressemblance des traits, et surtout l'oeil, le regard de son original; il a même réussi à rendre les plus petits détails de l'uniforme. L'attitude est superbe; on croit

*) Monsieur Schadow, sculpteur du roi.

voir le héros dans une de ces nuits, où, pendant que tout dormoit au camp, il veilloit aux moyens d'écarter le danger ou de le prévenir.

Le piédestal a huit pieds de haut; il est d'un marbre bleuâtre de Silésie; la bordure d'en haut et d'en bas de marbre blanc de Carrare. Quatre plaques de la même pierre forment une bande autour du piédestal, et sont chargées de bas-reliefs.

La première face imite une peau de tigre, telle que les officiers du régiment la portent aux grands jours de revue. Le côté velu est appliqué au piédestal, de sorte qu'on n'aperçoit qu'à la tête, aux pattes, aux replis des extrémités, les ornemens de bronze dont ces peaux sont parsemées, les soleils, les lunes, les étoiles, les chaînettes et les agrafes. Le milieu de la peau renferme l'inscription. Elle est en allemand et en style lapidaire; nous ne pouvons que la rendre imparfaitement en françois.

JEAN JOACHIM DE ZIETEN
GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE
A SERVI DEPUIS 1714 JUSQU'À 1786
SOUS
FRÉDERIC-GUILLAUME I ET FRÉDERIC II.
CE MONUMENT LUI A ÉTÉ DRESSÉ
PAR
FRÉDERIC-GUILLAUME II.

Les trois autres faces composent le frontispice du second volume de cet ouvrage. Elles présentent trois événemens mémorables de la vie militaire de Zieten, choisis dans les trois guerres que Fréderic II a soutenues pour faire la conquête de la Silésie et pour assurer cette belle et importante conquête.

Sur la première face, à gauche de la statue, est représenté le combat de Rothschlofs, dans la première guerre; on le trouve décrit Tome I. p. 77. L'artiste a choisi le moment où Zieten, alors lieutenant-colonel, après avoir acculé les ennemis contre le moulin, aperçoit leur général, et va le faire prisonnier. Baronay saute de cheval, et soutenu par un grena-

dier, il passe le ruisseau sur une planche. A la vue de la rive escarpée, Zieten arrête son cheval, et menace le fuyard de son sabre. Le moulin à gauche, le cheval de Baronay sans son maître, au milieu un trompette qui sonne l'appel ou la fanfare derrière Zieten, et un houssard sur le devant qui se retourne au bruit, remplissent le reste de l'espace. O lit l'inscription

ZIETEN ET SON ANCIEN MAÎTRE BARONAY.
Rothschloſs 22 juillet 1741.

La seconde face, au dos du monument, offre la surprise des Saxons à Catholisch-Hennersdorf. (Voyez Tome I. p. 185.)

Zieten paroît comme général. Il n'est plus dans la mêlée; il distribue ses ordres. Un trompette se penche de son côté, pour les recevoir. Un de ses houssards tire au timbalier du régiment d'Obyern; le cheval est renversé, la bride coupée. Dans l'enfoncement, des houssards prussiens se battent contre de la cavalerie. Des cabanes de paysans indiquent le village. Au-dessous du bas-relief l'inscription

ZIETEN S'EMPARE DE QUATRE RÉGIMENS SAXONS *Catholisch-Hennersdorf*, 23 *novembre* 1745.

La troisième face, à droite de Zieten est consacrée à la bataille de Torgau. (Tome II. p. 189 et suiv.)

Zieten, à cheval, porte ses regards sur les hauteurs de Siptitz qui sont à sa gauche. Tout annonce le général-en-chef. Derrière lui un aide-de-camp ou officier d'ordonnance à cheval, du régiment de Kuhnheim, l'un des premiers à l'attaque. Devant lui un sergent des gendarmes, à pied, le chapeau à la main, lui faisant son rapport. Un officier d'ordonnance part à toute bride avec les ordres du général, pour les hauteurs de Siptitz où l'on voit l'armée monter à l'assaut. Au même instant accourt un grenadier prussien, chargé d'un drapeau autrichien en signe de la victoire. Tout annonce des efforts, de l'activité; mais on voit qu'il se fait tard. Le cheval de Zieten semble rendu de fatigue; sa tête penchée, un de ses pieds de derrière en l'air, le prouvent. Le cheval qui part, ne galope plus qu'avec peine. L'inscription porte:

ZIETEN VAINQUEUR DES HAUTEURS DE SIPTITZ

Torgau, 3 novembre 1760.

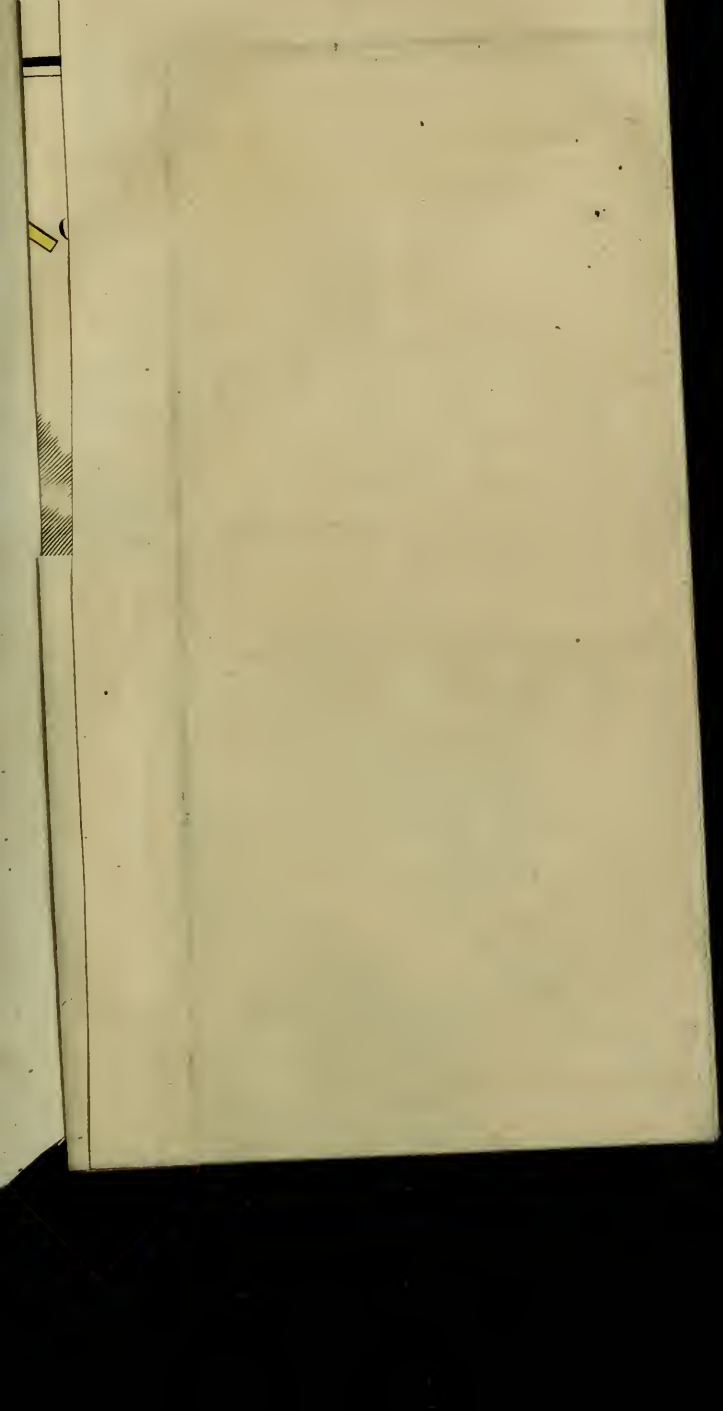
Quoique plusieurs années se soient écoulées, ce beau monument est toujours encore l'objet de la curiosité des Berlinois et des étrangers. On le trouve environné de spectateurs de toutes les classes de la société. De vieux militaires aiment à s'y arrêter, s'y rappellent leurs exploits, expliquent avec complaisance les bas-reliefs au reste de la troupe. Ce fait est arrivé entre autres à l'auteur de ces mémoires. „Où se trouve la statue de Zieten?" demandèrent à une des dernières revues de Berlin, deux jeunes soldats du régiment de Kleist à Prentzlau. Ils firent cette question sur le grand pont, devant la statue de bronze du grand-électeur qu'ils contemploient. La personne *) à qui ils s'adressoient, leur ayant demandé à son tour quel intérêt ils pouvoient prendre à un général que, vu leur jeunesse, ils n'avoient jamais vu: „Ce n'est pas que nous le connoissions, répondirent-ils; mais

*) Monsieur de Klitzing, gentilhomme de la Prignitz.

nos pères nous en ont dit tant de belles et de grandes choses!"

Nous croyons rendre service à ceux de nos lecteurs que le hasard ne conduira jamais à Berlin, en leur offrant une copie fidèle de ce beau monument. Il est juste que les contemporains de Zieten ayent leur part d'un hommage destiné à faire passer son mérite jusqu'à la postérité la plus reculée.

FIN.



B1.
B1.
C
C
C
Seitersdorf
a
b
SORAU
Biverling
Lindstädt
Manschek
Ferdinand
Charteuse
Nimschefski
Lindstädt
Manschek
Ferdinand
Charteuse
Nimschefski
Salomon
Salomon
Salomon
Biverling
Lindstädt
Nimschefski
B2.
B3.
Husaren
Biverling
Marxdorf
Salomon
Inf. Inf. en Quarré
Cavall.
Infant.
Cavall.
Regiment
Rekonnoi
A
B
C
D
E
F
G
H